Ce livre est diffusé gratuitement par *La délégation des siècles* (www.ladelegationdessiecles.fr) afin de permettre au plus grand nombre de ceux qui le souhaitent de mieux comprendre qui est Michel Onfray, d'où il vient, quel est son parcours et comment il a été érigé, au milieu des années 2000, en commentateur incontournable du fait social et politique en France.

Ce livre a d'abord été publié en 2014, puis réédité en 2020 avec un avant-propos qui est une sorte de « mise à jour » du cas Onfray. Le lecteur découvrira ainsi dans quelles mesures Onfray a évolué, sur quels sujets il a radicalement changé et sur quels autres il n'a de cesse, jusqu'à maintenant, de faire des va-et-vient étonnants.

Ces dernières années, Michel Onfray paraissait avoir apostasié la partie la plus délirante de l'utopie de gauche dont il vient. Acquis soudainement aux idées souverainistes, dénonciateur du wokisme et des dérives de la gauche, il avait alors perdu son premier public pour s'en reconstituer un nouveau, celui-là issu des milieux patriotiques, souverainistes, de droite. Abandonné par ses anciens amis, il a multiplié les signaux pour plaire aux nouveaux. Dans *La contre-histoire de Michel Onfray*, le lecteur vérifiera que l'auteur normand, même s'il prétend n'être guidé que par la vérité des idées, est en réalité très sensible aux variations de l'opinion médiatique et publique. Il n'est pas rare qu'il se mette à adhérer à une position lorsque celle-ci est devenue populaire ou qu'il en abandonne une autre lorsqu'au contraire elle perd de sa superbe.

La question se pose ainsi : Michel Onfray est-il devenu « presque de droite » après avoir été abandonné par ses amis de gauche ou a-t-il été abandonné par ses amis de gauche après qu'il a rejoint certaines positions « de droite » ? Je pense, hélas, que ses ralliements et ses apostasies sont largement motivés par son souci d'être « dans le coup », c'est-à-dire sur le devant de la scène. Dans *Six ans plus tard*, tout en notant certaines de ses évolutions favorables, j'exprimais aussi l'inquiétude suivante : connaissant bien le personnage pour l'avoir abondamment lu pour les besoins de mon livre, je le savais capable de décevoir ses nouveaux amis comme il avait déçu les anciens. En somme, j'invitais à rester méfiant vis-à-vis d'un animateur public dont le parcours n'indique pas une très grande solidité dans les idées.

En 2023, il renoue avec ses anciennes lubies, surtout la plus hallucinée : le voilà qui décide de publier un livre dans lequel il déclare, contre l'avis des historiens qui ont déjà tranché la question, que Jésus n'aurait en réalité… jamais existé ! Le Michel Onfray de 2005, celui du *Traité d'athéologie* qui a contribué à son irruption dans le champ médiatique, renaît donc soudainement, non sans surprendre, il faut l'admettre, une grande partie de son nouveau public qui, à la différence de celui qu'il s'était constitué dans les sphères de gauche à l'époque, n'est pas forcément ravi de voir ce porte-voix du souverainisme reprendre son habit farfelu de bouffeur de curés bas du front.

Je ne voudrais pas que des gens, par sympathie pour Onfray qu'ils prennent pour un des leurs, se laissent séduire par ses théories fumeuses, par son rejet et ses insultes contre ce qui est au cœur du Sacré et de l'identité de la France.

Je rends donc mon travail sur Onfray gratuit pour qu'il serve à la nécessaire mise en garde contre un personnage qui vient de démontrer une fois de plus sa friabilité. Que ce livre, fruit d'un important travail de recherches, circule autant que possible et apporte sa pierre au combat contre les corrupteurs et les manipulateurs.

Jonathan Sturel,
Décembre 2023.

Jonathan Sturel

La contre-histoire de Michel Onfray

Précédé de
Six ans plus tard

www.ladelegationdessiecles.fr

Six ans plus tard
(2020)

La contre-histoire de Michel Onfray a paru en 2014, chez un éditeur aujourd'hui disparu.

Ce n'est pas tellement éloigné de nous sur le calendrier, mais à l'échelle de la vitesse de circulation des idées et à celle de l'évolution de Michel Onfray sur à peu près tous les sujets, ces six années sont un gouffre. Disons les choses clairement dès les premières lignes de cet avant-propos : je ne retire pas une seule ligne de ce livre. Quand bien même Onfray a considérablement modifié son discours entre 2014 et aujourd'hui, dans la mesure où mon livre couvre toute la période antérieure à 2014, par définition il fait état d'éléments factuels inscrits dans le marbre de l'histoire onfrayenne. Je continue de trouver pertinente l'idée qui fut la mienne alors de consigner par écrit l'ensemble des contradictions, des failles et des anomalies présentes dans l'œuvre prolifique d'un auteur qui, depuis la parution de mon livre, en a lui-même publié encore quelques dizaines de plus. Cette abondance — qui est en train de faire de lui l'un des auteurs en langue française les plus publiés de notre époque — continue de m'interroger : est-il possible d'écrire autant sans sacrifier une partie du temps nécessaire à la réflexion, à la méditation, à l'examen intellectuel et à la contemplation d'un monde sur lequel il semble décider à vouloir tout dire ?

Il y a quelques années, des lecteurs de mon livre, également étonnés de constater qu'un homme puisse publier autant, m'ont interrogé sur la possibilité qu'un tel volume de travail soit en réalité réparti entre lui et plusieurs assistants, voire entre lui et des nègres. Je n'ai pas exploré cette possibilité, par choix, et je ne souhaite toujours pas le faire pour la raison simple qu'envisager le cas Onfray à partir de cette fenêtre reviendrait, à mon avis, à sacrifier dans son essence une partie de ma démarche intellectuelle au profit de la polémique. De plus, même s'il est vrai qu'une telle masse de travail peut impressionner, je ne crois pas qu'il soit impossible à un homme organisé de l'abattre. D'autant plus que Michel Onfray — je le faisais remarquer dans mon livre — a le don de se répéter, reproduisant souvent d'un livre à un autre les mêmes ensembles de formules, de phrases, de schémas argumentaires, ce qui facilite nécessairement la rédaction et la livraison d'un nouveau manuscrit à son éditeur.

J'ai conçu ce livre avec le double projet de démontrer que la pensée philosophique de Michel Onfray n'était pas à la hauteur du mythe qui avait été construit autour de sa personne par l'ensemble de l'appareil médiatique ; et donc, aussi, le projet de prouver que les habits de rebelle et de révolutionnaire dont il aimait à se draper, et que personne dans les médias ne lui contestait, n'étaient pas à sa taille. Ou plutôt : que lui, qui entretenait volontiers cette image, en réalité n'avait pas les épaules pour supporter d'être effectivement un rebelle ou un révolutionnaire. Et dans la — très large — mesure où ma critique de Michel Onfray était indissociable d'une critique du monde médiatique, je peux dire que ma *Contre-histoire de Michel Onfray* était à la fois un essai critique sur une œuvre à proprement parler, et une critique du fonctionnement médiatique dans son ensemble. (Je m'abstiens d'approfondir ici un propos que le lecteur s'apprête à trouver dans le livre). Il est incontestable que Michel Onfray a été construit par les plateaux de télévision grâce à la connivence de journalistes et de rédacteurs en chef qui ont vu en lui un *bon client* et une possibilité d'entretenir le mythe de la diversité des opinions en laissant s'exprimer un homme qui, quoique s'imaginant dans la peau d'un rebelle, était en fait un rouage parfaitement intégré dans l'engrenage. Il n'y avait finalement que Michel Onfray lui-même, et bien-sûr la partie la plus naïve et mal formée politiquement de son public, pour penser qu'il représentait une menace quelconque pour l'ordre établi.

Croire en effet, dans les années 2000, en plein cœur d'une société entièrement livrée aux jouissances décomplexées, sécularisée autant dans son fonctionnement que dans ses mœurs et vouée au matérialisme mondialisé, que cracher sur la religion et contre les prêtres constitue une forme de rébellion, témoigne surtout d'une absence manifeste de profondeur politique. Le drame de Michel Onfray aura été d'être construit par un ensemble médiatique qui attendait de lui qu'il soit leur M. Homais de service, et

surtout de l'avoir accepté et d'avoir effectivement joué ce rôle. Notons toutefois que depuis qu'il a réorienté son discours, la religion catholique, les croyants et tout ce qui se rattache à l'univers spirituel dans son acception chrétienne subissent moins ses attaques.

Tant mieux s'il a enfin pris conscience de l'indigence de tout ce cirque.

Après 2014, Onfray a continué d'être tel qu'il était dans mon livre. Mon travail de dissection de son œuvre et ce que j'avais mis à jour se trouvaient renforcés, validés, confirmés par le fait qu'il persistait à adapter son discours en fonction des humeurs du moment, ce qui était précisément l'une des attitudes que je lui reprochais. Puis, un jour de 2015, il appelle Manuel Valls « un crétin » (excellent diagnostic) et déclare accepter de considérer qu'une idée d'Alain de Benoist est bonne si elle l'est manifestement. En somme, après avoir été entièrement, structurellement, fondamentalement un militant de gauche parfaitement d'accord pour cliver la société et les idées d'après un schéma binaire plaçant les Bons d'un côté et les Méchants de l'autre — en établissant la ligne de démarcation à partir des idées en vogue, principalement l'antiracisme, l'universalisme, l'humanisme, etc. —, voilà qu'il daigne considérer qu'un penseur traditionnellement classé du mauvais côté de la ligne peut, à l'occasion, pourquoi pas ? si l'occasion s'y prête, dire une chose acceptable. Cette sagesse, qui ne devrait pas étonner de la part d'un philosophe, cette sagesse soudaine devrais-je préciser, est justement le moment où Onfray, parce qu'il fissure une certaine orthodoxie idéologique obligatoire, commence à devenir intéressant.

Lorsqu'il cite le nom d'Alain de Benoist, qui n'est pourtant pas le personnage le plus sulfureux qui soit, il devient suspect aux yeux de journalistes incultes qui y voient une occasion de lui trouver des raccordements avec l'extrême-droite. Nous n'ignorons pas que depuis la parution de son livre contre Freud en 2010, il avait déjà créé, à l'intérieur de la machine médiatique, un petit mais influent noyau hostile. Car en théorie, s'en prendre à Freud ne faisait pas partie du marché implicite qui avait été conclu entre lui et les médias, lesquels, faut-il le redire ? l'ont abondamment mis en avant et l'ont transformé, lui qui n'était alors qu'un petit écrivain confidentiel, en vedette à partir de la publication en 2005 de son *Traité d'athéologie*.

Ce n'était pas son originalité intellectuelle ni sa puissance révolutionnaire qui avaient incité les médias à lancer Onfray dans le circuit en lui ouvrant subitement toutes leurs antennes, mais au contraire sa parfaite conformité avec l'idée que l'on se fait d'un militant libertaire, matérialiste, antichrétien, ancien « prof » de gauche qui coche toutes les cases de l'idéologie progressiste. Pareille carte de visite devait prévenir contre toute tentation du hors-piste. Sa sortie imprévue contre Freud a encouragé plusieurs journalistes et plusieurs acteurs du microcosme parisien à revoir leur jugement sur lui, c'est-à-dire sur son utilité au cœur de la Machine. Trop connu pour être immédiatement supprimé des ondes (et il faut admettre aussi que tous les journalistes n'ont pas souhaité ensemble, comme un seul homme, le sortir du jeu y compris après son attaque contre Freud ; d'une part parce que beaucoup de journalistes se fichent pas mal du psychanalyste autrichien, d'autre part parce que Michel Onfray, malgré tout, était un monstre médiatique, une machine à faire de l'audience, et cela ne peut pas être complètement ignoré par les professionnels du secteur), il a continué d'être omniprésent par vagues, ne revenant sur les plateaux que pour promouvoir un nouveau livre, autrement dit plusieurs fois par an tout de même.

Mon livre *La contre-histoire de Michel Onfray* a été écrit dans un souci de vérité, de recherche véritable et sincère des raisons d'un succès médiatique. J'avais le plus sincèrement du monde identifié une supercherie Onfray, une construction politique et médiatique, et ma première idée était de les dénoncer comme telles. Je trouvais insultant pour quiconque avait eu des ennuis avec la justice des juges ou celle des journalistes à cause de délits d'opinions, de transformer en modèle de courage et de rebellitude cet homme qui avait émargé pendant vingt ans dans la très consensuelle Éducation nationale avant de créer une Université populaire destinée à éduquer les pauvres pour qu'ils ne votent plus Le Pen. Cet homme qui, se prétendant rebelle et frondeur, n'avait jamais eu à craindre les foudres de l'État, de sa justice, de sa police, de ses seconds couteaux et qui, ultime témoignage de son inoffensivité, voyait ses conférences diffusées par la radio d'État *France Culture*. Et je trouvais indigne et immoral de sa part qu'il accepte, sachant la réalité de sa position confortable, d'être entretenu dans ce mythe tout en attaquant régulièrement dans les

médias ceux qui, véritablement, subissaient les assauts du Système qu'il aurait dû lui-même attaquer s'il avait été le rebelle que l'on disait.

J'ajoute, par honnêteté, que si ma démarche a été cette recherche de vérité dont je viens de parler, il n'est pas contestable que mes propres opinions, ma propre vision du monde, si l'on veut ma propre philosophie, en plus de me faire voir Michel Onfray comme le complice par intérêt d'une immense tromperie médiatique et intellectuelle, me le faisaient également voir comme un adversaire. Combien d'autres auteurs, journalistes, éditeurs, militants, politiques, universitaires, producteurs, ont très vite compris la supercherie sans jamais la dénoncer parce qu'ils trouvaient eux-mêmes un intérêt politique, idéologique et militant à voir ce personnage faire ce pour quoi il avait été lancé, c'est-à-dire le rebelle sous contrôle ? Je n'ai pas la prétention d'avoir seul découvert la mystification, par contre je n'ai pas vu se lever beaucoup de voix pour la dénoncer. Mon livre avait aussi pour mission de combler un vide, à sa modeste mesure.

J'ajoute encore : que si je ne manque pas d'opinions personnelles, j'ai aussi beaucoup d'honnêteté intellectuelle. Rien ne figure dans mon livre qui n'obéisse à la stricte nécessité de répondre à l'objectif qu'il s'était fixé, à savoir montrer l'œuvre de Michel Onfray dépouillée des artifices publicitaires et des illusions d'optique. Le lecteur ne trouvera aucune citation sans source ni aucun élément inventé ou utilisé frauduleusement contre Onfray. D'ailleurs, plus généralement, il ne trouvera rien qui vise l'homme Onfray à proprement parler, mais toujours le personnage Onfray, bien qu'en quelques occasions et dans l'intérêt de la démonstration il fallait parfois établir des jonctions entre les deux ; jonctions toujours mesurées pour ne jamais déborder du cadre de la bienséance.

Le fait est que sur le plan des opinions, Onfray a beaucoup évolué ces dernières années. Comme tout le monde, j'ai constaté qu'il avait, du moins dans sa communication, brûlé certaines de ses idoles et qu'il avait réduit la distance qui le séparait jusqu'alors de certaines idées. Sur plusieurs aspects, le Onfray de 2020 est plus proche de moi, sur le strict plan du positionnement politique, que celui de 2014 ; ce qui implique qu'il est aussi mécaniquement plus éloigné d'idées et de personnes qui, en 2014 et avant, formaient le bataillon de mes propres adversaires. Peut-on alors affirmer que Michel Onfray est aujourd'hui un allié objectif de Jonathan Sturel ?

Quand bien même ce serait le cas, je préfère préciser immédiatement que je ne prétends pas que mon livre ait pu jouer un rôle dans cette évolution. Même si je sais qu'il a lu mon livre à sa sortie (je le sais pour deux raisons : mon éditeur de l'époque lui en avait adressé un exemplaire, ce qui m'assure que le livre a bien été physiquement dans les mains d'abord de sa secrétaire, puis dans les siennes assurément car je doute qu'un homme ayant à ce point le souci de son image, c'est-à-dire de ce que l'on dit de lui, décide de ne pas consulter un livre fraichement publié à son propos ; l'autre raison concerne donc le souci d'un homme de mesurer les effets qu'il produit — ceci étant, de qui cela pourrait-il ne pas être le cas ?), j'ai bien conscience que le Michel Onfray de 2014 était encore beaucoup trop l'otage de ses égocentriques prétentions pour se laisser perturber intellectuellement par l'ouvrage peu promu d'un illustre inconnu. Je crois plus envisageable qu'il ait accueilli mon travail avec la même condescendance que celle exprimée par certains irréductibles de l'onfrayisme que j'avais eu à « affronter » à l'époque, lesquels, plutôt que d'utiliser mon livre comme un contrepoids susceptible de leur fournir un éclairage nouveau ou différent sur une idole, ont préféré se contenter d'y voir la manifestation d'une aigreur ou d'une jalousie.

(D'ailleurs, cette réaction de leur part avait achevé de me convaincre que j'avais eu raison de présenter Onfray plutôt comme un activiste politique immédiatement accessible aux militants que comme un philosophe absorbé par la quête de la vérité. En ce sens que s'il avait été cela, théoriquement il aurait dû s'être constitué un lectorat et un public à son image, c'est-à-dire eux-mêmes soucieux de trouver la vérité, en tout cas un chemin pour s'en approcher. Au lieu de cela, j'avais en face de moi une armée de groupies fermés d'esprit, conditionnés pour défendre le Maître quoiqu'il en soit. Le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre.)

Pour la raison principale que Michel Onfray s'est soustrait aux influences d'opinions et de positionnements mortifères (principalement son antifascisme de carnaval, son progressisme débridé, son

imbrication parfaite dans l'architecture idéologique à la mode) et qu'il a cessé pour cette raison d'être un faux rebelle pour devenir une personnalité publique capable par moments de surprendre l'auditoire, quelques personnes à qui j'avais parlé de mon idée de rééditer ce livre m'ont suggéré dans un premier temps de n'en rien faire. Puisque Michel Onfray n'était plus le même qu'en 2014 et qu'il partage maintenant, avec nous les contestataires du progressisme, des adversaires communs, la crainte que nourrissaient mes amis était que je fournisse aux nouveaux adversaires de l'écrivain, qui sont aussi les nôtres, des arguments contre lui, c'est-à-dire contre nous par ricochets. Ils trouvaient plus pertinent de soutenir le nouvel Onfray, de faire cause commune avec lui, de l'associer à un front commun contre l'axe médias-macronie-mondialisme. Pour ma part, j'avais développé une idée inverse, d'ailleurs soutenue par d'autres amis, qu'il fallait au contraire rappeler d'où vient Onfray afin justement de contribuer à véhiculer un message fort : oui, un homme peut venir de ce que la gauche fait de pire et réussir pourtant à s'en sortir.

Oui, le gauchisme libertaire simpliste et bêtement jouisseur, satisfait de sa seule quête des plaisirs charnels immédiats, n'est pas une fatalité. La trajectoire d'Onfray, comme jadis celle d'un Péguy ou d'un Psichari que j'aime à rappeler toujours, indique quelque chose qui de notre point de vue est encourageant, à savoir que l'asile de fous qui tient lieu de « camp d'en face » n'est pas complètement imperméable aux éclairs de lucidité et que les malheureux qui hantent ses couloirs peuvent briser parfois une fenêtre de cette prison mentale pour s'en échapper. Et en rappelant les origines d'Onfray et combien son personnage a causé de troubles par le passé, je n'apprends rien ni à ses anciens amis qui l'ont déjà identifié comme un traître, ni à ses anciens ennemis qui l'identifient aujourd'hui comme un transfuge. Or, s'il est un félon pour les uns et un nouvel ami pour les autres, c'est bien que l'évolution n'a échappé à personne.

À cette évocation de son changement de discours il faut toutefois apporter un bémol, car s'il est exact que l'écrivain a bifurqué, deux raisons au moins nous invitent à la prudence :

a. Premièrement, Michel Onfray n'a pas complètement abjuré. Beaucoup de ses prises de position ont impressionné surtout parce qu'on ne s'attendait pas à les trouver dans sa bouche. Si bien que son milieu de gauche d'origine, qui est, il faut le rappeler, exceptionnellement intolérant, a pu dès les premiers signes de sa relative liberté d'esprit commencer à voir en lui un renégat ; tandis que ses adversaires du moment ont pu à l'inverse interpréter ces signes dans un sens exagérément enthousiaste. En politique, chacun craint de voir l'un de ses plus importants représentants faire une concession à l'ennemi (et ainsi le renforcer), et tout le monde guette les couacs internes qui mettent le camp d'en face en difficulté. Si Michel Onfray n'avait pas eu cette immense force de frappe éditoriale et médiatique lorsqu'il a commencé à montrer des signes d'impatience, son évolution n'aurait sans doute pas été remarquée avec la même émotion de part et d'autre. C'est avant tout sa position dominante dans l'espace public qui a rendu chacun de ses mouvements, chacune de ses déclarations, aussi spectaculaires. L'erreur de ses amis d'alors a peut-être été de surréagir trop vite à ses variations, dans la mesure où ce faisant ils en ont peut-être accéléré le processus (je veux dire que Michel Onfray, s'estimant insulté d'être si peu compris ou d'être ainsi contesté dans sa position d'idole, a pu faire de cette vexation, même inconsciemment, un élément en faveur d'une accélération de son évasion, en quelque sorte une fuite en avant commandée par l'émotion).

Hélas, je crois possible que cet homme soit effectivement beaucoup plus sous l'empire de ses émotions qu'on ne le pense, quand bien même le public en général se le figure en héros stoïque imperturbable et sensible seulement aux mouvements de la raison. Il y a dans mon livre, notamment dans le chapitre *Le cimetière de Balma*, des exemples significatifs qui témoignent d'un tempérament émotif.

J'entends déjà dire que Michel Onfray est un homme comme tous les hommes, avec une intelligence en effet, une culture, une démarche philosophique et une direction, mais avec aussi un cœur et un ensemble nerveux. Et qu'il n'existe sans doute aucun être humain qui, étant de bonne constitution mentale et physique, puisse n'être jamais influencé par ses émotions. C'est répondre par une banalité, qui plus est à côté du problème. Personne ne reprochera jamais à quiconque d'être traversé par des émotions et de se laisser gagner par elles lorsque des circonstances le favorisent. La colère, le désir de vengeance après un affront ou une injustice, la joie qui abaisse notre garde ou la peur qui fait déraisonner, tout cela

participe de l'humain et il ne saurait être question de retirer à Michel Onfray le droit d'être un humain. Or, le problème se situe ailleurs : il se situe dans l'incongruité de se revendiquer de la raison, du stoïcisme, de l'abstraction philosophique, de construire son personnage public à partir de cette pâte tout en étant en réalité, et en se sachant en réalité capable de perdre le fil de sa raison froide ni plus ni moins facilement que n'importe quel homme, y compris ceux qui n'ont aucune prétention particulière en matière de raison, de stoïcisme et d'abstraction philosophique.

Je préfère un philosophe capable de penser *et* de pleurer, de prendre de la hauteur *et* de s'émouvoir, et je considère même qu'on ne peut être pleinement et dignement un philosophe sans la faculté d'être efficient sur les deux tableaux. C'est pourquoi j'accorde peu de crédit en général aux prétentieux qui se revendiquent de la seule raison ou qui s'imaginent, ou qui cherchent à réduire autant que possible l'empreinte des émotions. Ceux qui y parviennent sans entrainement s'appellent des psychopathes, en théorie cela devrait nous dire quelque chose.

Tout ce qui précède étant dit, il faut ajouter que les changements de direction de Michel Onfray existent déjà avant 2014, avant son adhésion soudaine au souverainisme et au populisme, avant son rejet des folies inarrêtables du progressisme débridé (cf. les chapitres sur Sade et Freud notamment). Et je ne crois pas que ces retournements de situations soient imputables à une éventuelle suprématie, chez lui, des émotions sur la raison. Au contraire j'avais analysé qu'ils étaient le fruit de manœuvres tout-à-fait réfléchies et intégrées à un plan de carrière où, pour durer dans les médias et dans l'édition, il faut n'être jamais trop en rupture avec les dogmes du moment. Concernant l'évolution de son opinion sur Sade, il m'avait semblé qu'elle pouvait s'expliquer par la nécessité « marketing » de brûler une idole misogyne devenue trop difficile à assumer en période de féminisme triomphant.

Ce qui m'amène à la deuxième raison :

b. Michel Onfray, hier acquis au mondialisme et au sans-frontiérisme, aujourd'hui souverainiste militant et adversaire déclaré de la macronie hors-sol, n'en est donc pas à son coup d'essai en matière de repositionnement. En soi, rectifier une erreur n'est pas un crime (au contraire, *Errare humanum est, perseverarediabolicum,* « l'erreur est humaine, persévérer [dans l'erreur] est diabolique »). Sur la question des changements de direction, ses fidèles et lui disposent d'une explication facile : un philosophe peut changer d'avis, au même titre que n'importe qui, et le fait d'ailleurs qu'il change parfois d'avis est justement un signe de vitalité intellectuelle, de sensibilité au monde extérieur, en plus d'être une preuve d'ouverture d'esprit. Tout cela est très vrai, en tout cas c'est une façon efficace de réduire la question à sa plus simple expression.

Car ce n'est pas tant le fait de changer d'opinions qui pose question que les conditions qui peuvent avoir présidé à ces modifications. Il y a deux façons principales d'envisager ce problème :

— Dans un souci de réelle compréhension des raisons profondes, c'est-à-dire un souci philosophique, désintéressé, véritablement curieux dans le meilleur sens de ce mot, de ces changements, nous sommes fondés à nous interroger sur leur sincérité ou leur solidité intellectuelle. Les exemples de vedettes qui adaptent leur discours public en fonction des humeurs du temps, non pour des raisons de réelle adhésion à ces dogmes mais dans un souci carriériste et opportuniste d'être toujours du côté de ceux qui tiennent les micros, ces exemples ne manquent pas. L'étonnante unanimité qui règne, principalement sur les questions sensibles ou polémiques, au sein du panorama culturel, médiatique et mondain, n'est compréhensible que si l'on admet préalablement qu'il s'exerce dans les sociétés humaines des pressions favorables à ces épisodes d'uniformisation. Personne ici ne sonde les reins ni le cœur, ce qui rend difficile de pouvoir dire avec autorité si Onfray est devenu souverainiste par réelle conviction ou par opportunisme. On ne peut cependant pas oublier qu'il a déjà plusieurs fois changé d'avis de façon radicale, sans pour autant prétendre que ce rappel est une preuve d'un éventuel opportunisme. Nous ne pouvons que spéculer, analyser en soupesant l'ensemble, mettre en perspective avec des antécédents, et à partir de cette masse d'éléments tirer ou non des conclusions, dans un sens ou dans un autre.

D'une certaine manière, et en assumant de conduire une sorte de « procès intellectuel » (voyez qu'il y a des guillemets), en rééditant mon livre et donc en rappelant à la mémoire des lecteurs d'où vient

exactement Michel Onfray, je fais comme cet avocat qui devant une cour (qui ici est représentée par le lecteur) apporte des pièces au dossier. Chacun fera ce qu'il veut de ces pièces, mais ces pièces existent et il n'est pas possible de les ignorer.

— Ou Michel Onfray a mûri et très sincèrement, très solidement, c'est-à-dire à partir d'une réflexion complète et complexe et d'une amélioration de son acuité, a compris qu'il s'était trompé de chemin pendant des années avant d'accepter d'en témoigner publiquement quitte à se faire de nouveaux ennemis parmi ses anciens amis et de nouveaux amis parmi ses anciens ennemis. En somme, au lieu de continuer d'adhérer en public à d'anciennes opinions pour s'éviter d'être appelé une girouette, il aurait décidé en conscience d'assumer sa révolution intellectuelle. Ce ne serait pas le premier cas dans l'histoire des personnalités publiques à être, à partir d'un certain moment de sa vie, autre chose que ce qu'il était jusque-là. Et ces transfuges, ces convertis, témoignent d'une certaine fluidité, d'une certaine circulation des idées, nous rassurant quant au fait que les hommes ne sont pas encore complètement des robots. Qui plus est, dans le cas de Michel Onfray, le transfert s'opère depuis le camp des véritables vainqueurs de l'époque (les progressistes, apôtres du Bien qui ont toujours le bon rôle dans la narration actuelle), vers les maudits, les diffamés, les diabolisés que sont les souverainistes et les populistes, tous accusés du pire par les progressifs disposant des pleins pouvoirs politiques, culturels, médiatiques et universitaires.

En passant du camp des gentils à celui des méchants, Onfray n'a pas réalisé le transfert le plus confortable qui soit. Pour cette raison, son changement récent, son adhésion récente au souverainisme et sa critique du progressisme devenu fou, ne peuvent pas lui être reprochés comme étant une tentative d'embourgeoisement destinée à le protéger des attaques. C'est même plutôt l'inverse : là où jadis il pouvait faire son numéro sur n'importe quel plateau de télévision sans être contesté et en étant même applaudi y compris par les présentateurs, il doit maintenant subir les insultes que l'on réserve, sur les mêmes plateaux, aux vilains canards.

Pour autant (décidément les choses ne sont jamais simples), le fait est que le refus d'un certain monde progressiste, le rejet des élites, la contestation des supposés bienfaits d'une société nihiliste qui rejette tous ses repères, sont plus vifs aujourd'hui qu'il y a quelques années. Le peuple, les vraies gens, le pays réel, la France des travailleurs voient bien, sentent bien que le pays perdrait de sa qualité de vie si Rokhaya Diallo et Caroline de Haas en étaient les dirigeantes. L'irruption dans nos vies des militants LGBT à cheveux bleus qui réclament la fin du genre, des indigénistes chasseurs de Blancs qui jettent de l'huile sur le feu, des déboulonneurs de statues qui prennent la France pour leur défouloir, la multiplication des revendications délirantes comme par exemple l'écriture inclusive et la régularisation massive des clandestins, tout cela a fini par tellement s'opposer au bon sens commun et à la réalité des préoccupations des honnêtes gens qu'un vent de révolte s'est levé. Qui n'a pas encore pris la dimension d'un vote à proprement parler, qui ne s'est pas transformé en force politique cohérente et organisée, mais il est incontestable que jamais depuis plusieurs dizaines d'années le fossé a été aussi grand entre le pays réel et le programme des élites politiques et médiatiques.

Par exemple, nous apprenons en consultant *France Culture* le 7 décembre 2020, que la rédaction de ce média financé par l'argent public s'émeut, s'émoustille même devant l'invention par un graphiste suisse d'un « alphabet non sexiste » qui permet d'effacer les références aux genres des mots. Voilà un aperçu des préoccupations de cette caste journalistique hors-sol qui évolue en vase clos dans son petit monde, à des années lumière de l'existence réelle des vraies gens.

En refusant de continuer d'accompagner cette gauche en roue libre sur les chemins de sa perdition intellectuelle, Michel Onfray, qui du coup rompt en effet avec beaucoup de ceux qui jusqu'ici assuraient son service après-vente, ne se sépare pas néanmoins de la population. Au contraire, il s'en rapproche. Preuve que sa métamorphose ne l'a pas disqualifié ni supprimé de l'espace public, il continue de vendre beaucoup de livres, chez plusieurs éditeurs différents qui les diffusent dans toutes les librairies. Ainsi nous pouvons analyser qu'en rompant avec son milieu d'origine, il n'est pas passé d'une situation confortable sur le plan éditorial à une sorte de traversée du désert, mais qu'il a tout simplement changé de public. Il a davantage d'adversaires parmi les journalistes, mais beaucoup plus de soutien populaire. En soi,

ce repositionnement intervient au bon moment, c'est-à-dire au moment où il a le moins de chances de se payer cher.

Ceci étant dit, à partir de ma propre expérience de Michel Onfray, si j'observe la situation avec le recul nécessaire et en tâchant de rester le plus objectif possible, je ne crois pas qu'il agisse actuellement par opportunisme. Il me semble qu'un autre phénomène est à la manœuvre, beaucoup plus honnête et honorable, et qui concerne l'émergence, depuis un endroit de sa conscience qui avait été jusque-là étouffé par des choix idéologiques, de ce que j'appelle pour la circonstance *le vieux fond de l'âme*. Je ne mets rien de religieux ni de mystique dans cette formulation. Je l'utilise plutôt à la manière de Maurice Barrès qui dans *Les déracinés* parlait de l'intelligence comme de cette « *petite chose à la surface de nous-mêmes* », en opposition à ce qui, dans notre âme, dans notre esprit, dans le fond de ce qui nous constitue comme être, compose la somme produite et accumulée des siècles qui n'a pas besoin d'être théorisée, intellectualisée ou codifiée par des concepts pour guider *intuitivement* notre comportement. Nous observons depuis longtemps, et à un niveau d'intensité maximal depuis quelques années, une surenchère de créativité dans l'expression d'idées de plus en plus folles. Le fait que des militants, inspirés par des théoriciens en pleine hallucination, réclament maintenant que l'on n'identifie plus les hommes et les femmes par leur genre respectif, et même que nous remplacions notre langage par l'écriture inclusive, est typiquement un exemple de ce que peut produire à terme une surenchère de créativité dans un domaine précis. Ces revendications contreviennent au sens commun, défient l'intelligence des peuples et le vieux fond de l'âme hérité de siècles d'usages sociaux admis par à peu près toute l'humanité. Dans ce contexte humain, l'écriture inclusive apparaît comme une anomalie sortie de nulle part, une bizarrerie anthropologique qu'aucune couche d'aucune civilisation ne peut approuver.

Pour l'approuver, il faut indispensablement en passer par un conditionnement idéologique, par une construction intellectuelle qui seuls peuvent en quelque sorte préparer le terrain mental. Je cite l'écriture inclusive mais la même observation vaut pour toutes les excentricités produites ces dernières années par l'idéologie progressiste. Cela vaut aussi, entre autres, pour l'immigrationnisme ; je veux dire le discours qui envisage d'obliger les habitants d'un territoire à le partager sans discuter avec de nouveaux arrivants. Or, il est inscrit dans à peu près toutes les cultures du monde, en tout cas dans toutes celles qui appartiennent à notre univers civilisationnel, qu'un homme qui a bâti sa maison, qu'un peuple qui a fondé une Cité, jouissent sur elles de droits légitimes exclusifs. Pour intégrer un discours qui dit le contraire — c'est le cas du discours immigrationniste actuel —, il faut en passer par des constructions intellectuelles plus ou moins labyrinthiques qui nous éloignent du seul comportement qui vaille, à savoir celui que nous héritons des siècles de sagesse, d'expérience et d'expertise de nos anciens.

Je considère comme possible que le vieux fond de l'âme de Michel Onfray ait été réveillé par ces démonstrations de plus en plus voyantes et agressives de la folie progressiste. Après tout, il est issu du peuple des vraies gens ; sa mère était femme de ménage et son père ouvrier agricole, et si une telle extraction n'est pas une garantie obligatoire contre les mauvais choix, le fait est qu'elle confère sans doute une conscience, au moins un fragment de conscience, qu'il existe une hiérarchie profonde des valeurs et que tout dans les attitudes sociales, humaines et culturelles ne se vaut pas.

Il a pris très tôt l'option *de gauche*. Mais à une époque où il n'était pas encore question pour la gauche de rédiger ses tracts en écriture inclusive ni de faire campagne pour l'abolition du rose pour les filles et du bleu pour les garçons. Il a commencé sa « carrière idéologique » dans un monde où Marlène Schiappa et les réunions interdites « aux hommes blancs hétéros cisgenre » n'existaient pas. C'est donc progressivement qu'il a vu son camp s'éloigner des ouvriers, des prolétaires et des oubliés de la condition sociale, pour devenir le porte-voix des lesbiennes à barbe et des indigénistes chasseurs de Blancs. Beaucoup de personnalités de gauche, ou s'imaginant l'être, ont accepté sans rechigner cette métamorphose de la gauche en un laboratoire d'idées toujours plus excentriques. La presse de gauche notamment, Libération, Télérama, etc., s'est laissé aspirer, enrégimenter même par les nouveaux progressistes à qui elle sert la soupe en ouvrant ses colonnes à la propagation de leurs névroses.

Onfray, peut-être grâce à ses origines populaires, peut-être parce qu'il n'était pas complètement froid à l'intérieur, a préféré prendre ses distances.

Comment expliquer, se demande alors le sceptique, qu'il ait pendant si longtemps défendu des thèses (le lecteur en saura davantage en lisant le livre), une famille politique, des options dont il était prévisible qu'elles accouchent tôt ou tard du pire, et qui d'ailleurs étaient combattues par d'autres précisément parce qu'on avait prévu qu'elles deviendraient ce qu'elles sont devenues ? Car il est vrai que des penseurs, des observateurs et des commentateurs de notre époque avaient envisagé que la gauche, en passe d'être débordée par le monstre anthropologique qu'elle nourrissait, finirait par abandonner les ouvriers et les prolétaires au profit d'autres communautés humaines. Et ils voulaient protéger la France de ces dérives annoncées. Généralement, Michel Onfray et ses amis avaient une réponse à leur faire qui se résumait à les trouver réactionnaires ou fascistes, et de considérer que ces sentences suffisaient à clore le débat.

Plus globalement, une opposition existe depuis longtemps entre la gauche et les autres quant à ce que peut devenir une société qui décide de tuer Dieu et avec lui la spiritualité, un certain nombre de repères et de valeurs, un équilibre nourricier, une perspective et une espérance. Cette opposition dure depuis des siècles, ou si l'on veut depuis Diogène le Cynique, avec par moments (la Renaissance, les Lumières, la Révolution, l'anticléricalisme républicain, etc.) des épisodes de plus grande intensité. Sur cet échiquier intellectuel, Onfray s'est positionné très tôt et a assumé d'être de ceux dont la politique, inévitablement, aboutirait à ce monde irrespirable. Nous pouvons dire qu'il s'est trompé, ce qui peut arriver surtout si l'on est jeune, et qu'il s'est entêté longtemps.

Car effectivement, Michel Onfray a mis du temps avant de se séparer des illuminés de son camp d'origine. Mais au moins l'a-t-il fait (encore qu'il faille répéter ici qu'il n'a pas complètement renoncé à ce qui composait son ensemble idéologique d'origine ; par exemple il n'est pas devenu un chrétien pratiquant, il n'a pas renié le laïcisme républicain ni l'universalisme de la République, il n'a toujours pas admis que l'identité était une valeur fondamentale qu'il fallait absolument défendre, que l'immigration devait être arrêtée et renversée, etc.), ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Quant à s'être entêté longtemps, la chose est facilement explicable :

D'abord comme professeur, il a été pour les jeunes élèves qui lui faisaient face une figure d'autorité. Et nous savons les hommes assez faibles pour trouver dans ce genre de rapport de force avec un vis-à-vis réputé nous être inférieur en connaissances et en intelligence, un élixir pour enivrer son ego. Se présenter devant un auditoire conquis d'avance et dérouler devant lui son discours n'est pas la meilleure façon de se remettre en question. Puis comme auteur, à plus forte raison comme auteur à succès, il a trouvé dans ce nouveau décor qui faisait sa gloire une raison de ne pas douter qu'elle était méritée (sinon elle n'aurait pas été conquise), et donc qu'il fallait faire le nécessaire pour qu'elle se poursuive. D'où cette propension, sans doute, à venir sur les plateaux refaire inlassablement son numéro de M. Homais professoral, comme s'il était dans toutes les circonstances de sa vie publique en haut de sa chaire, forcément en présence d'élèves à éduquer. L'appareil médiatique, les journalistes, les éditeurs, qui pendant toutes ces années ont contribué à faire de lui cette sorte de savant à l'esprit puissant et à la parole abondante, sont en grande partie responsables de son long enfermement dans la certitude d'avoir raison.

Ajoutons enfin que l'on peut être, qui que nous soyons, vedette ou non, par nature un entêté ou un fort caractère avec une haute opinion de soi. Mon observation, depuis des années, du personnage Onfray, me fait penser qu'en cette matière il n'est pas plus dépourvu qu'un autre. Et le fait est qu'il est très difficile, pour quiconque, de se retirer d'un ensemble dans lequel nous avons des repères, des habitudes, des amis, des compagnons, un public et toutes sortes de personnes (lecteurs, éditeurs, journalistes, confrères) qui vous y poussent comme dans le fond d'une caverne de Platon. D'autant qu'en ce qui concerne Onfray, en plus de lui fournir toutes les raisons psychologiques de continuer dans cette direction, les circonstances lui étaient également très favorables financièrement. Pourquoi, et surtout comment aurait-il pu, alors qu'il était une vedette dans son milieu, vouloir en sortir ? Un idéaliste pourra toujours répondre que « lorsqu'on veut, on peut » et qu'il existe des cas d'hommes ou de femmes, dans la

grande Histoire ou dans notre vie quotidienne à tous, qui pour sauver leur liberté ou leur dignité acceptent de perdre le confort de situations favorables. Je réponds que la question n'est pas tant de savoir si Onfray, voulant s'émanciper, ne s'en est pas donné les moyens, mais de savoir s'il voulait, s'il pouvait vouloir s'affranchir d'une condition qui lui était tellement favorable. Question à laquelle je n'ai pas la prétention de pouvoir répondre sans hésitation, mais si je veux être honnête et si je convoque ce que je crois savoir du fonctionnement des êtres humains en milieu social, je suis obligé d'arriver à l'éventualité que non, il ne pouvait pas le vouloir. Qu'il en était empêché par un ensemble de mécanismes psychologiques, voire neurochimiques comme par exemple à cause du *circuit de récompense* (le lecteur approfondira avec le livre).

Pourtant, il a changé.

Cela ne me semble pas contredire fondamentalement ce qui précède. Un homme est par définition une nature complexe, qui peut s'accommoder d'un état de fait à un moment donné de son existence puis perdre progressivement de sa capacité à le supporter jusqu'à vouloir, jusqu'à enfin pouvoir rompre avec lui, totalement ou partiellement. En avançant dans l'âge, l'on conquiert la sagesse, une plus grande facilité d'abstraction, un recul qui font voir différemment ce qui, hier encore, formait l'appareil du conditionnement de nos humeurs et de nos choix quotidiens. Il y a parfois des compagnonnages difficilement supportables mais que l'on s'efforce pourtant de supporter au nom d'une idée plus grande que nos états d'âme, qui s'appelle l'unité. L'unité avec ses amis politiques, avec son parti, son clan, son groupe, dans un souci de cohésion que l'on souhaite observer pour au moins deux raisons : 1) ne pas offrir à l'adversaire le spectacle de ses querelles internes et 2) parce que l'on estime que le but que l'on poursuit en politique est assez grand et noble pour que l'on accepte, pour s'en approcher, de supporter la compagnie de gens que l'on n'aime pas, ce qui implique de s'interdire de les critiquer publiquement. Par exemple Michel Onfray, durant tout le temps qu'il était édité chez Grasset, s'est abstenu de critiquer un homme comme Bernard-Henri Lévy, sans doute pour la double raison que celui-ci était lui-même impliqué chez Grasset et parce que l'organisation de l'échiquier politique et intellectuel est telle que BHL comme Onfray avaient en commun d'être, aux yeux du public et de l'orthodoxie universitaire, des personnalités de gauche — relire le *1)* ci-dessus. Ce n'est qu'après avoir pris ses distances avec Grasset, ou, si nous voulons le dire plus polémiquement, après s'est mis à l'abri financièrement que Michel Onfray s'est enfin autorisé une critique de BHL.

Pour l'anecdote, avant la publication de mon livre en 2014, je publiais régulièrement des vidéos sur Internet dans lesquelles je commençais d'articuler ma critique du personnage Onfray. Le titre de la première vidéo de cette série était à lui-seul tout un programme : « *Un défi à Michel Onfray (à propos de Bernard-Henri Lévy)* ». Je l'invitais à nous démontrer qu'il était effectivement le rebelle qu'il disait être en osant s'en prendre à un personnage véritablement douteux, un fauteur de guerre aux idées troubles qui sévissait à notre époque. J'insistais sur le fait que s'attaquer à un homme aussi influent et puissant plutôt qu'à Freud qui n'était plus là pour se défendre était encore le meilleur moyen de se hisser à la hauteur de ses prétentions. Quelques années plus tard, Onfray laissera s'échapper quelques attaques contre Bernard-Henri Lévy, hélas dans des conditions qui rendaient le geste moins spectaculaire (indépendance financière permettant de prendre des libertés, distance avec Grasset). Sur le plan de la stricte satisfaction politique, il y a quelque chose de jouissif à voir critiquer Lévy par une autre personnalité publique très exposée. Mais si nous nous plaçons à l'échelle de la critique de fond du personnage Onfray, nous sommes obligés d'observer et de dire que cette critique ressemble moins à un acte de courage qu'à une énième onfrayerie — et le lecteur vérifiera qu'en cette matière, il y a de quoi remplir un livre (c'est d'ailleurs ce que j'ai fait).

Ici le choix est laissé à chacun de préférer le verre à moitié vide ou à moitié plein. Soit nous décidons de ne retenir que l'opportunisme de cette critique, soit nous acceptons qu'en politique la perfection n'existe pas, et qu'il est toujours préférable d'assister tardivement à un événement salutaire plutôt que jamais. En dernière analyse, je considère à titre personnel que des personnages aussi contestables que Bernard-Henri Lévy doivent être critiqués, contestés, remis en cause dans l'espace public, par le nombre le plus important possible de voix, et qu'il faut se féliciter que celle d'Onfray se joigne à cette protestation.

Mais alors il faut admettre que Michel Onfray n'est toujours pas un philosophe solide en tant que tel, mais bien un commentateur de l'actualité qui jouit d'une certaine exposition et dont la parole, lorsqu'elle favorise nos propres idées, est bénéfique et bienvenue. En tant que dissecteur de son œuvre publiée des origines jusqu'en 2014, et après avoir continué jusqu'à aujourd'hui de suivre son cheminement, j'ai vu trop d'incohérences, d'anomalies et d'hésitations dans sa production pour pouvoir le prendre au sérieux comme philosophe solide et crédible, et si je ne veux pas moi-même être incohérent je ne peux décemment pas me mettre à subitement lui reconnaître un statut que je lui refusais jusqu'ici, maintenant qu'il émet des idées qui se rapprochent plus souvent qu'avant des miennes. Je continue de penser qu'il n'est pas le grand philosophe qu'on nous a dit, qu'il ne l'était pas à l'époque où je n'avais rien en commun avec lui et qu'il ne l'est toujours pas maintenant. Prétendre l'inverse reviendrait à faire du commentaire opportuniste, ce à quoi je me refuse. Mais je dois aussi ajouter deux précisions importantes, à savoir que :

1) Michel Onfray n'est pas la seule personnalité à qui je conteste cette qualité de philosophe. Raphaël Enthoven, pour ne citer que lui, n'est pour moi qu'un militant politique, détenteur en effet d'un diplôme universitaire de philosophie mais qui n'en est pas moins le militant politique et l'éditorialiste qu'il serait de la même manière s'il avait un diplôme universitaire d'économie, de psychologie, ou un Bac pro comptabilité. Lorsqu'il apparaît dans les médias en dehors des émissions de télévision qu'il présente et qui s'articulent autour de la philosophie, c'est toujours pour exprimer des opinions personnelles. Le faire remarquer n'est pas un appel à lui retirer cette possibilité de s'exprimer, mais que l'on admette qu'il ne s'exprime pas en philosophe mais en militant, peu importe la couleur de son diplôme. Le problème que cela pose de présenter quelqu'un comme Enthoven (mais cela s'applique à beaucoup d'autres personnes) comme un philosophe, c'est que les auditeurs qui n'ont pas forcément la formation politique requise (c'est-à-dire l'immense majorité des auditeurs) sont encouragés à croire qu'une idée qui sort de la bouche d'Enthoven n'est pas une idée anodine, ni sotte, ni négligeable, puisqu'elle jouit de l'aura favorable que lui confère la qualité de philosophe que l'on accorde à son promoteur. Pourtant, lorsque le concerné vomit sa bile contre le professeur Raoult partout où il passe, qu'il sautille littéralement de sa chaise tellement la haine lui monte au visage, il n'y a rien de philosophique ni sur le fond ni sur la forme, et ce sont bien là des envolées survoltées d'un militant politique emporté par sa passion.

Je renvoie notamment au chapitre du livre *La vie philosophique d'un gourou* pour d'autres développements sur la question.

2) Puis, ce n'est pas grave, ce n'est pas un crime de ne pas être un philosophe solide. Et être un écrivain, un historiographe de la philosophie, un intellectuel qui propose des analyses et des idées, c'est aussi être quelque chose. Pendant des années, la faconde de Michel Onfray et son exposition médiatique ont fait les affaires d'une certaine catégorie politique, en l'occurrence la gauche, plutôt d'ailleurs la gauche libertaire, nihiliste, antichrétienne. Ceux que les prestations et les livres d'Onfray satisfaisaient n'avaient pas besoin d'être certains qu'il fut bien un philosophe à proprement parler, puisque le fait seul qu'il était un porte-voix de leurs opinions, un propagateur de leurs doctrines, était en soi suffisant. Entre temps, Michel Onfray a renoncé à soutenir certaines idées et un certain courant idéologique devenu fou, si bien que désormais sa faconde et son exposition médiatique font les affaires d'autres personnes — en ce moment les souverainistes et les populistes (étant entendu que dans ma bouche, le mot « populiste » n'est pas une insulte, bien au contraire). Mais dans un cas comme dans l'autre, ce qui intéresse d'abord ces fractions de public et ces groupes de citoyens, c'est de voir leurs idées défendues dans les grands médias. Si celui qui les promeut est philosophe, et surtout s'il est présenté avec cette étiquette, effectivement c'est appréciable notamment parce que chacun sait qu'avoir le statut de philosophe vous rend toujours plus crédible que celui de vendeur en prêt-à-porter.

Michel Onfray est-il une lueur d'espoir ?

Paradoxalement, *La contre-histoire de Michel Onfray*, comme Michel Onfray lui-même, n'a peut-être pas le même public en 2014 qu'en 2020. Il est possible que ceux qui l'avaient accueilli favorablement en 2014 doutent en 2020 qu'il soit pertinent de le ressortir, et inversement ceux qui lui reprochaient d'exister

en 2014 pourraient avoir la volonté aujourd'hui de l'utiliser contre leur ancienne idole passée dans le camp de l'ennemi. Nous pouvons comprendre que le noyau de lecteurs-militants qui, il y a quelques années, voyaient en Michel Onfray un ami et une arme pour pulvériser leurs adversaires goûtent mal d'une part que leurs adversaires bougent encore — ils sont même plus forts, plus influents, plus organisés aujourd'hui qu'hier —, d'autre part que leur arme se soit en quelque sorte retournée contre eux. Il n'est jamais agréable de perdre un camarade en politique, surtout s'il a une puissance de frappe médiatique et éditoriale considérable. Mais plus douloureux encore que perdre un allié, et outre le fait mécanique que cela implique que l'adversaire en gagne un, c'est l'aveu d'échec, un de plus, que cela impose à la gauche de prendre en considération. Car effectivement, peut-être en dehors de quelques cas isolés et dérisoires, le plus gros des mouvements de troupes s'effectue toujours de la gauche vers la droite, ou plutôt disons des progressistes vers les conservateurs, ou pour le dire encore plus précisément du camp des utopistes hors-sol qui inventent toutes les semaines des concepts chaque fois plus loufoques et déconnectés, vers celui des lucides, des pragmatiques, de ceux qui s'enracinent dans une réalité tangible.

Encore qu'il faille préciser qu'à proprement parler Michel Onfray n'a pas rejoint « la droite », un continent aux contours d'ailleurs assez flous, en tout cas ce n'est pas sous cette forme qu'il interprète ou qu'il nomme son évolution intellectuelle. Ni moi d'ailleurs qui ne croit guère que l'état actuel du rapport de forces entre les différents groupes d'opinions puisse être résumé, réduit, encadré dans les limites obsolètes du traditionnel clivage droite-gauche. S'il continue certes de conditionner en grande partie l'attitude électorale des Français, ce clivage a perdu de sa pertinence dans le domaine des idées et de la métapolitique. Je crois davantage à une opposition entre les progressistes qui ne s'arrêteront jamais de vouloir détruire tous les repères de nos sociétés pour leur en imposer de nouveaux (l'aperçu qu'ils nous en donnent ne rassure pas pour l'avenir), progressistes qui automatiquement sont aussi mondialistes, sans-frontiéristes, ultra-individualistes ; et les autres contre qui les premiers utilisent tout un arsenal lexical pour les attaquer : conservateurs, réactionnaires, fascistes, xénophobes, passéistes, etc.

En se référant à ce clivage-ci, l'évolution de Michel Onfray est beaucoup plus audible et compréhensible, comme celle de beaucoup de nos contemporains. Il est beaucoup plus rare de voir des hommes et femmes ayant une vie raisonnable et un esprit équilibré se mettre subitement à croire que l'écriture inclusive, les cheveux fluo et les poils sous les bras sont des arguments politiques sérieux. La gauche, tant qu'elle continuera sa fuite en avant vers toujours plus de revendications délirantes (et même vers l'horreur, vers l'innommable et l'effrayant, comme cette surenchère à laquelle elle se livre pour obtenir des délais légaux toujours plus grands pour l'avortement, jusqu'à obtenir récemment l'effroyable possibilité d'avorter jusqu'au… neuvième mois de grossesse), se condamnera à n'être plus qu'une usine à recracher sous la forme de programmes politiques les délires sortis des cerveaux dérangés de quelques universitaires américains, repris par des universitaires, des syndicats, des associations et des partis politiques français pris au piège de leurs propres méthodes totalitaires.

Devant le spectacle de plus en plus angoissant d'une gauche qui accepte de se laisser phagocyter par l'islamo-gauchisme, par le féminisme qui assume de vouloir faire la guerre aux hommes, par l'antiracisme qui la déclare aux Blancs ou encore par l'écologisme totalitaire qui accouche entre autres de l'antispécisme et du véganisme, nous devons accueillir chaque défection comme un signe encourageant qu'il existe heureusement des esprits qui refusent ce désastre. Lorsque Michel Onfray claque la porte du cloaque gauchiste, il envoie, volontairement ou non, le message que l'on peut en sortir. Que l'on peut être pris, à un moment de sa vie, dans le piège de la naïveté « de gauche », souvent pour de nobles mais infantiles raisons humanitaires, et refuser d'y rester dès lors qu'il devient évident qu'être « de gauche » ne signifie plus que l'on va défendre les pauvres, les sans-grade, les prolétaires et la liberté. Nous pouvons d'ailleurs affirmer que *la liberté* n'appartient plus au registre des préoccupations de la gauche, laquelle passe désormais son temps à réclamer toujours plus de sanctions de lois restrictives contre tout et tout le monde, les racistes, les islamophobes, les complotistes, les sexistes, les grossophobes, les transphobes, etc., cette gourmandise judiciaire ayant pour première conséquence de réduire, année après année, la liberté d'expression, de penser, de réagir aux métamorphoses brutales de notre monde.

Il faudrait d'ailleurs s'interroger, je dirais même s'inquiéter, à propos du profil psychologique type du jeune qui décide en conscience de s'engager dans cette boîte à scorpions qui ne rêve que de réduire la liberté des Français. Autant nous pouvons comprendre qu'une jeune personne, inspirée par ses disques de John Lennon, décide de devenir pacifiste en chemise à fleurs pour protester contre la guerre, — d'autant que cette mouvance avait su se rendre séduisante et attractive notamment par son apologie de la liberté, de la musique ou de la sexualité libérée —, autant il est plus difficile de comprendre qu'un jeune de vingt ans s'engage en politique principalement motivé par l'ambition de soutenir toujours plus de lois restrictives et répressives, toujours plus de censure, de contrôle de la parole des autres. Nous vivons en ce moment un tournant inquiétant qui marque l'ouverture d'une ère politique où, après que ce fut la liberté que l'on plaça au centre des revendications générales, c'est l'appétit pour l'interdiction qui constitue maintenant la colonne vertébrale de l'activité politique publique. Jamais nous n'avions autant entendu parler d'interdictions que depuis ces dernières années. Et j'affirme qu'un jeune que cela intéresse de rejoindre un mouvement politique et intellectuel de cet ordre, qui envisage d'y consacrer son temps et son énergie, j'affirme que ce jeune nous dit quelque chose sur un part sombre de son esprit. Et cela devrait inquiéter les derniers sages de notre monde.

Nous sommes donc confrontés à un clivage qui a redistribué les cartes, au point que cette valeur cardinale qu'est la liberté, dont nous pensions avoir identifié qu'elle était jusque-là mieux défendue par « la gauche », se retrouve désormais, sous sa forme de revendication politique et philosophique, beaucoup mieux, beaucoup plus réclamée par « la droite », (mais j'ai déjà précisé plus haut ce que je pensais de ce clivage). Concrètement, cette reconfiguration intellectuelle du panorama nous renseigne sur la nature profonde des hommes sociaux, qui réclament la Liberté tant qu'ils en sont dépourvus, ou tant qu'ils pensent en être dépourvus ou qui n'en jouissent pas autant qu'ils voudraient, puis en privent les autres sitôt qu'ils ont pris le pouvoir. De nos jours, la gauche a gagné, ses mœurs l'emportent petit à petit, ses victoires sont nombreuses, sa conquête des réseaux médiatiques, culturels, universitaires et mondains est presque totale, si bien que le monde dans lequel nous vivons est exactement celui de la gauche. Dans ses horreurs, dans ses excroissances, dans sa surenchère permanente, dans ses abominations, ce monde est le monstre de la gauche victorieuse. Plus intolérante que jamais, elle passe maintenant son temps et réserve toute son énergie à obtenir que ses adversaires soient privés autant que possible de cette précieuse liberté d'expression qu'elle a si longtemps réclamée pour elle-même. Bien sûr, jamais cette soif de censure n'est assumée sous cette forme, car toujours elle se drape de bons sentiments, le fameux *monopole du cœur* dont elle continue de se croire la détentrice malgré son effroyable bilan liberticide.

Je parlais plus haut du fond de l'âme de Michel Onfray. Je crois pouvoir analyser qu'il y a, dans cette partie du tempérament de Michel Onfray, une véritable attente en matière de la liberté, c'est-à-dire aussi un véritable rejet de ce qui l'enfreint. À plus forte raison lorsque les censeurs n'ont même pas le courage d'assumer d'être des censeurs. En cela, la lutte contre la liberté de la part de la gauche est objectivement plus dangereuse et plus sournoise parce qu'elle se donne le goût et l'apparence de la guimauve et des bons sentiments. Au moins les censeurs d'autres expériences politiques totalitaires assumaient-ils de vouloir façonner un monde exclusivement selon leur gré, et sans jamais prétendre agir pour l'émancipation joyeuse du genre humain. Lorsque Laetitia Avia travaille à façonner les outils juridiques qui réduiront encore plus le champ de la liberté d'expression sur Internet, elle peut bien répéter autant qu'elle veut que son action s'inscrit dans le camp du bien, en dernière analyse tout ce que cela permettra sera la censure, les poursuites en justice, les condamnations et l'uniformisation politique d'une société où plus une seule tête ne doit dépasser du rang.

Dans ce contexte où la liberté, que nous croyions acquise pour toujours, est douloureusement remise en cause et où s'avancent dangereusement des forces politiques qui ne s'activent que pour la réduire, nous autres qui voulons rester des Français libres devons saluer, vanter et favoriser quiconque, dans l'espace public, tire comme nous la sonnette d'alarme contre ce futur terrible qui se prépare. Et je place Michel Onfray au nombre de ces amis réels et sincères de la liberté. J'analyse d'ailleurs que s'il a senti le besoin de prendre ses distances avec son camp d'origine, c'est parce qu'il l'a vu devenir progressivement

le camp non seulement de la fuite en avant idéologique vers tout et n'importe quoi, mais aussi de l'abolition de la liberté comme valeur fondatrice et irréductible. Et pourtant, Dieu sait (et les lecteurs de *La contre-histoire* savent aussi) qu'à plusieurs reprises Michel Onfray a pris des positions qui n'étaient pas de nature à favoriser la liberté, notamment la liberté d'expression. Dans le chapitre *Un conformiste comme les autres*, nous le voyons qui se joint à la meute qui réclamait la chute d'un Dieudonné par exemple. Cela est-il cohérent avec ce que j'ai écrit quelques lignes plus haut sur son attachement fondamental à la liberté ?

Pourquoi pas ? Je crois avoir suffisamment démontré que Michel Onfray était capable d'inconsistance et de revirements. Ce que j'ajoute aujourd'hui, c'est qu'il y a chez les hommes une distinction entre les choses de la stricte construction intellectuelle et politique, nécessairement conditionnées par toute une série de nécessités contextuelles et conjoncturelles, et ce qui est tapi dans les couches profondes de notre être. Et bien sûr qu'il y a parfois des moments politiques dans l'existence d'un homme ou d'une femme où, manifestement, ce que les constructions intellectuelles desquelles nous sommes des adhérents ou des compagnons de route se révèlent contredire le fond de notre âme — nous surprenant d'ailleurs nous-mêmes les premiers. Une sorte de moment existentiel où, par exemple, nous prenons conscience, en quelque sorte subitement, à la façon d'une révélation, que nous sommes dans l'erreur. Un instant fondateur qui fait tout revoir autrement, une levée de rideau qui révèle la véritable nature des idées ou des mouvements que nous pensions pertinent de suivre. Onfray s'est accommodé de ces épisodes d'exaltation liberticide de son camp, il a approuvé que l'on flique Dieudonné et certains autres, il n'a pas milité activement pour l'abolition des nombreuses lois qui criminalisent la pensée, peut-être en s'imaginant assez naïvement (ou par manque de rigueur dans l'analyse politique) que ces concessions étaient un passage obligé, un prix à payer, un mal auquel consentir pour l'obtention d'un bien plus grand (l'avènement de la société radieuse et définitive, sempiternelle utopie gauchiste), et bien sûr que ces atteintes à la liberté n'étaient pas la règle mais l'exception.

Puis elles sont devenues la règle.

Il n'y a plus rien aujourd'hui, dans le projet de société proposé par la gauche, qui vise à faire gagner plus de libertés aux citoyens, ni rien dont l'objectif serait au moins de consolider celles qui existent encore. Au lieu de cela, ils ne rêvent que d'écologie punitive, d'interdictions, de luttes contre tout et n'importe quoi, de sanctions contre les automobilistes, contre les pollueurs, contre les complotistes, contre les « haineux » sous toutes leurs déclinaisons, et lorsque la somme de leurs préoccupations aboutit à la création d'un programme de gouvernement, il n'y est plus jamais question de la Liberté en tant que valeur, ni de libertés comme outils d'émancipation citoyenne. Petit à petit, au fil des années et des mandatures, nous avons vu l'idée même de liberté disparaître par étapes successives, au profit d'une lubie nouvelle qui, en plus de prendre sa place, s'oppose à elle structurellement : la lubie de la « lutte contre la haine ».

Énième fourre-tout qui permet à tous les censeurs de justifier leur boulimie d'arbitraire par la nécessité prétendument morale de protéger les individus, en réalité les communautés d'individus, contre les prétendues « offenses » dont le reste de la société les accablerait.

Nous comprenons aisément qu'un Michel Onfray, attaché à la liberté, ait pu vouloir s'éloigner de ce panier de crabes. Et nous devons non seulement l'en féliciter mais également souhaiter que son exemple en inspire d'autres.

Après tout cela, à la question « fallait-il rééditer ce livre ? », je réponds oui pour la raison simple qu'il faut montrer qui était Onfray pour offrir à ceux que cela intéresse de quoi mieux apprécier son évolution en ayant de quoi mettre en perspective ce qu'il a été et ce qu'il est devenu. L'erreur serait de croire qu'il faudrait taire, étouffer, dissimuler que Michel Onfray a été au nombre des responsables de nos maux, paraît-il pour le ménager maintenant qu'il est devenu une pièce de notre combat. Or, ce qu'il faut démontrer à la face du monde pour lui redonner espoir, ce sont justement des exemples de bonification. Il ne s'agit pas de maintenir vive la querelle qui nous a longtemps opposés à lui par esprit revanchard ou rancunier, puisque nous pensons effectivement que l'heure est suffisamment grave pour qu'il faille ne plus se perdre dans ces concours d'ancienneté, mais d'utiliser la trajectoire d'Onfray comme une démonstration

que tôt ou tard, les esprits libres rejoignent nos positions, presque inévitablement puisque nous sommes, quoi qu'en disent nos adversaires, les seuls véritables amis du bon sens, de la liberté, de la réalité et de la France.

Nous entendons que cela puisse être désagréable pour Michel Onfray d'être ramené à cette part de son ancienne existence qui ne correspond plus entièrement à ce qu'il est maintenant, mais nous devons croire qu'il a l'intelligence de comprendre que son histoire, que son parcours sont des démonstrations beaucoup trop utiles dans le combat contre les fous pour que nous nous offririons le luxe de ne pas les rappeler sous cette forme.

Décembre 2020.

Jonathan Sturel

La contre-histoire de Michel Onfray

La délégation des siècles
www.ladelegationdessiecles.fr

« En 2002, j'ai créé une Université populaire à Caen, simplement parce que Le Pen s'était trouvé au deuxième tour des élections présidentielles […] donc ma proposition c'était la création d'une Université populaire. Il s'agissait pour moi de reprendre le vieux flambeau de Condorcet au 18ème siècle, ou le flambeau d'un Georges Deherme qui, à l'époque de l'Affaire Dreyfus, considérait que si antisémitisme il y avait, voire racisme, voire sexisme, c'est parce qu'il y avait défaut d'intelligence, manque de culture, manque de savoir […] »

Michel Onfray, conférence à la Librairie Mollat, dans une vidéo mise en ligne le 8 mai 2010.

*

« Les braves gens, les démocrates dévoués à la cause des droits de l'homme et des devoirs du délateur, les blocards sociologues estiment que la violence disparaîtra lorsque l'éducation populaire sera plus avancée ; ils recommandent donc de multiplier les cours et les conférences; ils espèrent noyer le syndicalisme révolutionnaire dans la salive de messieurs les professeurs. »

George Sorel, *Réflexions sur la violence*. 1908

I

POURQUOI CE LIVRE

Bien qu'ils ne procèdent pas de mécaniques semblables, les mondes de la science et de la philosophie ont ceci en commun qu'ils évoluent positivement parce qu'à chaque fois qu'un élément nouveau vient confirmer ou contredire un précédent, d'attentifs chercheurs de vérités en tiennent compte. Depuis plusieurs années, Michel Onfray a investi les médias et les librairies pour nous livrer, abondamment, sa vision du monde sans que personne, dans ces médias, ne se dresse sur son chemin, sinon pour le stopper, au moins pour le mettre en situation de justifier ses idées. Son débit de parole et la quantité d'auteurs et de livres qu'il est capable de citer en peu de phrases impressionnent au point qu'on peine à trouver des volontaires désireux de défier ce monstre médiatique et économique sur le terrain des idées.

Ce livre — dont le titre est un clin d'œil à la célèbre *Contre-histoire de la philosophie* de Michel Onfray — n'a pas davantage le souci de déplaire au Maître qu'il n'a de craintes de l'affronter sur le champ des idées. Ce livre, encore, s'inscrit à la suite de travaux déjà produits par d'autres ; quelques articles ici et là, et quelques livres aussi. Bien peu de choses comparativement à la couverture médiatique et commerciale dont bénéficie un homme que les médias nous présentent comme philosophe, intellectuel, et dont nous tentons de révéler dans le présent ouvrage que sa pensée est un tissu de contradictions, de non-sens, voire d'aberrations, le tout ayant comme ligne directrice une vision du monde caricaturale et binaire. Nous avons pris Michel Onfray au mot, deux fois.

Premièrement lorsqu'il a estimé — à juste titre — qu'il fallait lire un auteur plutôt que les commentaires écrits sur lui par d'autres. Alors, nous avons lu son abondante bibliographie (près de soixante-dix livres), excessivement répétitive, parfois laborieuse. Certains de ses premiers livres sont un mystère : des centaines de pages de formules, d'expressions, de lexique, où l'auteur nous renseigne moins sur le contenu de sa science que sur son désir de noircir des pages. Puis vient le *Traité d'athéologie* qui, en 2005, change tout. Michel Onfray sort de son relatif anonymat et débute pour lui une carrière médiatique qui n'a jamais pris fin à ce jour. Depuis que son public s'est élargi, son écriture s'est allégée. Le style est plus lisible, moins jargonné, plus fluide, mais le fond idéologique reste le même. Athéisme formulé sur le mode de la performation (Onfray a dit que Dieu n'existe pas, donc Dieu n'existe pas) et pour démontrer qu'il a raison, il a rempli près de dix tomes de sa *Contre-Histoire* de notices biographiques de gens qui pensaient comme lui. Si le produit fini amuse les journalistes impressionnés, sur le plan philosophique cette méthode est une misère intellectuelle sans nom.

L'autre point sur lequel nous l'avons pris au mot — et qui prolonge ce que nous venons de dire, c'est sur la mise en garde qu'il formule dans le tome 4 de sa *Contre-histoire* : « Mais il existe également des cas où l'apparente profondeur d'une philosophie se dissimule sous une avalanche de vocables nouveaux, de notions inventées, de tournures formelles inédites qui dissimulent mal une absence de fond, voire une réelle indigence de contenu. Pas utile de donner des noms ou des exemples ». (*Contre-histoire de la philosophie*, tome 4, le christianisme hédoniste, p.36). Nous avons jugé utile, nous, de donner un nom et un exemple : Michel Onfray lui-même.

II

UN CONFORMISTE COMME LES AUTRES

Michel Onfray entretient depuis le début de son œuvre littéraire l'idée qu'il est à la marge de la pensée intellectuelle en France et en Europe. Ainsi défait des allégeances qui, nous dit-il, empêchent les habitants de la norme d'exercer un véritable travail critique de la pensée, il est convaincu d'être habillé, habité même, du quasi pouvoir intellectuel non seulement de dire des choses différentes mais de les avoir comprises comme différentes et acceptées pour cette différence. Il faudrait une expertise psychologique pour savoir si Michel Onfray est réellement convaincu d'être un philosophe transversal, rebelle ou même dissident, ou s'il a conscience d'occuper là un rôle, un personnage dont on lui a demandé de revêtir les apparats contre la promesse d'une place de choix sous les projecteurs des plateaux de télévision, et bien entendu dans les rayonnages des librairies. Il est plausible qu'au tout début de sa carrière d'auteur, il se soit réellement convaincu d'être dans cette marge qu'il prend pour le point d'appui vers une nouvelle pensée moderne et combative. La jeunesse et la fougue qu'elle met au service d'un engagement ont pu lui faire penser que sa non-adhésion à la politique du gouvernement du moment suffisait à imposer l'évidence de sa transversalité. Lorsqu'il écrit quelques livres sur l'hédonisme tandis qu'il est encore inconnu du grand public, qu'il réserve sa production à un lectorat par définition circonscrit, qu'il vit enfermé dans sa bibliothèque où il ingère et digère des centaines d'ouvrages ; c'est-à-dire lorsqu'il ne s'est pas encore confronté au monde réel, extérieur, le monde avec des « vrais gens » et plus seulement des fantômes d'hédonistes qui dorment depuis des siècles sur des papiers jaunis, il est à peu près certain qu'il se prend réellement pour un penseur rebelle.

« Rebelle » est d'ailleurs un mot qu'il n'hésitera pas à faire figurer dans le titre d'un livre de 1997 (*Politique du rebelle*, 1997), ouvrage dont les prétentions de couverture ne masqueront pas, pour qui sait lire, la nature absolument conformiste du propos — nous y reviendrons plusieurs fois dans cet ouvrage. C'est au moment de sa rencontre avec le monde réel, c'est-à-dire au tournant 2004-2005 lorsqu'il publie le *Traité d'athéologie* qui lui ouvre en grand les portes des médias, qu'il se trouve en position de ne plus pouvoir ignorer la réalité et l'état actuel de la pensée en France. Jusqu'alors, nous pouvions toujours lui accorder le bénéfice du doute. Car même si Onfray aime rappeler ses origines modestes, qui constitueraient selon lui l'attestation d'une connexion avec le monde vrai des gens d'en bas, ou ses fonctions d'enseignant qui elles constitueraient autant d'éléments de prise directe avec la jeunesse, l'administration, la philosophie, en somme la société, il n'y a rien dans ces éléments qui permettent d'aboutir aux mêmes conclusions que lui. Ses origines qu'il brandit comme un Brevet de vertu, si elles font un bon récit pour un plateau de télévision, ne font pas à elles seules un enracinement dans le réel. Quant au professorat, il n'y a sans doute pas d'activités plus favorables à l'auto-persuasion chez qui s'est déjà, au préalable, convaincu d'être politiquement et intellectuellement engagé. Des assemblées de jeunes gens aux esprits bien malléables, facilement impressionnables et dont les capacités et les connaissances ne sont pas en mesure de contester au professeur engagé les prétentions qui sont les siennes, ne décernent aucun diplôme de réalité ; mais plutôt l'inverse.

Le Michel Onfray public commence donc vraiment vers 2004. Il découvre la douceur des canapés télévisés, le plaisir d'être chauffé au projecteur de plateau, et s'adonne à ce qu'il adore et qui va devenir son péché mignon : parler. Parler, beaucoup, abondamment, parler encore, parler et s'écouter parler, actionner une faconde qui n'en finirait plus si, parfois, l'animateur de plateau ne donnait pas la parole à un autre intervenant. Qui plus est, sa médiatisation offre une nouvelle naissance à la dimension commerciale de ses ouvrages. De petits livres confidentiels, la plupart rendus illisibles par l'utilisation abondante d'un jargonnage pesant et répétitif, il passe aux joies de la vente de masse, des livres placés en tête de gondole par les librairies qui avec son éditeur, Grasset, ont quelques affinités. Conscient qu'un public nouveau s'offre à lui, il en profite pour apporter quelques corrections à son style. La forme change, le texte est

simplifié sur la forme ; toujours simpliste sur le fond, ce qui constitue une garantie de succès de nos jours. Son *Traité d'athéologie* s'inscrit dans la continuité intellectuelle de son œuvre puisqu'il prêche l'athéisme et la détestation de la religion bien avant d'être invité à rejoindre la petite famille des médias. C'est précisément un point sur lequel il faut s'arrêter : Michel Onfray fait de son athéisme militant et revendiqué la colonne vertébrale de sa dissidence ; la substance de sa transversalité, lui qui est convaincu — il l'écrira plusieurs fois, nous le verrons — que notre société, quand bien même les églises sont moins remplies qu'en d'autres temps, n'en demeure pas moins une société chrétienne, habitée de Françaises et de Français qui, déserteurs des églises, continuent à vivre chrétiennement, continuent à être conditionnés — il pense « contaminés » — par le christianisme. Il définit les contours de sa rebellitude en l'opposant justement au fait qu'en dehors de lui qui a réellement compris l'intérêt de se couper des influences du christianisme, par effet de contraste le reste du monde, lui, n'a rien compris de tel. On ne s'habille pas en rebelle sans se figurer les opposants comme infiniment supérieurs en nombre et en importance, et d'ailleurs l'on quantifie souvent la puissance et le mérite de sa dissidence en fonction de la puissance de nos adversaires. Dans *Politique du rebelle* (1997), il écrit même à propos de la télévision qu'elle est la « nouvelle religion et seul hypothétique moyen, aujourd'hui, d'un reste de lien social, elle est devenue véhicule de trivialité, de pensées débiles, d'intérêts vils. Les jeux, les livres et les disques, les films et les politiciens à promouvoir sur le marché, d'autant plus célébrés qu'ils accélèrent le mouvement vers le pire et ne présentent aucun danger pour la machine elle-même » (page 57). Lorsqu'il écrit ses propos détonants sur la télévision, il ne compte pas encore parmi ses plus fidèles habitués. Quelle surprise de voir le pourfendeur de la télévision, celui qui l'accuse d'être responsable de l'abaissement du niveau et de ne plus rien faire d'autre que cela d'ailleurs au nom de la « loi du marché », devenir quelques années plus tard un indécrottable habitué des plateaux. Pourtant, entre le moment où il pilonne la télévision et celui où il devient l'une de ses idoles, la situation de ce support n'a pas franchement évolué.

Bien au contraire, puisqu'en plus d'avoir continué à produire cet amoncellement de nullités parfaitement observé par Onfray, entre-temps la télévision en a rajouté une couche en nous proposant la téléréalité et son parterre d'intellectuels ; des génies de la trempe de Michael Vendetta et toute une série d'émissions sur le thème de la séduction physique entre apollons mononeuronaux et bimbos déniaisées depuis le collège. Ses propos antérieurs étaient très probablement sincères dans la mesure où quiconque réfléchit un peu sur les potentialités de la télévision et des médias ne peut conclure autrement. Pour être cohérent, jamais Michel Onfray n'aurait dû accepter de faire de la télévision sa résidence secondaire, faute de quoi tout ce qu'il a dit sur elle — et qui constituait une analyse acceptable — est annulé, décrédibilisé ; et le personnage lui-même compromis dans ses propres contradictions.

Pour lui, les médias, partie prenante d'un système qu'il vomit, font partie du camp au moins à dénoncer, au mieux à combattre. Dans la vision du monde qu'il a construite, on ne peut avoir bâti un pouvoir qu'en étant mêlé à ce qui constitue le Pouvoir de notre temps : des liens et une hérédité — plus ou moins consciente mais toujours défendue — avec l'ensemble des horreurs que les siècles ont déversé sur nous : obscurantisme, religion, patriarcat, familialisme, culte de l'autorité, ordre, militarisme, nationalisme, et ainsi de suite.

Tout en ayant conscience que les médias sont un pouvoir, il réalise la performance étrange de les accuser de tous les maux, y compris celui d'abaisser le niveau intellectuel et culturel et d'empêcher l'éclosion de pensées alternatives, tout en devenant, lui le penseur alternatif, un invité de choix de ces médias qui lui envoient invitation sur invitation afin qu'il vienne défendre, qui plus est, un livre dont la charge antireligieuse est totale. Pareil grand écart laisse perplexe. Soit les médias ne sont pas réellement à la solde du Système, voire lui sont opposés (auquel cas pourquoi le Système, tout-puissant, laisseraient les médias aux mains de ses adversaires alors qu'ils sont l'outil suprême de tous les pouvoirs en place ?), et donc Michel Onfray accepte d'investir ce champ ami (mais alors pourquoi avoir réservé à ces médias des critiques aussi sévères dans *Politique du rebelle* ?) ; soit Michel Onfray n'a de rebelle que la prétention et son admission dans le club très fermé des stars médiatiques n'était qu'une question de temps.

Et quelle prétention ! Par l'exemple, l'entreprise qui consiste à écrire une « contre-histoire de la philosophie » dont l'objectif est de démontrer que nous vivons dans un pays où plusieurs siècles d'historiographie philosophique partisane et occulte ont empêché qu'émergent la vraie philosophie, la vraie compréhension du monde et la bonne lecture de l'Histoire, n'est pas ce qu'il convient d'appeler une initiative modeste et conformiste. Michel Onfray s'attaque à Platon, qu'il considère comme une préfiguration du christianisme, méritant à ce titre qu'on le déchoie de la place privilégiée qu'il occupe dans notre rapport à la philosophie antique. Selon lui, si nous faisons fausse route c'est parce que nos références sont mauvaises depuis le début. Contre Platon, il fallait choisir Aristippe !

Contre le dualisme qui discerne le corps de l'esprit, il fallait choisir l'humanité organique, faite de cellules et condamnée quoi qu'il en soit à la mort et au pourrissement du corps sans qu'aucune âme ne puisse s'en extraire avant le déclenchement du processus biologique de décomposition des chairs. Lorsque Platon s'attable au Banquet, c'est uniquement pour y servir superstitions et bavardages moralisateurs. Chez Aristippe, on mange, on avale, on se goinfre, on éprouve les limites de son estomac, on se répand en pets décomplexés entre deux rasades de vin, bref on vit ! Il eut simplement fallu que les manuels de philosophie fasse d'Aristippe le vainqueur de Platon et, qui sait ?, l'Europe aurait échappé au christianisme.

Démontrer que nous sommes dans l'erreur depuis deux milliers d'années : voilà le pari de Michel Onfray, rien que ça ! Il ne propose pas que ses travaux ajoutent une pierre à l'édifice, il veut détruire l'édifice et construire à sa place les bases et les outils pour une société hédoniste, athée, vaguement anarchiste mais pas trop, c'est-à-dire exactement l'inverse de ce que nous avons bâti depuis deux fois mille ans. Pour parvenir à ses fins, il veut lire, tout lire, tous les auteurs, tous les livres ayant eu une influence sur la constitution de cette civilisation qu'il veut terrasser. S'incarnant de façon presque mystique en pot de terre, il se jette comme une furie contre le pot de fer. Nous pouvons supposer qu'avant d'entreprendre pareil ouvrage, il se sera interrogé sur sa capacité intellectuelle à réussir, sinon complètement au moins en partie. Et qu'à cette question il aura répondu par l'affirmative, ce qui n'est pas sans nous renseigner sur l'espèce d'estime fabuleuse qu'il a de lui-même.

Lorsqu'il crée, en 2002, son Université populaire, il poursuit sa route transversale. L'Université classique, statique, hiérarchique, établie, héritière d'anciennes façons de faire, qui promeut la bourgeoisie et fabrique les ignobles élites de demain ; cette université qui assure depuis des siècles la transmission des platonneries et autres hérésies philosophiques, Michel Onfray veut la défier. Pour ce faire, il crée un établissement dont les conditions d'admission et le programme des cours n'ont rien à voir avec ce qui se fait chez les bourgeois d'en face. L'Université est une institution plusieurs fois séculaire, solidement installée dans le paysage intellectuel et le fait qu'elle ait participé à fournir à la France des générations d'intellectuels et de génies ne constitue pas une raison de l'épargner, au contraire ! De toute façon, elle collabore au grand projet chrétien ou crypto-chrétien qui se voue à l'effacement de l'alternative hédoniste et athée ; elle n'a jamais donné sa chance à Aristippe et aux autres promoteurs de la jouissance absolue, il est donc temps que le Grand Onfray mette les pieds dans les plats et expose à la face du monde à quel point il est un rebelle, un dissident, un homme en marche contre les puissants. Un coup de force — et de maître : au moment où il dessine les contours de sa contre-histoire de la philosophie, c'est-à-dire qu'il défie le monde de la philosophie, il s'offre en plus les moyens pratiques et matériels d'y parvenir, c'est-à-dire en défiant également l'institution universitaire elle-même. On ne s'engage pas dans pareille voie sans la conviction d'être un personnage à part, à la marge, un contestataire. C'est d'ailleurs exactement ce qu'il veut que l'on pense, et travaille année après année à nous en convaincre.

Précisons que notre propos ne vise pas à contester à un établissement de type « université populaire » gratuite et libre de son programme son droit d'exister, ni même une certaine nécessité à exister. Rappeler que Michel Onfray est à l'initiative de pareille construction permet simplement de nourrir la liste des actions présentées par lui comme étant le témoignage de son engagement rebelle.

La légende onfrayenne veut que son Université populaire soit une sorte de réponse instinctive, civique et militante à la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle de 2002.

Désolé par ce résultat qu'il juge, comme l'intégralité des journalistes, hommes politiques, responsables syndicaux, associatifs, artistes et sportifs invités à donner leurs avis en public, horrible et inquiétant. Si le peuple vote mal, c'est qu'il est mal éduqué, mal instruit. Ce à quoi Michel Onfray répond par la création d'un pôle instructionnel gratuit et libre où, dit-il, les gens viendront s'instruire. Il s'agit là encore d'un défi lancé à l'institution universitaire et au monde de l'éducation tout entier, une façon de leur dire : vous avez échoué, vos méthodes et vos programmes sont mauvais, mes amis hédonistes et moi prenons le relais. La prétention rebelle vient ici se confondre à une motivation on ne peut plus conformiste : l'anti-lepénisme. Car rappelons qu'à l'annonce du résultat du premier tour, en dehors des membres du Front National et de quelques éléments anonymes ralliés à sa cause, pas une seule voix ne s'est levée pour dire autre chose que Michel Onfray. La condamnation a été unanime, intégrale, sans demi-mesure, et c'est tout le Système pourtant accusé par Onfray d'être à l'origine des maux qui, d'un même élan, s'est ému dans les mêmes termes qu'Onfray. Se joindre à la multitude anti-lepéniste le 21 avril 2002 et ensuite n'a pas été la posture la plus rebelle du monde, c'est le moins que l'on puisse dire. Ainsi notre contre-philosophe, obligé par l'actualité pressante et inévitable de prendre clairement position sur un sujet précis, se découvre-t-il des affinités et des points communs politiques avec ceux dont il jure pourtant qu'ils sont à combattre. Finalement, la frontière qui le sépare de ceux à la face de qui il jette le gant du défi se meut, se révèle plus poreuse que prévu. Nous ne sommes pas loin de l'arrogant qui, du lundi au samedi, s'en irait crier sur toutes les places que l'Église est dangereuse et ses prêtres tout autant avant d'aller, le dimanche, prendre l'hostie à la messe comme tous les autres. Michel Onfray crie, scande, tape du poing sur la table, promet de déplacer des montagnes, de tout renverser pour tout recommencer, il prévient qu'il ne fera pas de quartier, qu'il est un rebelle, un vrai ; et Le Pen au second tour l'oblige à réciter, avec tous les autres, le catéchisme des Droits de l'Homme avant d'aller prendre, le 5 mai 2002, l'hostie républicaine. Que son anti-lepénisme soit sincère ou non (nous pensons que oui, il tire quelques flèches assassines contre Jean-Marie Le Pen dans ses écrits antérieurs à 2002, notamment dans *Politique du rebelle*), il lui permet toutefois de rassurer ceux à qui il a déclaré la guerre en leur montrant que derrière l'armure de preux chevalier se cache un petit corps frêle susceptible d'entrer dans le rang aussitôt qu'une circonstance l'impose. Les puissants, qui devraient se sentir menacés par les projets révolutionnaires d'Onfray, découvrent finalement qu'il défile aux mêmes parades qu'eux ; il n'y a donc rien à craindre de lui. D'autant que sa colère se porte contre l'Église, Dieu, la foi, les curés, rien qui ne dérange vraiment les cadres d'une société de toute façon radicalement sécularisée où le Pape et les Chrétiens sont déjà la cible de tous les quolibets. Des adversaires comme celui-là, les puissants en redemandent tous les jours. Le miracle se produit d'ailleurs très vite lorsque son Université populaire, au lieu d'inquiéter le Système, reçoit ses subventions publiques. Le même Système qui permet que les livres du rebelle soient déversés à la chaîne dans toutes les librairies de France. Deux ans environ après l'ouverture de son Université terrible, Michel Onfray publie son *Traité d'athéologie* qui va lui ouvrir toutes les portes des médias. Devenir une icône médiatique quelques temps après avoir matérialisé son défi a-t-il conduit Michel Onfray, dans le secret de sa conscience, à réaliser qu'il vivait moins sur les barricades que dans les salons ?

D'un point de vue que nous pourrions qualifier de doctrinal, d'idéologique, Michel Onfray se présente comme l'ennemi des dogmes en place. Sur les questions économiques, éthiques, civiques, sociales, il est imprégné d'une mythologie de gauche presque révolutionnaire, en tout cas partisane de refonder complètement l'organisation de la société. Il faut, pour mieux évaluer sa psychologie, tenir compte non pas seulement de ses idées mais du positionnement qu'il pense qu'elles tiennent vis-à-vis des autres idées. Et sur cet aspect, il ne fait aucun doute qu'il envisage ses idées comme contraires à celles qui fondent présentement notre monde. Un monde qu'il accuse, à plusieurs titres, d'être mal organisé, mal agencé, précisément parce que les pouvoirs politiques et économiques sont compromis par ce qu'il estime être les origines du Mal : libéralisme, étatisme, structuralités hiérarchiques, régime présidentiel qui permet le culte du chef, bondieuseries plus ou moins conscientes, etc. Et sa vision personnelle s'oppose à tout cela ; une opposition qui le convainc de mériter le titre de « rebelle » car évidement son engagement n'est

pas concret et n'existe ni sur le terrain ni dans les manifestations mais dans le lyrisme un peu rêveur, enchanté, utopique, comme celui qui fait noircir de belles pages par les grands esprits littéraires.

Tant qu'il fracture ainsi le monde, plaçant les puissants et leurs suiveurs d'un côté et les alternatifs de l'autre, il est cohérent avec le reste de sa démarche intellectuelle. Laquelle consiste à trouver dans le passé les raisons de la débâcle présente. Puisque depuis deux mille ans au moins nous avons emprunté les mauvaises voies, il est normal et même logique que nos contemporains n'aient pas les attributs intellectuels pour répondre aux problèmes, encore moins pour les éviter. Pour alimenter son personnage, matérialiser sa rebellitude, condamner le monde actuel est une nécessité structurelle.

Dans la mesure où on ne l'imagine pas assez maladroit pour en appeler à la refonte totale de la société tout en se félicitant de ce qui la constitue, il devient évident qu'à ses yeux ses idées sont contestataires dans leur nature intrinsèque, et incitatrices de révolte dans ce qu'elles insinuent. Et comme pour fignoler le personnage, il entretient l'idée que la demi-mesure, la tiédeur, la passivité ne sont pas sa tasse de thé. Coller des affiches, militer dans un parti et attendre pendant des années qu'il accède, éventuellement, à quelque fonction importante n'est pas la voie qu'il privilégie au début de son engagement.

Par l'écriture de livres puis par la création de son Université populaire, lui vise la révolution par le haut. Éduquer les masses en les irradiant de la puissance de ses idées pour faire se lever, des ghettos ouvriers en passant par les victimes du Système de toutes sortes, les petits, les sans-grades, les simplets corsetés de religion, le vent nouveau de la révolte onfrayenne. À ce chapitre de sa propre mythologie, il n'a pas encore passé Sartre à la moulinette mais s'imagine volontiers dans ses habits. Tenir le tout-Paris en haleine, interrompre le rythme du temps par la simple publication de ses états d'âme dans un journal en vue ; être capable de provoquer une grève en claquant d'une main pour la faire cesser en claquant de l'autre, voilà un pouvoir, une autorité intellectuelle qui doit agiter les rêves du jeune auteur Onfray.

Quant à son athéisme et son rejet violent de la religion, Michel Onfray est convaincu là aussi d'être à la marge, porteur d'un message minoritaire et malmené par une société rongée par le christianisme qui, dit-il, est sorti des églises pour s'immiscer dans les esprits, y compris de ceux qui se croient athées. Nous verrons dans un autre chapitre qu'une fois de plus, Onfray pratique l'auto-persuasion, se trouve des ennemis et leur attribue une puissance immense qui rend son opposition d'autant plus courageuse et audacieuse. La quête du contraste est une constante chez les hommes engagés. Déjà César, du temps où il alignait ses troupes en territoires gaulois, avait décrit Vercingétorix comme un chef efficace, doté de grandes qualités militaires, capable si personne ne lui coupait l'herbe sous le pied de marcher sur Rome et provoquer sa perte. Dans ses récits, César surévalue le potentiel de nuisance d'un petit chef gaulois qui, sous la plume, devient un général redoutable en passe de réussir une manœuvre guerrière susceptible de détruire l'Empire. Plus la valeur militaire et la dangerosité d'un adversaire sont importantes, plus grande sera la gloire de celui qui l'enverra *ad patres*. César effraie Rome en lui comptant les dangers qui la guettent pour mieux la rendre redevable du service qu'il lui rend en terrassant ce danger. Plus il se convainc — et plus il convainc ses suiveurs, lecteurs et autres disciples lycéens - que les forces contre lesquelles il faut lutter sont grandes, plus il insinue que son mérite sera grand d'être parvenu à les faucher. Il est un rebelle qui accepte un combat inégal, et — consciemment ou non — il augmente sans cesse le degré de ses prétentions rebelles à mesure qu'il surévalue le pouvoir d'influence et de nuisance des ennemis qu'il s'est choisi : libéraux, fascistes, prêtres, misogynes, néocolonialistes, cul-bénis, potentats divers, croyants incultes et occultes, tous ces gens détiendraient le pouvoir à différents degrés et ce depuis des siècles.

Voilà pour la légende onfrayenne telle qu'il la tisse lui-même avec la complicité des médias et des journalistes qui, par leur silence, participent objectivement à répandre ce conte de fée. Combien des journalistes qui ont reçu Onfray un jour ou un autre ont-ils lu ses livres ? Combien se sont osés à relever les contradictions, les non-sens et tout ce qui dans l'attitude d'Onfray contredit ce qu'il dit de lui-même ? Du fait de la médiocrité ambiante du système médiatique français, l'idée d'un Michel Onfray rebelle solide et crédible continue d'imprégner l'agitation intellectuelle. Pour démontrer qu'il n'a de contestataire que la prétention, nous l'avons éprouvé en le passant au crible de six grilles d'appréciations concrètes.

a. Interchangeabilité du tribun

Ce qui constitue le consensus — le Système —, c'est la communion d'une majorité vers le même point gravitationnel intellectuel. Plus cette majorité est grande et plus elle se compose des élites du pays, plus nous nous rapprochons du cœur de ce consensus. Mécaniquement, une idée politique qui rallie à elle l'intégralité de la classe politique et des personnes composant les mondes médiatique ou médiatisé (culture, sport, associations, syndicaux, décideurs économiques, analystes divers, experts variés, etc.), sans fausse note, est l'idée consensuelle par excellence. Il s'en trouve en France quelques-unes de cette sorte. La magie consensuelle permet de faire se réunir autour d'une même conviction irréductible et intouchable l'ouvrier cégétiste médiatisé et le cadre supérieur du MEDEF, le colleur d'affiche écologiste et le sénateur UMP, le pigiste d'une feuille de chou local et le rédacteur en chef de *Libération*, la speakerine de la météo et le responsable de l'information de TF1, le jeune étudiant syndiqué et le ministre de l'Éducation nationale ; en bref ces idées dévoilent l'évidence de leur consensualité en fonction des digues et des frontières socioprofessionnelles qu'elles sont capables d'abattre. Face à elle, la revendication corporatiste n'existe plus, la communion est d'inspiration quasi religieuse, mystique ; nous touchons au Sacré. Inversement, plus une idée est débattue, que ce soit entre personnes ayant peu ou tout en commun, en somme plus la multitude des opinions est grande à son propos moins cette idée est consensuelle. Imagine-t-on la classe politique, les médias et la Justice se mettre en branle parce qu'au détour d'un éditorial d'une presse locale un journaliste aura invité à la réflexion sur les différents types de sécateurs disponibles dans le commerce ? Après que nous ayons défini ce qui fait qu'une idée est sacrée ou non, il est facile de repérer ceux qui, dans la mêlée médiatique, lui ont fait allégeance ou non. C'est une sorte de boussole qui permet de voir où sont les rebelles et où sont les autres. Problème pour Michel Onfray : sur toutes les idées qui touchent au Dogme sacré du catéchisme républicain moderne, sa position est identique à celles des autres acteurs du consensus.

Ces acteurs, quels qu'ils soient, qu'importe leur position sociale et professionnelle, qu'importe leur rôle dans la société, dès lors qu'à propos d'une idée consensuelle il leur est demandé de s'exprimer, ils sont tous *interchangeables*. C'est-à-dire que leurs propos, tels qu'ils sont pensés, produits et formulés, le sont de la même manière que n'importe qui d'autre. On n'y trouve ni finesse ni subtilité, ou parfois sur la forme et les mots choisis, mais ils échouent tous immanquablement aux mêmes conclusions. L'artiste émotif fera briller ses yeux, l'énarque des cabinets ministériels jargonnera, le militant associatif de terrain tapera littéralement du poing sur la table, l'intellectuel de service prendra la pose du Penseur de Rodin, le footballeur violera la grammaire mais tous s'entendront sur la finalité du propos. Comprendre que le consensus idéologique est la communion de tous vers le même pôle, c'est également comprendre que selon les lieux, les pays et les époques, les consensus sont différents. Celui qui hante notre pays et notre époque a des contours relativement faciles à détecter pour qui sait voir, entendre et comprendre. Et Michel Onfray, athée en religion, est au moins cardinal en politiquement correct. Combien de fois voyons-nous, sur des plateaux de télévision notamment, des émissions de « débats » où tous les invités disent la même chose ? Sans plus aucune surprise, en fonction du sujet abordé, quel que soit l'invité le téléspectateur attentif sait d'avance ce qui sera dit. À une question sur la lutte contre le racisme, les réponses iront toujours dans le même sens. Ce qui rend pathétique et affligeant le spectacle tronqué de ces émissions où tout un folklore fait croire qu'ici les idées bouillonnent et les avis s'opposent. Des journalistes ou des présentateurs qui posent certaines questions en sachant, entre autre, qu'une seule réponse est possible dans la mesure où quelque autre est illégale, mais qui pose tout de même la question en sachant leurs interlocuteurs de toute façon condamnés à ne rien pouvoir dire d'autre que ce qui est autorisé par la loi. La mascarade dure depuis des années et elle a fait des malicieux.

Désormais quiconque a trouvé confortable d'être médiatisé sait que pour continuer à recevoir des cartes d'invitation, il lui faut entrer dans les cases, n'en jamais déborder et dire en toute circonstance ce que le journaliste-inquisiteur souhaite entendre. Petit à petit, au fil des années, un conformisme intégral s'est instauré jusqu'à produire ce qui, aujourd'hui, tient lieu d'agora médiatique. À savoir une valse ininterrompue d'éléments humains interchangeables venant, chacun leur tour, dire comme les autres. Michel Onfray, qui se présente comme un rebelle et dont on aurait pu croire, de ce fait, qu'il avait les capacités et l'intention de court-circuiter ce cirque, n'en a rien fait. Au même titre que toutes les autres « stars » médiatiques, il a rapidement compris qu'entre l'audace des idées qui fâchent le Système et l'adhésion à ses dogmes qui transforme en vedette, le choix le plus malicieux n'était pas le plus courageux.

Quels sont ces dogmes modernes ? Il en existe plusieurs. La dénonciation du racisme et par effet de contagion l'apologie du multiculturalisme, que l'on présente à tort comme une barrière capable d'empêcher l'expression du racisme, font partie de ces nouvelles valeurs portées au sommet de la pyramide républicaine. Les médias, Gardiens du Temple du prêt-à-penser, oeuvrent quotidiennement à un véritable travail d'épuration des mal-pensants en les bannissant progressivement du champ public jusqu'à produire cette pauvreté intellectuelle du débat public. Sur un sujet aussi dogmatique que le racisme et le multiculturalisme, le traitement réservé aux tribuns n'est pas le même selon qu'ils se plient sans rechigner à la doxa ou qu'ils se permettent quelques nuances malvenues. À celui qui se ralliera à la bonne opinion, la route sera dégagée et si public il y a dans les gradins, il pourra même récolter quelques applaudissements.

Inversement, montrer quelques réticences à rejoindre le dogme expose l'imprudent à devoir se justifier dès maintenant et dans la durée. Michel Onfray a depuis longtemps compris la règle du jeu. Le 7 février 2010, en duplex sur le plateau de Soir 3, tandis qu'il est invité à donner son avis sur la question de l'identité nationale, le grand rebelle va se livrer à un exercice de conformisme et d'interchangeabilité de niveau olympique. Après quelques phrases où il déplore que le Front National ait actuellement le monopole du propos sur l'identité nationale avant de suggérer que ce sujet lui soit pris des mains, il enchaîne : « [l'identité nationale] je pense qu'elle est clairement dite avec la Révolution française, on a la Liberté, l'Égalité, la Fraternité ; au 19ème (siècle) on a eu la solidarité avec les syndicats, les ouvriers, les luttes ouvrières ; au 20ème siècle on a eu la laïcité et le féminisme, il me semble que ça constitue une identité qu'on aurait pu proposer, à gauche, comme une alternative aux identités, j'ai entendu « pétainistes », « fascistes », il faut faire attention à ces mots-là ; mais il y a plusieurs France et je pense que la France de la Révolution française, la France de la laïcité, la France du féminisme c'est une France qui suppose des valeurs et qu'on aurait très bien pu mettre en avant ces valeurs-là ». Résumons les mots-clés de cette intervention : Révolution française, Liberté-Égalité-Fraternité, solidarité, luttes ouvrières, laïcité, féminisme, le tout prononcé avec en toile de fond le rejet d'une identité formée d'éléments culturels comme la religion, les valeurs morales, l'histoire militaire ; voilà ce qu'est capable de produire comme discours un homme qui nous dit depuis des années qu'il est à la marge. Tout y est dit, slogans, dogmes modernes, idéologies dominantes comme le laïcisme et le féminisme, rien qui ne soit différent de ce qu'entonne à longueur de temps l'entièreté de la classe politique, médiatique, culturelle et intellectuelle. Ce qu'il dit n'apporte rien de novateur, ni d'original, ni sur le fond ni sur la forme. Ce que vient de dire Michel Onfray, n'importe quel autre animateur du consensus aurait pu le dire, ce qui fut fait d'ailleurs : avant, pendant et après et durant toute la durée du débat sur l'identité nationale c'est exactement ce discours qui a prévalu du côté des médias et de leurs invités fétiches. Le multiculturalisme n'est pas le seul sujet de ralliement de Michel Onfray aux humeurs du temps. Voyons la suite.

b. Positionnement par rapport aux dogmes dominants

Dans *Politique du rebelle, traité de résistance et d'insoumission* (1997), Michel Onfray offre une synthèse des idées qui sont les siennes et dont il est convaincu qu'elles font de lui un rebelle, un résistant et un insoumis. En réalité il s'agit d'un manuel théorique du parfait petit conformiste bien dans son époque car tout ce qu'il condamne dans ce livre appartient à la sphère des déjà vaincus ; et tout ce qu'il promeut figure

au Panthéon des dogmes dominants dans notre société. L'ignore-t-il, trahissant sa déconnexion totale d'avec notre monde, ou feint-il de l'ignorer par amour de l'imagerie rebelle dont il aime à se draper des oripeaux ? Comment Michel Onfray peut-il, avec tout le sérieux du monde, s'imaginer que la nécessité qu'il convoque de lutter contre l'antisémitisme relève d'un discours minoritaire et rebelle alors que toutes les forces vives du pays déploient des tornades d'énergie dans ce sens ? De la même manière, est-il sérieux lorsqu'il qualifie ceux qui votent Front National de « troupeaux qui se font derrière les fascistes et amateurs de sensations totalitaires de tous ordres » (page 59) avant de poursuivre, quelques lignes plus bas, toujours à propos du troupeau : « d'une manière semblable, on trouve dans les rangs de ces masses qui n'attendent qu'un chef ou une occasion pour marcher au pas ceux qui auront été privés de culture, de savoir, de mémoire, d'intelligence ; et pire encore, ceux mêmes qui, en lieu et place de ces vertus, disposeront d'un catalogue de référence de combat à usage fasciste : les racistes, les sexistes, les misogynes, amateurs de lutte contre l'avortement, défenseurs acharnés du papisme sous toutes ses formes, parfois militants de la cause animale ou antivivisection, les militaristes, nostalgiques de l'Algérie française, les pétainistes, bien sûr, et, parce qu'il fallait bien les retrouver, les négationnistes et les révisionnistes » ? Qu'à ses yeux les militants et électeurs des partis de la droite dure correspondent à cette description peu avantageuse, c'est son droit le plus strict. Ce n'est pas tant qu'il les cible en ces termes qui attire notre attention, mais qu'il le fasse en s'imaginant que cela s'apparente à de la *rebellitude*. Et publie ces lignes dans un ouvrage dont la couverture fait une belle place à des mots aussi tranchés que rebelle, résistance, insoumission.

Résistance à quoi ? Au Front National ? Soit, mais qui dans les mondes politique, médiatique, intellectuel, universitaire, publicitaire, artistique, ne fait déjà pas le nécessaire pour résister à la progression de ce parti ? En quoi le fait de qualifier ce parti d'organisation fasciste nostalgique des différentes horreurs du siècle passé constitue un acte fondateur d'une attitude philosophique rebelle ? De même, l'avortement est une disposition acquise de longue date, il s'en pratique des centaines de milliers et tous les ans les autorités sanitaires officielles subventionnent des associations de défense de l'avortement. S'y opposer revient à subir les foudres des responsables de tout le Système au point que même le personnel clérical n'ose plus qu'à demi-mots communiquer sur leur opposition à l'avortement. En cette matière le terrorisme intellectuel, au service non seulement de l'avortement mais aussi de sa reine-mère le féminisme, a été terriblement violent et flagrant. Pétainisme ? Depuis longtemps apparenté à la Collaboration au nazisme, ce courant de pensée d'ailleurs inexistant au niveau électoral comme culturel et intellectuel en France (combien de livres, de revues, de conférences publiques sur le thème « réhabiliter Pétain » ?) n'a pas attendu Michel Onfray pour rejoindre les poubelles de l'Histoire. Quant aux négationnistes, la loi elle-même les empêche de communiquer sur leurs travaux et ce depuis plusieurs années avant que Michel Onfray ne publie son ouvrage.

Finalement, à qui, à quoi Michel Onfray propose-t-il que l'on résiste ? À des adversaires déjà vaincus, à des fantômes, des silhouettes qui sortent parfois de l'ombre le temps d'un petit livre diffusé en circuit confidentiel ; rien qui ne mette la société en péril. L'énergie que déploie le contre-philosophe pour mobiliser l'attention des lecteurs a quelque chose de décalé, d'anachronique, de disproportionné. Au lieu de s'en prendre aux nuisances de l'époque, réelles et concrètes celles-là, il monte dans un train déjà en marche où il n'y a plus de places assises tant il est chargé de tous les antiracistes, antifascistes, féministes, laïcistes, pacifistes que compte la France. Il semble que les colères et les inquiétudes de Michel Onfray soient les mêmes que celles et ceux qui animent, à divers niveaux, la société d'aujourd'hui. Au point que l'on se demande, finalement, pourquoi il se sent l'envie de combattre des gens avec qui il est d'accord sur tout ce qui touche aux principaux sujets de société ? Être antinazi en 2007, la belle affaire, c'est en 42 qu'il était courageux de l'être. Michel Onfray, comme tous les autres, pêche par anachronisme, ce mal dont souffrent toutes celles et ceux qui imaginent le monde de manière verticale. Ils sont incapables de contextualisation et pensent que les maux d'hier persistent de nos jours, quand bien même entre-temps tout a été fait non seulement pour les éradiquer mais aussi pour s'assurer qu'ils ne repointent pas leur nez. À l'image d'un Don Quichotte qui entreprend de guerroyer contre des ennemis imaginaires,

fantasmatiques, Michel Onfray se dresse contre des armées invisibles, des dictateurs depuis longtemps déchus, des menaces déjà mises en quarantaine par l'intégralité des forces vives du pays. Au moins Don Quichotte, à défaut de voir qu'il ne s'agit que de moulins, a-t-il quelque chose de concret, de matériel à se mettre sous les yeux. Onfray, lui, n'a même pas l'excuse de la rumeur puisqu'aucun bruit de botte ne claque le pavé parisien, encore moins celui d'Argentan. L'adhésion de Michel Onfray aux mêmes craintes que ceux dont il jure qu'ils sont héritiers de deux mille ans d'imprégnation philosophique tronquée et odieuse pose quelques questions qui tiennent à la cohérence du personnage. Tandis qu'il nous assure que la généalogie de leur morale politique, intellectuelle et philosophique les conduit à produire de mauvaises analyses et de mauvaises solutions (s'il ne leur prêtait pas cette médiocrité, pourquoi voudrait-il qu'ils soient combattus ?), et tout en affirmant que sa propre généalogie intellectuelle — qui prend son origine dans les orgies aristippéenes et traverse les millénaires jusqu'à Camus en accrochant au passage à peu près tout ce que l'histoire des idées a compté d'hérétiques et de jouisseurs —, il ne devrait y avoir aucune raison pour que des gens ayant emprunté des itinéraires aussi différents échouent finalement tous au même point d'arrivée. Pourtant Onfray, qui non seulement constate ces différences d'itinéraires mais les revendique absolument, consacre et adoube tout ce que le catéchisme idéologique moderne produit de plus consensuel.

Faut-il que ces dogmes soient à ce point magiques pour qu'ils transcendent les clivages les plus radicaux et réunissent ceux que tout oppose ? Comme militant féministe, laïciste, antiraciste, antifasciste, égalitariste, anti-lepéniste, anti-réactionnaire, antilibéral ; comme défenseur de 1789 et de Mai 68, comme libertaire apologiste de la libération sexuelle et de l'avortement, comme moqueur des grenouilles de bénitiers, Michel Onfray est bien dans son époque dans la mesure où ses idées, depuis longtemps, ont gagné. D'ailleurs, et c'est dramatique pour celui qui s'imagine anarchiste, ces menaces dont il pense possible qu'elles se déversent sur la France un jour, il les voit venir, au-delà du candidat Le Pen, des foules d'électeurs susceptibles de voter pour lui. C'est une menace alchimique qui naîtra de la rencontre entre les citoyens et un leader politique actuellement corseté d'un cordon sanitaire rigoureusement tenu par l'ensemble du Système. Le reste de la classe politique, elle, non seulement ne représente aucun semblable danger mais elle permet en prime de l'éviter. Un anarchiste du côté des puissants en place, qui crie avec eux au populisme dès que les électeurs font des choix qui déplaisent aux élites, quelle étrangeté… Vraisemblablement, Michel Onfray a sur les concepts de résistance et d'opposition des définitions très personnelles. S'il est un rebelle, puisqu'il est acquis à l'ensemble des dogmes véhiculés par le Système, alors c'est tout le Système avec lui qui est rebelle. L'agitation politique de ces trente dernières années regorge d'apprentis révolutionnaires qui après quelques années à battre le pavé sous la pluie en brandissant slogans et banderoles se retrouvent un beau jour près des cheminées des chancelleries, bien au chaud et gratifiés des générosités de la République.

Prenons l'exemple — l'un des plus pathétiques — d'Édouard Martin, ce syndicaliste lorrain qui a encouragé des troupes d'ouvriers à se révolter contre les promesses non tenues des dirigeants politiques socialistes au pouvoir, engageant avec eux un bras de fer avec en toile de fond l'éternel combat entre les masses précaires, oubliées, abandonnées même, et les élites que le sort de ces travailleurs n'intéresse pas le moins du monde. S'affichant le plus souvent en tenue d'ouvrier, casque de chantier vissé sur la tête, ne cachant pas un accent mosellan prononcé qui achevait de démontrer quel fossé le séparait des décideurs parisiens, l'ouvrier déçu, l'activiste déchu, dans un retournement de situation digne d'un polar bancal se retrouve candidat aux élections européennes, puis élu, sous les couleurs du parti politique dont il n'a jamais pu obtenir qu'il sauve ses compagnons de lutte de la ruine. Harlem Désir, une sorte de pré-Onfray à quelques égards, convaincu lui aussi de s'être opposé aux horreurs parrainées par le pouvoir, d'être à contrecourant et d'obliger les puissants à infléchir leurs positions, a finalement quitté le jean délavé pour lui substituer le costume chic avant d'intégrer les instances dirigeantes du Parti socialiste. Comme vainqueur ? Non, il continue à soutenir que le racisme, loin de reculer, continue sa progression. Le même racisme dont il a fallu faire prendre conscience aux élites (socialistes à l'époque qui plus est) et qui, répandu d'autant plus à l'heure actuelle (preuve que les élites socialistes n'ont été ni sensibles ni actives

dans ce domaine) n'en a pas moins empêché Désir de rejoindre ceux à qui il a attribué les responsabilités de la montée de ce racisme. Révoltés en sucre qu'une pluie tiède suffit à faire fondre. Depuis toujours, l'imagerie du contestataire se définit en fonction de son opposition aux puissants, car c'est à eux qu'appartient la possibilité d'installer un problème ou au contraire d'en éliminer un autre. Indisposer les puissants peut se payer cher, Nelson Mandela et la quantité de fusillés du stalinisme et de l'hitlérisme le prouvent. Plus une époque se prête à la violence politique, plus le contestataire s'expose aux pires répressions.

À condition bien entendu qu'il oriente sa révolte contre les puissants, c'est-à-dire les seuls qui, dans la pratique, ont en derniers recours les moyens d'exercer ces répressions. De nos jours, si les pouvoirs politiques ne pratiquent plus le peloton d'exécution et laissent à quai les navires qui envoyaient au bagne, les méthodes de répression n'ont pas pour autant été abolies ; elles ont seulement pris d'autres formes. Procès judiciaires, contrôles fiscaux inopinés, campagnes de dénigrement dans les médias, pressions diverses qui conduisent à l'annulation de conférences, refus de toute aide publique ; menaces (de mort) anonymes ; en somme tout ce qui peut nuire professionnellement et socialement au contestataire qui, par son activisme, dérange le pouvoir.

Michel Onfray, comme hier Harlem Désir, en s'auréolant du folklore du rebelle, n'ont-ils pas, eux qui vivent de tous les bonheurs matériels de la société (responsable politique, vedette médiatique, écrivain à succès, etc.), conscience d'insulter la mémoire de ceux qui à travers les siècles ont payé leur contestation de leur vie, ou de leur liberté ? À la face de Harlem Désir qui prophétise le retour des Nazis éradiqués en 1945 et celle de Michel Onfray qui met en garde contre l'Inquisition disparue il y a des siècles, rions de bon cœur. Le racisme de la multitude des gueux, anonymes et rampants, comme la foi des croyants bêtement superstitieux qui n'ont pas encore eu la chance de devenir rationnels sur les bancs de l'Université populaire, sont considérés par nos deux rebelles comme provenant du bas, du peuple ; et nos deux rebelles en appellent aux élites, aux puissants, pour débarrasser le trottoir de cette lie. C'est-à-dire que l'un comme l'autre, au lieu de combattre les puissants qui oppressent le peuple — ce qui constitue le rôle d'un rebelle, *a fortiori* de gauche —, ils sollicitent leur puissance policière, judiciaire et répressive pour assainir le paysage à leur image.

Michel Onfray est féministe, il est athée, promeut la laïcité, combat l'extrême-droite, fustige le libéralisme, défend l'avortement et s'oppose à la peine de mort, rejette la guerre et lui préfère la paix, refuse l'antisémitisme et le néocolonialisme, accuse l'Église d'être réactionnaire et ringarde, se moque bien du Pape et de ses bondieuseries, voue un culte au plaisir — celui des sens et celui du sexe. C'est son droit, mais qu'y a-t-il de rebelle dans pareils positionnements ? Au-delà de la démarche qui consiste à évaluer ou non ces options comme bonnes ou mauvaises, appréciables ou discutables, c'est qu'elles soient totalement dans la norme du prêt-à-penser actuel qui rend grotesque toute prétention de *rebellité* de la part de quiconque manoeuvrerait dans leur voisinage. Pour poursuivre dans l'analyse déjà évoquée plus haut, il est intéressant — et révélateur — de noter que la plupart de ses combats sont adoubés par les élites politiques et culturelles du Paris bien-pensant, lesquelles accusent le petit peuple d'être, lui, encore embourbé dans ces thématiques d'un autre âge. Il est vrai qu'on discourt beaucoup en haut lieu sur le féminisme de combat, sur la méfiance qu'il convient d'entretenir à l'égard du libéralisme sauvage, sur la menace antisémite et sur le danger fasciste qui fait claquer des genoux la clique culturo-mondaine qui joue à se faire peur. Mais le peuple est occupé à compter chaque euro, à payer ses factures, à mener une vie de famille et une vie sociale la plus stable possible ; le peuple vit une réalité et a des préoccupations à des années lumières de celles qui semblent agiter les grands intellectuels des médias.

L'ouvrier, l'agriculteur, l'artisan, la mère de famille ou même le maire d'une commune rurale mènent-ils des vies qui tendent à les sensibiliser aux prophéties de malheur dont on débat jour après jour dans les salles de rédaction parisiennes ? Il y a un clivage évident entre la sphère des élites, qui vit au rythme de ses fantasmes, et le reste du monde pour qui la parité au gouvernement paraît être une mesure bien secondaire.

Finalement, Onfray l'homme du peuple, le pourfendeur des institutions, le négateur de l'Autorité, se révèle capable de soutenir, contre des gens du bas, des méthodes de surveillance et de répression conduites par ceux d'en haut. Le 9 mai 2009 sur France Inter, interrogé par Mathias Deguelle, il ira même jusqu'à déclarer son amour des méthodes de flicage des citoyens : « Moi je suis pour les impôts et les impôts permettent de subventionner les renseignements généraux, les services secrets, ce genre de choses, on devrait faire fonctionner les renseignements généraux et les services secrets car je défends ces gens-là pour savoir ce qu'il y a vraiment derrière Dieudonné » ! Changez « Dieudonné » par « délinquants » ou, pour les plus frontaux, « racailles », et vous obtenez, mot pour mot, le discours d'un responsable politique de droite ou d'extrême-droite. Et comme aux yeux de Michel Onfray, Dieudonné mérite d'être traité en suspect qu'il convient d'espionner en utilisant les méthodes policières, la frontière entre son anarchisme de gauche et le rigorisme de la droite sécuritaire devient subitement très poreuse. Transposé à la situation américaine, on ne sait plus très bien si Michel Onfray brandirait des pancartes hippies ou s'il défendrait le *Patriot Act* de l'Administration Bush.

c. Situation vis-à-vis des maudits de l'Ordre établi

À l'écart des scènes de théâtre, dans les ruelles sombres où ont été jetés ceux qui, réellement, ont déplu aux tenants de l'Ordre établi, on ne trouve ni Michel ni Onfray. De tous temps les puissants ont eu leurs courtisans et leurs opposants. Il suffit d'un rapide balayage panoramique de l'état actuel des médias et de la classe politique pour vérifier l'incroyable et édifiante uniformité du discours et des débats dont l'animation est confiée à un groupe très restreint d'éternels intervenants. Des experts de ceci ou des spécialistes de cela qui, sans que l'on ne sache jamais vraiment pourquoi, tiennent le haut de l'affiche et sont appelés à livrer leurs avis érudits à la masse des téléspectateurs-électeurs qui boit ces paroles avec une confiance naïve. Il suffit parfois d'un petit bandeau rassurant au bas de l'écran, - « *Chercheur au CNRS* », « *Observatoire de Bidule* », « *Institut de Tartempion* » - pour donner à l'intervenant la carte de visite qui rassure l'auditeur.

Un rapide calcul permet de lever une évidence : une librairie française correctement fournie présente des milliers d'ouvrages de milliers d'auteurs différents ; il en va de même pour le rayon musique d'ailleurs. On compte des observatoires, des instituts et des structures par milliers en France et pourtant ce sont toujours les mêmes têtes que l'on voit apparaître sur l'écran. Moralité : un écrémage sévère s'effectue à l'entrée des plateaux télés et des stations de radios. Comme tous les circuits fermés, avoir un jour le privilège d'en être suppose d'avoir conscience de la chance que cela représente, et impose intuitivement de faire les efforts nécessaires pour honorer cette chance ; c'est-à-dire de garder cette place si durement acquise. Avoir accès aux médias de masse, qu'importe la qualité du produit que l'on a à proposer, permet de toucher un public immense dont la conversion en consommateurs d'un seul petit pourcent suffit à faire un best-seller. Ces quelques règles — très officieuses — expliquent cette uniformité dont nous avons parlé. Il ne faut donc pas s'étonner que sur tous les sujets clivants et dogmatiques, l'entièreté des « peoples » s'aligne sur un seul et même discours, le discours officiel qui tient lieu de ligne éditoriale de la communauté. Les rares audacieux qui ont cru qu'il pouvait en être autrement ont mystérieusement disparu des écrans radars. Michel Onfray, pas rebelle pour un sou mais fin tacticien du marché, a bien appris sa leçon. Comme tous les autres, il a compris qu'il y avait des sujets sur lesquels s'étendre pouvait amuser la galerie et ravir les patrons de médias, et d'autres où la discrétion était de rigueur. Lui qui se présente pourtant comme un philosophe transversal, un intellectuel de la marge, un contestataire de l'Ordre tel qu'il s'est établi depuis que les sinistres héritiers de l'obscurantisme chrétien en ont la charge ; lui dont on pourrait penser, à ce titre, qu'il bouscule les codes, bouge les lignes et ne se prive pas d'abattre certaines cloisons, en réalité n'en fait rien.

Lorsqu'il est invité à donner son avis sur des personnages maudits, ou sur des mouvements de pensées non moins honnis, le voilà bien catégorique et surtout bien expéditif.

Dominique Venner est né le 16 avril 1935. Il a mené une vie militante jusqu'à la dernière seconde de sa vie, vie à laquelle il met un terme par un suicide retentissant. En effet le 21 mai 2013, il s'enfonce dans l'immense surface de la cathédrale Notre-Dame de Paris, sort une arme à feu et met fin à ses jours devant l'autel. On sait par la vie militante qui fut la sienne que son geste a été pensé et réalisé dans un cadre politique. Catalogué à l'extrême-droite, auteur de dizaines de livres sur l'histoire militaire, les idées, la politique, patron d'une revue trimestrielle d'histoire elle-même relativement marquée à droite (*NRH, Nouvelle Revue d'Histoire*), l'homme a traversé quarante ans d'histoire des idées sans jamais ménager la gauche et les décisions politiques de nos gouvernants. Il était, selon la terminologie officielle, un fasciste, un nationaliste, un réactionnaire, un raciste, bref tout ce qu'il ne faut pas être. Présent dans l'émission de Jean-Jacques Bourdin le 24 mai 2013 sur BFMTV, Michel Onfray est invité à donner son avis sur ce qui est, rappelons-le, le suicide présenté par l'intéressé comme politique, au cœur d'une cathédrale en plein Paris, à une époque où les tensions notamment communautaires et identitaires s'électrisent (nous disent les médias).

Sur un sujet aussi grave et important, alors que tout dans ce suicide concourt à la réflexion notamment sur la société, sur la violence, sur l'utilisation de la violence comme acte politique, à la vie donnée en sacrifice ultime, Michel Onfray pourtant commentateur bavard de l'actualité, n'a rien à dire, ou si peu : « C'est indéfendable ce suicide, cette espèce de mise en scène, c'est pathétique. N'est pas samouraï qui veut ». Quelle concision ! Ce n'est pourtant pas tous les jours qu'un écrivain se suicide dans un cadre aussi symbolique. Au-delà des idées véhiculées par le défunt, son acte s'inscrit tout de même dans une longue série d'actes semblables, qui vont des kamikazes japonais pendant la Seconde Guerre mondiale (puis par les terroristes de l'islam) à tous ces prisonniers de guerre qui au lieu de trahir leurs amis ont préféré se donner la mort avant que leurs tortionnaires ne leur arrachent les précieuses informations. Même si toutes ces fins tragiques sont différentes par leur contexte, elles ont le point commun d'être des morts volontaires motivées par de fortes inspirations politiques. Si l'écrivain en question avait été plus consensuel, moins sulfureux, voire carrément de gauche et pourquoi pas aussi hédoniste revendiqué, nul doute que Michel Onfray eut été plus prolixe et n'aurait pas manqué l'occasion d'accuser la société crypto-chrétienne de pousser au suicide des gens qui demandent simplement à vivre leur jouissance sans entrave. Dominique Venner ? Trop venimeux. Son suicide ? Du théâtre pathétique, point. Avec une nonchalance surjouée, Michel Onfray balaye la question d'un revers de main comme pour donner en gage qu'il ne s'occupe pas des sales types d'extrême-droite. De plus, dans le monde selon Onfray, les seuls capables de subir une vie assez rude pour lui préférer la mort sont ceux qu'il pense opprimés par ses propres ennemis.

Les athées condamnés à vivre dans une société où Dieu compte encore, les hédonistes à qui l'on interdit la libre jouissance, les prolétaires exploités par le libéralisme et les actionnaires, mais un type d'extrême-droite n'a pas le droit à la souffrance. Commenter son suicide revient à prendre le risque de « comprendre » son acte et donc de valider la thèse qui veut qu'une société aussi tendue que la nôtre soit capable, à des degrés divers sans doute, de pousser quiconque à bout. Le cordon sanitaire que les Gardiens du Temple ont placé autour de quelques-unes des composantes de la société agit en véritable ligne rouge dont le franchissement est interdit, strictement interdit, sous peine pour l'audacieux de n'être plus invité dans les médias que pour justifier sa malsaine curiosité, avant d'en disparaître purement et simplement.

À défaut d'un suicide physique, un autre homme a entrepris de suivre une trajectoire qui l'a tué socialement et professionnellement. Humoriste et comédien adulé tant qu'il remplissait son rôle de militant antiraciste, candidat à des élections contre le Front National à Dreux, métis franco-camerounais formant un duo comique avec Elie Semoun, Dieudonné avait tout pour réussir. Et il réussissait. Films, spectacles, diffusions à grand renfort de ses DVD et des quelques livres à la rédaction desquels il a participé, celui que l'on nommait amicalement « Dieudo » était une figure mise en avant, vantée, présentée comme la réussite du modèle multiculturel. Il a fait partie de ceux dont la réussite avait été assurée autant par ce qu'il faisait que par ce qu'il était ; peut-être même plus encore par ce qu'il était : un symbole. Un jour pourtant, le 1er décembre 2003 dans une émission présentée par Marc-Olivier Fogiel, l'icône défie le

monde. Déroulant sous les yeux de plus en plus inquiets de Fogiel un sketch qui, de phrase en phrase, révélait un contenu politique très précis, Dieudonné chargeait lui-même l'arme qui allait l'assassiner.

Premier acte de la dissolution d'un mythe républicain. Depuis, sommé de s'excuser — ce qu'il fait dans un premier temps — Dieudonné décide finalement de jouer la surenchère et élève son niveau de provocation proportionnellement à la virulence du rejet qu'on lui oppose. Jusqu'à devenir l'Ennemi public numéro 1, l'homme dont certains s'abstenaient même de citer le nom tant il leur était devenu acide. Les médias, toujours friands de dérapages, ont sollicité pendant des années les anciens amis de Dieudonné pour qu'ils disent ce qu'ils pensent de lui, de sa trajectoire, de ses idées, de ce suicide médiatique, en espérant récolter ici ou là une confidence croustillante, une anecdote révélatrice, bref tout ce qui, passé ensuite sous la loupe grossissante des médias, pourrait nuire à quiconque n'irait pas dans le sens de la condamnation unanime et obligatoire de Dieudonné. Une pêche bien maigre pour nos journalistes car l'immense majorité des personnes interrogées ont explicitement et sagement expliqué le dégoût que leur inspirait leur ancien camarade. Les quelques originaux qui ont tempéré ce rejet l'ont ensuite immédiatement contre-tempéré en rappelant leur refus de l'antisémitisme. À son tour, Michel Onfray s'est vu poser la question mortelle, et question totalement inutile aussi car vu les conditions dans lesquelles elle est posée (le lieu, l'endroit, le moment, le climat), il n'y a sur les ondes qu'une seule et même réponse qui puisse être formulée. La loi elle-même serait saisie à l'égard de quiconque viendrait justifier les positions de Dieudonné. Interroger « un people » sur Dieudonné, quand bien même l'ambiance se prête à une apparente détente, c'est comme demander à un pauvre bougre, pistolet posé sur la tempe, s'il veut bien signer le contrat qui le ruinera à terme. Bien sûr, le contrat il signera ; bien sûr, Dieudonné il condamnera. Ce que Michel Onfray fait avec plaisir, avec une certaine abondance lexicale d'ailleurs : « [Dieudonné] est un pauvre type, Dieudonné est un antisémite, un fasciste, un négationniste, un révisionniste, un ami de Faurisson ; il n'a rien pour lui, il est détestable en tout » (*9 mai 2009, France Inter*). Il ne manquait que pédophile, cannibale et héroïnomane et la litanie eut été presque complète. Là encore, la question n'est pas de savoir s'il faut soutenir Dieudonné, ses idées, son engagement, ou s'il faut lutter contre cet ensemble. Il est simplement « surprenant » de remarquer qu'une fois encore, notre grand rebelle se range avec une promptitude zélée dans le camp majoritaire. Comme pour le suicide physique de Dominique Venner, il y a dans le cas Dieudonné matière à réflexion : comment un homme que le Système a fait Dieu peut-il décider de claquer la porte, de tout sacrifier, de se retirer de la fête pour assumer un engagement politique, à plus forte raison dans une société où la situation socio-professionnelle et la profondeur du coffre-fort personnel sont non seulement des critères d'appréciations favorables, mais de véritables objectifs de vie ? Dieudonné, qui avait tout ça et qui renie tout ça, c'est une histoire de notre temps, un cas d'école ; c'est l'histoire d'un engagement politique jugé plus fort et plus important que le confort financier et social. Certes, on peut regretter pour autant de raisons qu'il en existe que ce soit ces idées-ci qui aient motivé ce suicide, mais lorsqu'on est philosophe, intellectuel, on doit pouvoir trouver les axes analytiques permettant, sans adhérer aux idées, d'offrir un commentaire construit et décent sur un phénomène aussi peu banal.

Puisqu'il est tellement instruit des mécanismes historiques qu'il pense avoir disséqués au travers de dizaines de livres, puisqu'il a aussi un courage supérieur à la normale, dans la mesure où il rejette le Système, il est surprenant qu'il ne fasse pas siennes quelques règles tactiques élémentaires qui veulent que les ennemis de ses ennemis puissent être, ponctuellement au moins, des alliés. Que ce soit Dominique Venner ou Dieudonné, les Le Pen ou d'une manière générale toutes celles et ceux qui à la suite de ces personnalités rejettent le Système, cette quantité de personnes (quelques millions d'âmes tout de même) devraient être pour lui autant de raison d'attaquer le Système, en démontrant par l'arithmétique qu'un Système s'étant constitué autant d'adversaires ne peut pas être un bon Système. Au lieu de cela, il s'offre tout entier à la ligne éditoriale de ce Système, le validant d'une certaine manière, discréditant ainsi totalement ses fanfaronnades pseudo-révoltées.

À propos de Jean-Marie Le Pen et du Front National, Michel Onfray n'a pas fait dans la dentelle. Dans son livre *Politique du rebelle* (1997), après avoir comparé les électeurs de Le Pen à des « troupeaux »

amateurs de totalitarisme, voilà qu'en habitué des listes redondantes il en dresse une où Jean-Marie Le Pen se retrouve placé au même rang que les pires dictateurs criminels du siècle précédent : « Rien de plus dévot à l'endroit du peuple que les déclarations de Lénine, Staline, Hitler, Pétain, Mussolini, Franco, Le Pen, et tant d'autres dont la fabulation sur cet universel à leur solde se nourrit de l'oubli et de la négligence des individus » (page 226). Là où une simple condamnation de son racisme aurait suffit à Onfray pour marquer sa distance avec Le Pen, le voilà emporté — transcendé même — dans un élan qui lui fait inscrire ce nom aux côtés des plus effroyables. Puisque pour lever les doutes il convient, à chaque fois qu'un sulfureux est cité, de rappeler l'essentiel : le propos ici évoqué n'est pas un plaidoyer pro-Le Pen ou un reproche fait à Onfray de n'être pas lepéniste. Dans cet exemple comme dans tous les autres, il s'agit moins de juger ses idées que leur incroyable proximité avec le Système qu'il dit vomir. Publier en 1997 un livre où l'on associe les noms de Le Pen, Hitler, Pétain et Mussolini, cinq ans avant de créer une Université populaire dont la vocation est de sortir les gens de la crasse intellectuelle qui les conduit à voter Le Pen ; le tout dans un climat d'hostilité anti-Le Pen qui constitue la ligne de conduite de tout l'appareil politique, médiatique, universitaire et culturel, ne correspond en rien à une attitude rebelle. Du point de vue de l'imbrication systémique, il s'agit même d'un brevet d'adhésion à la norme en vigueur, promue et validée par les puissants, soit exactement ce qu'un anarchiste est supposé fuir comme la peste.

Homme d'impulsion et rêveur, peut-être a-t-il fini par s'imaginer dans les habits de ses fantasmes. La bonne vieille méthode Coué d'auto-persuasion et sa popularité immense ont pu lui laisser croire qu'il était en droit de prendre quelques libertés avec les dogmes. Dans un entretien vidéo daté du 25 octobre 2011 où il discute avec Jean Cornil, homme politique belge de gauche, Michel Onfray déroule peu ou prou un discours que n'aurait pas renié Marine le Pen et pour cause, il y dit tout ce qu'elle dit, quasiment à la virgule. Une phrase en particulier a été extraite de cet entretien pour servir de titre à tous les articles de presse virtuelle ayant évoqué cette vidéo : « Marine Le Pen a raison ! ». Si les mots ont effectivement été prononcés, il ne s'est jamais agit d'une déclaration d'adhésion à la responsable frontiste. Il n'a fait que constater qu'elle était la seule à parler encore du prolétariat, des difficultés économiques, sans pour autant dire que ses solutions étaient les meilleures, ou même simplement bonnes. Mais Internet étant ce qu'il est, cette petite phrase a été assez reprise pour qu'on en conclue qu'Onfray avait rejoint Marine Le Pen. Si ce n'est pas le cas, il est manifeste que dans cette vidéo notre contre-philosophe, à demi-mots, a fait du marinisme en filigrane. Et comme pour alourdir son dossier, ses opposants de la gauche sociétale — qui ne pardonnent pas à celui qui devrait les soutenir d'avoir tenu des propos hostiles à la gauche — se sont plus à dénoncer son… islamophobie ! En somme, tant qu'il démolit le christianisme, Michel Onfray fait partie de la grande famille des penseurs rationnels athées pro-laïcité ; mais en s'en prenant à l'islam dans un cadre athée pourtant semblable, voilà que ce n'est plus au prisme de la pensée critique des Lumières que son travail est apprécié mais en fonction de cette grille de lecture très moderne qu'est l'antiracisme. Situation ubuesque qui révèle qu'en France on ne peut traiter les religions de la même manière. Onfray en fait les frais, ce qui n'arrange pas ses affaires, d'autant que plusieurs vidéos et articles circulent sur Internet en reprenant sa phrase assassine : « Marine Le Pen a raison ! ». Pire, quelques mois plus tôt il publie son *Crépuscule d'une Idole, l'affabulation freudienne*, une charge dévastatrice contre le pape de la psychanalyse qui lui vaudra tout naturellement d'être soupçonné d'antisémitisme. La concierge de la psychanalyse en France, Elisabeth Roudinesco, a déployé ses forces pour qu'à tout prix les médias retiennent de ce livre qu'il n'est qu'un brûlot antisémite. Soit exactement le même genre de traitement que l'on réserva, quelques années plus tôt, au *Livre noir de la psychanalyse* (2005), un ouvrage collectif qui, avant Onfray, avait mis à jour les errements du freudisme.

Le 7 juin 2012, il signe dans *Le Point* un article où il prend le parti de défendre Jean Soler, un historien qui consacre une grosse partie de son travail à décrypter les origines du monothéisme. Travaux qui l'ont conduit à trouver dans les origines du judaïsme les prémices et la première formulation théorique du racisme et de l'exclusion raciale. La défense de Soler par Onfray est cohérente, s'inscrivant parfaitement dans le militantisme antireligieux de ce dernier. Si par l'intermédiaire de chercheurs et d'historiens il découvre qu'une religion, peu importe laquelle, est à l'origine de principes et d'actes odieux et

condamnables, en militant athée qu'il est il va de soi que ce type d'information vient nourrir opportunément sa condamnation de la religion. Avec Freud puis avec Soler, Onfray touche par deux fois, du bout des doigts, un dogme intouchable. Dans des proportions encore restreintes, le voilà soupçonné de marinisme, d'islamophobie, d'antisémitisme, et voit fleurir contre lui des articles de plus en plus critiques. Pour la première fois de sa vie, il prend conscience qu'il existe des terrains minés qu'il est préférable d'éviter. Alors qu'il avait trouvé un chemin vers la rebellité, qu'enfin ses prétentions pouvaient avoir une application pratique, qu'un destin de martyr de la pensée pouvait s'offrir à lui, Michel Onfray sent le feu lui brûler la pointe des ailes et décide en conséquence de s'éloigner rapidement de ce volcan qui menace. Il repose les pieds sur terre et profite de son passage chez Bourdin le 24 mars 2013 pour rassurer ses maîtres : « Marine Le Pen aura du mal à dire qu'elle se distingue vraiment de son père, parce que là pour le coup lorsqu'elle nous a fait savoir que ce monsieur [Dominique Venner] est un grand homme… J'ai dit à une époque "c'est pas exactement la même chose Marine Le Pen et Jean-Marie Le Pen, et puis là on se dit, non, il y a une espèce de voile qui est levé". » Que le Tout-Paris soit donc rassuré, que ses éditeurs le soient aussi et que les critiques littéraires puissent reprendre leurs flagorneries, non Michel Onfray condamne bel et bien Marine Le Pen. Ouf !

Michel Onfray est habile et surfe sur une mécanique bien huilée. Lui qui se dit rebelle mais qui se rallie à tous les dogmes du politiquement correct sait également que quiconque viendrait le lui faire remarquer se placerait *de facto* dans une indélicate position. Reprocher à Onfray son conformisme à propos de Dieudonné ou de Le Pen, par quelque équation fumeuse elle-même produite par l'aberrante simplification du débat d'idée en France, reviendrait à prendre le parti de Dieudonné ou de Le Pen. Onfray sait que dans le monde dans lequel il évolue, celui d'une part des médias acquis à sa cause de celui d'autre part du parterre d'élèves qui vient boire les paroles de son gourou à l'Université populaire, il n'existe aucun créneau de pensée qui permettrait de relever ces quelques contradictions pourtant majeures. On trouve ici un véritable angle mort, un trou noir ; une sorte d'absence que même un physicien aurait du mal à expliquer. En fait, qu'un apprenti colleur d'affiches d'un parti en vogue se soustraie à certaines analyses trop complexes pour leur préférer les slogans électoraux, ou que tel journaliste qui n'a jamais lu plus de dix livres dans sa vie soit bien incapable de comprendre la moindre nuance, nous ne sommes pas surpris. En ce qui concerne Onfray, les prétentions qui sont les siennes depuis qu'il a intégré les médias, les librairies et les salles de conférence devraient absolument le placer en situation de commenter ce que les autres ignorent, de dire ce que les autres taisent. Après tout, il est un rebelle ! Celui qui veut tout déconstruire et tout refaire. La mécanique dont nous parlions étant aussi bien huilée que nous le disions, personne en effet n'ose demander à Onfray une analyse un peu plus audacieuse, un peu moins consensuelle, sur le suicide de Venner, le Front National ou la trajectoire de Dieudonné. Et pour cause, le mot d'ordre dans les médias et dans leurs satellites (politique, culture) c'est : ni Dieudonné, ni Venner, ni Le Pen. La question ici n'est pas de savoir s'il est positif ou négatif qu'il en soit ainsi, mais de constater que le grand révolutionnaire Onfray accepte d'obéir au mot d'ordre sans broncher.

d. Un homme du système marchand

Ce n'est pas une nouveauté en soi mais notre époque a poussé la logique à son degré paroxysmique : ordre établi, médias et Système marchand sont mêlés et les trois travaillent de concert. Par exemple, un produit mis en avant par les médias, popularisé par eux, augmente ses chances de connaître un succès commercial. Notamment parce que la masse des consommateurs, qui n'est pas informée de la multitude des créations artistiques mais amenée à ne connaître que la synthèse produite par les médias très sélectifs, s'oriente mécaniquement vers tout ce qui est estampillé « vu à la télé ». La diffusion d'un artiste, sa promotion dans les grands médias et la garantie que cela lui accorde d'être connu offre au consommateur des raisons de s'intéresser à lui. Ce qui vaut pour un artiste de la musique ou du théâtre vaut pour un écrivain, même un intellectuel ; en vérité pour quiconque voit sa promotion assurée à grande

échelle par les médias. La qualité de l'offre importe peu — on le constate en voyant la médiocrité affligeante de certains artistes mis en avant —, c'est son potentiel de vente qui détermine le degré d'investissement des médias au profit d'un produit. Cette sélection repose sur des principes basiques, très clairs : il faut que le produit (la chanson, le film, le comédien, l'écrivain, l'intellectuel) soit immédiatement définissable en fonction des canons établis par les médias. Ce schéma binaire, érigé en système, presque en doctrine, a pour conséquence de n'offrir au public que des artistes interchangeables, des écrivains interchangeables, des films tous similaires ; bref une offre culturelle parfaitement encadrée où rien ne déborde jamais. À l'heure du zapping, de la multitude des canaux de diffusion et de l'infernale concurrence, les médias ont obligation de proposer un contenu facile et rapide à comprendre, ne nécessitant pas de réflexion particulière et pouvant être avalé et digéré sans effort. Tout ce qui viendrait enrayer cette mécanique est perçu comme nuisible et écarté des grilles. Cet état de fait a favorisé par conséquent l'émergence du conformisme le plus absolu dans la mesure où les conditions à remplir pour avoir son quart d'heure de gloire, parfaitement assimilées par les apprenties vedettes, sont acceptées par elles, validées et pratiquées sans demi-mesure.

Dans son livre *TV LOBOTOMIE* (2012, Max Milo), le chercheur en neurosciences Michel Desmurget rapporte les propos d'une scénariste de télévision qui témoigne : « il faut créer des personnages normatifs, bannir tout ce qui est complexe ! ». Les normes sont simplistes : le méchant doit correspondre à l'idée que se font de lui la plupart des gens, vulgaire, le regard traître, mal rasé, veste en cuir, sans scrupule. Quand le gentil de l'histoire, lui, est toujours prêt à aider une grand-mère à traverser la route et à se montrer ému devant le bonheur des autres. Gare aux scénaristes qui voudraient sortir de ces cases.

C'est arrivé notamment à Éric Kristy dont l'histoire est contée dans le livre de Michel Desmurget : « Notre homme est à l'origine d'un film « exigeant », racontant l'histoire d'un enseignant de gauche qui découvre que son fils milite dans un groupe néonazi constitué d'universitaires bon chic bon genre cornaqués par un professeur d'histoire révisionniste. » Huit ans après sa réalisation, TF1 n'avait toujours pas diffusé l'opus.

Selon Éric Kristy, le « choix de présenter des méchants propres sur eux était sans doute trop complexe, pas assez manichéen pour TF1 qui ambitionne de fédérer dix millions de personnes ». La messe est dite. Les méchants de Kristy, comme tout bon néonazi que l'on retrouve dans une fiction, aurait nécessairement dû être recouverts de tatouages nazis et évoluer dans une meute d'abrutis buveurs de bières allemandes. Qu'ils soient universitaires et portent la cravate ne correspondait pas au cadre dans lequel un méchant doit s'inscrire, *a fortiori* s'il s'agit d'un néonazi dont le discours politique ambiant en parle comme d'un égaré, asocial, vivant en marge de la société. À la même page, Desmurget cite Claude de Givray qui a dirigé pendant douze ans la programmation des fictions de la chaîne : « On ne peut pas fédérer neuf millions de personnes avec des personnages immoraux. Ou alors il faudrait justifier pendant la moitié du film les causes de leur comportement, ce qui n'est pas possible ». Spectaculaire aveu, on ne peut plus décomplexé, d'un haut responsable médiatique qui reconnaît qu'au-delà de la dimension artistique de son travail, son objectif est également d'entretenir les gens dans la dichotomie, dans l'absence de nuance, en somme dans la médiocrité intellectuelle. Ces méthodes, théorisées par les plus hautes instances médiatiques et appliquées par les acteurs de tous les échelons de cette corporation, révèlent un système, un engrenage qui, en coulisse et en plateau, fait passer un message clair à qui veut entrer dans le monde merveilleux des médias de masse : il y a des codes, des façons de faire, les respecter vous donne une chance d'intégrer la bande quand n'en pas tenir compte garantit de rester à la porte.

Il se trouve que Michel Onfray est parvenu à se faire une place, qui plus est une place de choix, dans cette corporation. Se faisant, a-t-il réussi par son irrésistible charisme intellectuel et la puissance de sa rhétorique à contraindre les médias d'abolir leurs codes normatifs ? La télévision s'est-elle trouvée plus libre, plus diversifiée sur les plans intellectuel, philosophique et politique depuis que Michel Onfray a quitté l'anonymat qu'il entretenait à l'ombre de sa bibliothèque de province ? Nous avons démontré que non ; c'est même exactement l'inverse. Notre contre-philosophe n'a ni fait bouger les lignes en intégrant les médias ni permis que leur offre se diversifie, mais a au contraire rigoureusement avalisé leurs méthodes

en acceptant — comme nous l'avons démontré — de se plier à leurs dogmes, conscient que cette servitude faisait office de clé passe-partout. Onfray n'a propulsé aucune mutation dans les médias. Depuis qu'il s'y trouve massivement, le téléspectateur continue de subir les mêmes émissions, les mêmes présentateurs, les mêmes codes, les mêmes noms d'experts et d'intervenants qui se passent le micro inlassablement ; les interdits politiques et moraux n'ont pas changé et il est toujours dangereux de se servir d'une tribune publique pour égratigner ce sur quoi veillent les Gardiens du Temple. Cette immersion de Michel Onfray dans un univers qu'il a décrié et tenu pour responsable de l'abaissement du niveau général du peuple n'a servi qu'à faire ses affaires, aucunement à déclencher la révolution dont il s'était cru capable d'être l'un des généraux en chef. Car si le niveau général des médias est toujours aussi bas, les comptes bancaires de Michel Onfray, eux, ont fait un spectaculaire bon en avant. Depuis le *Traité d'athéologie*, chaque nouveau livre d'Onfray jouit d'une couverture médiatique extravagante qui assure à ses ouvrages de connaître des succès de librairies considérables. Outre cette réalité purement comptable, cette surexposition de notre rebelle lui a également garanti d'être invité à diverses conférences de toutes natures, achevant de construire le mythe d'un intellectuel qui a tant à dire qu'il faut mettre à sa disposition le plus de tribunes possible. Plus fort encore : alors qu'il s'est fait connaître sur des thématiques spécifiques, être devenu un « people » a permis qu'on l'interroge y compris sur des sujets qui, *a priori*, ne relevaient pas de son domaine de compétences.

Il n'est pas inconvenant de se demander par quel effet de pure magie un contestataire désireux de refaire le monde en détruisant tout ce qui constitue l'actuel, dont les médias à propos desquels il ne peut nier qu'ils jouent un rôle fondamental dans la perpétuation d'un Système (puisqu'il a écrit), peut non seulement vivre de sa plume largement promue par l'organe de communication du Système, mais même s'enrichir par elle. S'enrichir ? Le mot paraît fort ? Il n'a pourtant pas nié que ses livres et le reste de ses activités lui permettaient quelques conforts bien peu prolétariens.

Invité sur RMC le 15 novembre 2012 à répondre à une question portant sur la nature et le volume de ses revenus, il déclarait : « Je ne sais pas, les choses arrivent chez mon comptable et on me dit quand je peux dépenser, quand je ne peux plus on me le dit. Alors j'ai des grosses rentrées d'argent quand il y a des succès de librairie, je n'ai pas de rentrée d'argent pendant plusieurs mois quand il n'y a pas de succès de librairie. Au bout du compte, en fin d'année, je ne sais pas, je suis un nanti, je fais partie des nantis car je peux dépenser sans compter ».

Ainsi le trio Ordre établi-médias-Système marchand a-t-il fait de Michel Onfray un auteur capable de vivre grassement de ses activités, pourtant prétendument révolutionnaires. Étrange paradoxe que ce pacte qu'il accepte de signer avec la télévision qu'il a pourtant accusée d'être l'outil qui célèbre toutes sortes de produits et de personnalités car « ils accélèrent le mouvement vers le pire et ne présentent aucun danger pour la machine elle-même ». (*Politique du rebelle*, page 57). La petite lucarne, instrument « de trivialité, de pensées débiles et d'intérêts vils » qui ouvre grandes ses portes à un Michel Onfray qui ne refuse pas l'invitation ; chacun en tirera les conclusions qu'il voudra.

Le facteur financier n'apparaît pas dans la galaxie onfrayenne sous le seul angle des recettes qu'il réalise grâce aux livres que les médias de masse lui permettent de vendre en quantité. En dehors des mécanismes commerciaux, inhérents au capitalisme et dont il jouit en privilégié, il est également parvenu à faire trembler le Système à tel point que celui-ci, se sentant sans doute menacé dans ses fondements, a accepté de financer avec l'argent public son Université populaire. Il est vrai que la raison première qui fut présentée comme ayant présidé à la création de cet endroit, c'est le souhait de combattre les idées de Le Pen. Pas de quoi faire peur aux autorités politiques qui, bien au contraire, ont vu cette initiative du meilleur œil. Ainsi s'est-il convaincu — ou plus exactement : a-t-il convaincu ses suiveurs — d'avoir bâti à Caen un centre de combat, un sanctuaire militant où à grands renforts de cours de philosophie, on préparerait une génération d'hédonistes, de libertaires, d'athées, d'anarchistes, de contestataires ; bref tout ce que le Système ancien, administratif, universitaire, intellectuel, politique est en droit de craindre au plus haut point. De pareil endroit, les pouvoirs en place n'auraient dû avoir qu'à trembler, avant d'user de leurs moyens pour empêcher que les projets révolutionnaires qui s'y trament ne viennent trouver une résonance

dans la société et mettre leurs privilèges en péril. Au lieu de ça, le dossier est validé, accepté, et éligible au financement public.

Michel Onfray a-t-il réellement pensé que son athéisme virulent allait déranger une classe politique et intellectuelle largement acquise à la laïcité, très souvent issue de la franc-maçonnerie anticléricale ? A-t-il pensé que son apologie des plaisirs, de la bonne chère et de la chair allait déranger qui que ce soit, chez les puissants, dans une société qu'ils ont organisée autour de ces facteurs érigés en valeurs fondamentales ? A-t-il sincèrement pensé que théoriser une critique contre Platon, préfigurateur du christianisme, allait froisser la susceptibilité d'une élite politique dont probablement pas un seul membre n'a lu cet auteur ? Un peu plus de sérieux dans l'approche de sa propre démarche aurait suffit à lui faire prendre conscience que l'intégralité de ses combats n'avait, ni sur le fond ni sur la forme, de quoi inquiéter aucun puissant. Si c'était le cas, si son projet était capable sinon de déstabiliser les murs du Temple au moins de les grignoter, son Université populaire eut rencontré quelques difficultés à réunir des fonds publics et même à voir le jour tout simplement. Au lieu de circonscrire les enseignements de Michel Onfray, l'Ordre établi met à leur disposition salles et argent public ; le Système marchand en diffuse les versions écrites et sonores tandis que les médias relaient le tout pour mieux en assurer le succès. On a rarement vu dans l'histoire du monde et dans celle des idées politiques en particulier un rebelle jouir d'autant d'égards de la part de ceux à qui il a déclaré la guerre.

L'apothéose surgit dans une vidéo mise en ligne sur le compte Youtube officiel de Michel Onfray le 16 juin 2013 où, sous le titre « Michel Onfray veut arrêter l'Université populaire de Caen », notre rebelle nous fait part de sa colère quant à la décision du Conseil général de fermer le robinet des subventions. Plus exactement, il se plaint que la collectivité lui refuse une aide « en nature » équivalente à trois milles cinq cents euros. Mise à disposition de personnels techniques, livraison de fioul et prestations pratiques de cette nature. Michel Onfray est vexé parce qu'à deux reprises il demande au maire le prêt d'un matériel dont il a besoin et qu'on lui refuse, après s'être lancé dans une envolée lyrique sur les impôts qu'ils payent, lui et ses concitoyens argentanais, et qui de fait rendent leur demande légitime et le refus des autorités scandaleux. Rappelons que nous parlons là d'un homme qui vit grassement de ses ventes, qui confesse mot pour mot être « un nanti qui peut dépenser sans compter » et qui, un beau jour, fait un caprice et menace de mettre un terme à des activités populaires parce qu'on lui refuse trois milles cinq cents euros de prêt de matériel. Faut-il qu'Onfray se soit à ce point convaincu d'être un grand de ce monde, une star, pour considérer qu'une petite résistance à ses désirs constitue un motif de scandale ? Des associations que l'on prive de subventions, d'autres qui n'en voient jamais la couleur, des projets qui n'aboutissent jamais parce que leurs dossiers ne sont même jamais ouverts par les organismes de toutes natures, il s'en trouve en France des milliers chaque jour. Ces malheureux sont le plus souvent des petites gens, artistes rêveurs qui attendent leur tour, créateurs qui ne sortiront jamais leurs œuvres de leur appartement ; des gens à petits revenus, parfois des étudiants obligés de cumuler deux emplois pour financer études et logement. Michel Onfray, le « nanti qui peut dépenser sans compter », n'a-t-il pas l'impression que les deniers publics qu'il réclame aux autorités auraient un meilleur usage s'ils étaient consacrés à ces sans grade plutôt qu'à lui, la vedette médiatique dont la fortune est gérée par un comptable ? Quel camouflet pour celui qui se plaint, comme tout bon anarchiste antilibéral, que les richesses sont mal réunies par des fonctionnaires médiocres et plus mal réparties encore parce qu'elles bénéficient toujours aux mêmes ; et que l'on retrouve dans la peau d'un capricieux qui menace de claquer la porte parce qu'on lui refuse une aide qui, au regard de ses moyens financiers personnels, représentent une goutte d'eau qu'il n'aurait aucun mal à assumer lui-même.

Au-delà de tout ce qui vient d'être dit, il s'est produit dans le petit monde de l'édition et de la culture quelque chose qu'il n'est pas maladroit de mettre en lien avec notre thèse. Le 4 janvier 2012 (source : site Flammarion) paraît *L'Ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus*, ouvrage dans lequel Michel Onfray dit toute son admiration pour Camus, et toutes les raisons qui doivent conduire à rendre contagieuse cette admiration. Le livre, largement couvert par les médias comme c'est la règle pour un ouvrage d'Onfray, connaît son succès et surtout ramène la figure de Camus au centre des discussions de plateaux de télévision. Pourtant, l'auteur de l'Étranger, sans que cela ne préjuge de son talent, n'est pas un

personnage qui occupe une place importante ni dans le monde des idées ni dans celui de l'édition. Une qualité que l'on peut reconnaître à Onfray qui est de mettre la lumière sur certains personnages plus ou moins oubliés a pris ici toute sa dimension. L'année qui suit cette parution correspond au centenaire de la naissance d'Albert Camus (1913-1960). Cet heureux événement chronologique a permis que ce centenaire soit fêté en grandes pompes, en tout cas du point de vue éditorial puisque nous avons vu les rayonnages des librairies faire une belle place à quantités de livres de Camus, sur Camus, des éditions, des rééditions, rendant Camus incontournable dans le microcosme culturel français, c'est-à-dire parisien.

Pareille mobilisation à l'occasion du centenaire d'un auteur depuis longtemps relayé aux oubliettes (on trouve quelques-uns de ses titres en librairie, le plus souvent en format poche, guère plus) est-elle à mettre en relation avec la sortie, l'année précédente, du livre d'Onfray et des bénéfices qu'il a apporté à Camus en terme d'image et de notoriété ? Si tel est le cas, cela place Onfray dans une position tellement grande dans le Système marchand qu'il est capable, en un seul livre, de rendre un personnage incontournable au point qu'à quelques mois d'intervalle, surfant sur la vague, le monde de l'édition s'approprie l'occasion de l'anniversaire d'une naissance pour créer un événement culturel et commercial. Si au lieu de Camus une telle dynamique avait servi les intérêts d'un auteur vivant, nous pourrions attribuer à Onfray ce pouvoir de « lancer des carrières », un pouvoir qu'ils ne sont pas nombreux à avoir, dans le « bizness ». Onfray se retrouve empêtré dans une situation que toute sa doctrine aurait dû lui faire combattre. « Loin de ce qui constitue les passions futiles du plus grand nombre — la recherche éperdue des honneurs, de l'argent, du pouvoir, de la possession et des richesses » (*Théorie du corps amoureux*, page 42). Il écrit ces lignes pour alimenter une réflexion, qu'il fait sienne, sur « l'invite épicurienne » (page 42), se plaçant dans le camp de ceux que la tentation des richesses ne concerne pas, leur préférant les belles et grandes valeurs éthiques, la liberté en reine-mère. Du porteur d'un tel message idéaliste, un peu utopique et rêveur, on ne s'attend pas qu'il devienne une star des médias érigés en constructeurs de mythes modernes, vendeur à échelle industrielle de livres à succès relayés par tout l'appareil médiatique et capable, comme il est permis de le suggérer avec la séquence camusienne, d'être l'origine d'une dynamique marchande au premier sens du terme. Mais il est vrai que « personne n'échappe complètement aux vices de son temps » (*Théorie du corps amoureux*, page 157).

e. Un révolutionnaire anarchiste sans casier judiciaire

Michel Onfray est un athée faiseur de miracles. Car l'ensemble de sa carrière est une suite de pirouettes, de contorsions improbables qui lui permettent sans que cela n'interpelle aucun journaliste ni commentateur grand public de se trouver ici et là en même temps, de prêcher un modèle pour en appliquer un autre et de s'entourer d'un halo magique de prétention révolutionnaire quand tout dans ce qu'il dit et fait l'implante férocement dans le conformisme strict. Il n'a à ce jour rencontré dans les médias aucune véritable résistance capable de dérouler, en sa présence, la liste de ses étonnantes contradictions — ni celle des éléments qui révèlent que sa pensée philosophique est trop faiblarde pour figurer dans les cimes où la société groupie l'a mise. Un autre élément pourtant vient court-circuiter sa légende, c'est la spectaculaire tranquillité que lui accordent l'institution judiciaire et d'une manière générale quiconque est autorisé par la loi à attirer l'attention de la Justice sur quelqu'un. Après des dizaines de livres, de conférences, d'articles, d'interventions médiatiques, où sa faconde légendaire n'a jamais chômé et où les propos sur une multitude de sujets fusent depuis des années, rien dans ce déferlement de prises de position ne l'a mis en situation de devoir se justifier devant un tribunal. Pour quelqu'un qui affirme qu'il faut, à l'instar de son idole Nietzsche, philosopher à coups de marteau et n'offrir aux puissants aucun répit, cette absence de réaction de l'institution chargée d'avorter pareils projets en dit long. Jadis, lorsqu'un pouvoir voulait se débarrasser d'un élément perturbateur, la geôle ou le peloton étaient des perspectives auxquelles s'étaient préparés ceux qui, acceptant de mettre leur vie en péril, avaient jugé que le combat qu'ils menaient la dépassait en importance. Cet esprit de sacrifice qui a rempli des cimetières de courageux

de toutes convictions expose les rebelles d'aujourd'hui à des méthodes de répression différentes. Outre l'abolition en 1981 de la peine de mort en France, c'est d'une manière générale la structure morale et politique de notre société qui condamne officiellement la violence, c'est-à-dire la violence physique. Cette condamnation explicitement formulée est supposée assurer aux dissidents d'avoir à faire plutôt à un juge qu'à un bourreau.

Soit. Mais cette modification des méthodes répressives ne signifie aucunement que les puissants en place acceptent qu'on libère trop efficacement une parole susceptible de faire chavirer le piédestal sur lequel ils trônent. Michel Onfray lui-même l'admet : « le fascisme casqué, armé, botté a fait son temps en Occident. La domination politique s'effectue plus subtilement avec des instruments plus fins et des acteurs moins repérables. Le camp barbelé avec miradors, militaires armés jusqu'aux dents, douves minées et protégées par des armes automatiques de gros calibres a laissé la place à la simili virtualité des sociétés de contrôle avec ses surveillances informatiques, numériques, électroniques, médiatiques » (*Abrégé hédoniste*, page 68). Hier, les méthodes totalitaires étaient assumées dans la mesure où, contextuellement, elles savaient pouvoir compter sur la soumission des populations acquises à l'idée qu'on ne pouvait pas contester les puissants.

L'intimidation par l'étalage de moyens policiers, militaires voire miliciens était en quelque sorte dans l'air du temps. Entre temps, plusieurs événements majeurs sont venus bousculer cet état de fait, notamment la Seconde Guerre Mondiale qui a créé les conditions d'un ras-le-bol de la violence. Parallèlement, nous avons vu émerger des théories, émanant en général de spécialistes de la psychologie de masse et de la sociologie, capables d'expliquer aux puissants comment dompter les foules tout en laissant les soldats dans leurs casernes. Aujourd'hui, la manipulation des masses passe indissociablement par les outils de communication massive, c'est-à-dire les médias. Le Pouvoir, le Système, qu'importe le nom qu'on lui donne, a donc modulé les moyens de se défendre sans renoncer à l'idée de cette défense. Même si les dirigeants d'aujourd'hui n'ont à la bouche que les mots démocratie, république, élections, suffrage, avis du peuple, le fait est que leur milieu est strictement consanguin et que l'on n'y entre que par filiation de sang ou cooptation exigeante. Le paysage politique, en dehors de quelques nouvelles têtes venues s'ajouter, ressemble exagérément à celui des années 90, voire à celui des années 80. On fait ministres en 2014 des gens qui l'avaient été sous Mitterrand, tandis que l'autre organe de contrôle des masses, les médias, voit lui aussi son personnel de tête et de coulisse prendre racine. Ce casernement du monde des puissants suffit à lui seul à démontrer qu'une distance est voulue et entretenue entre lui et la plèbe. L'Ancien Régime, que l'on a accusé de semblables pratiques au point d'en appeler à sa destruction, voit en réalité quelques-uns de ses codes toujours en fonction, qu'importe que nous disions « république » et « démocratie » pour détourner l'attention. Il existe donc objectivement deux principaux mondes, et bien entendu Michel Onfray est convaincu d'être de la plèbe et même de faire le nécessaire pour que celle-ci, un jour, vainque ses tyrans. Pourtant, aucun des moyens dont disposent ces tyrans ne sont mis en service pour empêcher Onfray de lever les foules. Ni peloton d'exécution ni déportation évidemment, mais ni procès non plus. Ni moyens de pression visant à restreindre la diffusion de ses idées, publications et promesses (au contraire, nous avons rappelé plus haut qu'elles bénéficiaient justement d'une couverture médiatique totale).

Ni intimidation. Ni contrôles fiscaux répétés comme en subissent ceux à qui l'on veut faire passer « un message ».

Michel Onfray inquiète tellement peu les puissants, l'Ordre établi, l'organisation de la société telle qu'elle est, qu'au lieu d'enchaîner les procès, les condamnations et les dommages et intérêts, il enchaîne les campagnes de promotion et les succès de librairie. Après avoir admis que le Système se protège et fait une rapide évocation des méthodes utilisées, en constatant qu'il n'est victime d'aucune de ces méthodes, il fait l'aveu que le Système ne se protège pas de lui ; n'a pas à se protéger de lui, car Michel Onfray ne menace pas le Système.

Il reste à explorer une piste, qui n'est certes pas la plus convaincante, mais qui est la seule que Michel Onfray puisse éventuellement avancer bien qu'en réalité elle le décrédibiliserait tout autant. On sait, lorsqu'on observe les tractations politiques, qu'un puissant ayant accédé à une fonction très importante

peut nommer, à une fonction moins importante mais néanmoins conséquente, un adversaire politique. Afin que celui-ci, goûtant au confort d'une situation qui n'est pas celle à laquelle il rêvait mais qui constitue tout de même une très agréable consolation, voit son ardeur militante se dissoudre à mesure que ses conditions de vie s'améliorent. Procéder ainsi, de la part d'un homme politique, peut également être motivé par le souhait de voir son adversaire, devenu un allié, entaché de la même manière en cas d'échec du gouvernement. Ce qui ne doit jamais être offert à son meilleur ennemi, c'est la possibilité d'apparaître, après coup, comme vierge de toute responsabilité dans une débâcle. En lui faisant une place sur le bateau, il coulera avec le reste de l'équipage si le bateau échoue. Il existe une autre principale motivation qui peut conduire à intégrer un opposant dans son giron : l'obliger à compromettre ses idées en acceptant, contre le confort d'un siège, de les renier ou d'en faire un souvenir de jeunesse. Se voir proposer pareilles invitations peut être considéré, par le dissident, comme flatteur voire comme une victoire. Celui-ci peut s'imaginer s'être rendu tellement incontournable sur le terrain des idées que le Système, admettant son incapacité à lutter, aura préféré s'offrir ses services. C'est ce qui est arrivé, entre autres, à ce célèbre faussaire américain du nom de Franck Abagnale Jr. Magicien de la fraude, capable de reproduire des documents à la perfection, il a tenu les autorités en haleine pendant des années avant qu'elles ne lui proposent, contre sa libération, de les aider à lutter contre les faussaires. Le destin spectaculaire de cet homme a d'ailleurs inspiré le film *Arrête-moi si tu peux*, de Steven Spielberg. À moins d'avoir l'incroyable culot de nier qu'il est parfaitement intégré à l'Ordre établi, Michel Onfray, pour donner à ce ralliement une composition lyrique ou légendaire, peut avancer l'explication que cet Ordre établi, s'avouant vaincu, a préféré abdiquer et lui ouvrir ses portes.

Cette version, favorable à Onfray dans un premier temps puisqu'elle insinuerait que le Système a réellement vu en lui un homme capable de lui nuire, le révèlerait dans un second temps dans la peau d'un authentique puceau de la tactique. Le voilà qui serait rangé aux côtés de ces quantités de seconds couteaux que quelques miettes de pouvoir auront transformé en laquais. Certains de ces recrutés peuvent s'imaginer en infiltrés, théorisant par-là l'idée que pour détruire la Machine, il faut être le plus près possible de son cœur nucléaire. Et qu'accepter d'entrer dans le Temple à l'invitation de ses maîtres serait en réalité une tactique, une phase d'un plan méthodique. Peut-on soupçonner Michel Onfray d'avoir ainsi manoeuvré en secret dans la mesure où depuis qu'il a rejoint la horde, aucune des idées qu'il défendait ni rien dans les alternatives qu'il proposait n'est venu se substituer à des coutumes en place ? Et pour cause, la plupart de ses idées — nous l'avons dit — ont déjà vaincu depuis longtemps. Mais concrètement, est-ce que sa contestation de l'ordre religieux qui d'après lui gangrénait les esprits des puissants et des responsables de la société a permis, une fois qu'il a intégré le giron, que cet ordre religieux décroisse dans son influence ? A t-on vu, entendu, enregistré des déclarations d'hommes publics à propos de leur décision de prendre leurs distances, véritablement, avec la pensée chrétienne ou les résidus de pensées chrétiennes qui jusqu'alors conditionnaient leur rapport au monde ? Aucunement. Ou plutôt : si, mais Michel Onfray n'y est pour rien car les injures à l'égard du culte catholique, de l'Église et du Pape avaient envahi le paysage médiatique, culturel et artistique bien avant que notre contre-philosophe nous dise son rejet de Dieu.

Alors que le Michel Onfray tel qu'il en tisse la légende devrait être sous étroite surveillance, espionné et disséqué par les services de renseignements de la Police ; alors que son engagement anarchiste et libertaire devrait même le conduire à s'opposer à l'existence de méthodes d'espionnage des citoyens par les services de l'État, c'est exactement l'inverse qui se produit. Nous l'avons cité plus haut, déclarant sa flamme aux organes anciennement appelés renseignements généraux qu'il aime, soutient et est heureux de financer avec ses impôts.

Quel genre de rebelle, de révolutionnaire, est capable, en plus d'être à l'abri des ennuis que devrait lui occasionner sa situation, de se féliciter que pareilles méthodes entravent les actions de gens qui, eux, dérangent réellement le pouvoir ? Si Dieudonné n'avait pas été le sujet de la discussion qui l'a conduit à tenir ces propos mais à sa place un militant athée, engagé à gauche, par exemple une Femen ou une sorte de néo-hippie, gageons que Michel Onfray eut mis un bémol à son apologie de l'espionnage d'État. Mais l'homme est habile et connaît bien les rouages de la société. Il sait que certains, comme Dieudonné, sont

tellement indéfendables dans les médias que l'on peut bien dire à leur propos tout ce que l'on veut et prendre, avec ses prétendues convictions libertaires, toutes sortes de libertés, personne n'osera lui en faire grief car le risque que cela s'apparente à un soutien à Dieudonné imposera l'autocensure. Cela pose la question de l'engagement de principe, ou du principe de l'engagement, et des aménagements susceptibles d'être conduits en fonction non plus d'une situation de principe mais d'un cas particulier. Si Michel Onfray est un homme libre, qui promeut pour chaque homme le droit à la liberté surtout s'il l'acquiert en se défaisant des mailles du pouvoir politique, c'est par principe philosophique qu'il doit soutenir cette idée. Par exemple, les opposants sincères à la peine de mort ont un engagement de principe à cet égard : pas de peine de mort, pour qui que ce soit ; pas d'aménagement de ce principe même si, toutefois, le condamné ne plairait pas. Les missionnaires et autres humanitaires qui parcourent des milliers de kilomètres pour s'en aller offrir à ceux qui en manquent nourriture et équipements logistiques, ils le font sans distinction, sans s'assurer au préalable que les gens qui ont besoin de cette aide leur conviennent politiquement, moralement ou philosophiquement.

Dès lors qu'un principe fondamental présenté comme élément constitutif de la structure ADN de notre pensée subit des variantes en fonction de caractères particuliers propres à une situation isolément des autres, c'est la crédibilité du penseur qui s'écroule. À plus forte raison, lorsque cette liberté que l'on prend avec ses convictions sert en prime à s'aligner sur l'avis des puissants, politiques et médiatiques, l'affirmation de rebellité devient grotesque.

Éclaircissons un point. Nulle part dans notre propos il est dit que pour être honnête avec ses convictions libertaires il faut adhérer aux idées de Dieudonné, et le défendre à ce titre. Tel positionnement ne dépendrait pas de l'adhésion à un principe fondamental philosophique mais à une proximité idéologique avec l'intéressé qui conduirait tout naturellement à prendre sa défense. Au contraire, lorsqu'on fait de la liberté son combat, c'est précisément à l'endroit de ceux qui voient la leur limitée qu'il faut s'élever et crier sa colère, peu importe qui subit cette restriction. Quel intérêt de prêcher la liberté si dès lors qu'elle est manifestement retirée à quelqu'un, nous ne trouvons pas là matière à réaffirmer la nécessité de la défendre ? Michel Onfray, parce qu'il ne partage pas les idées de Dieudonné, parce que les idées de Dieudonné l'ont conduit à dresser contre lui toutes les classes politique, culturelle et médiatique, devrait prendre sa défense ou au moins s'abstenir de se joindre à la meute liberticide. On ne démontre pas que l'on est un artiste en barbouillant une toile, mais en la recouvrant d'un chef-d'œuvre. De la même manière, on ne démontre pas son attachement à la liberté lorsqu'on entend la défendre qu'à ses fins propres ou à celles de ses amis idéologiques. Sauf à être, tout simplement, militant d'un parti politique, candidat en campagne, membre d'une caste ou d'un lobby, c'est-à-dire quelqu'un que la grandeur des idéaux politiques intéressent moins que les tractations immédiates et concrètes. Michel Onfray n'est-il pas supposé être un philosophe, un intellectuel, quelqu'un au-dessus des agitations bassement humaines ? En tout cas, il a témoigné à plusieurs reprises de son souci de la cohérence et dénoncé, notamment chez Sade, un positionnement qui a conduit le Marquis à s'opposer à la peine de mort seulement lorsque la perspective qu'elle lui soit appliquée devenait de plus en plus proche. Sur le plateau de l'émission *On n'est pas couché* de Laurent Ruquier, le 26 janvier 2013, Aymeric Caron reproche à Michel Onfray de conclure trop vite que Sade promeut la peine de mort et entend démontrer l'inverse en rappelant qu'il a plusieurs fois pris position contre. Ce sur quoi Onfray rappelle, à fort juste titre d'ailleurs, qu'un Sade prétendument opposé à ce supplice funèbre n'aurait pas soutenu les exécutions de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Charlotte Corday. Silence de vaincu chez Caron. Cette séquence très intéressante montre un Onfray soucieux de cohérence, qui n'accepte pas que l'on puisse prêter à quelqu'un une opinion dès lors que ce quelqu'un a démontré, par des faits, des attitudes contraires à cette opinion. Soit le Marquis est contre la peine et auquel cas il ne soutient jamais qu'on l'a pratique, soit il est pour par principe (sauf pour lui) et il devient incorrect de le dire adversaire de ce supplice. Nulle place pour la subtilité donc, c'est oui ou c'est non ; c'est pour ou c'est contre. La nuance, qui pourrait prendre la forme d'une renégociation ponctuelle d'un principe au nom de principes plus grands encore, n'apparaît pas chez Onfray qui veut absolument qu'une fois installé dans une case, un bougre n'en déborde jamais. Ce type de renégociation serait d'ailleurs très

difficile à formuler dans la mesure où Onfray a fait de la ligne de conduite de son engagement un principe majeur, le principe par excellence, l'humanisme. Quel principe plus grand pourrait commander que l'on renonce, même ponctuellement, au principe d'humanisme ? Michel Onfray a raison lorsqu'il explique cette diversité d'opinions de Sade sur la peine de mort par le souci de son propre sort. Mais si Onfray, au nom d'une défense de la cohérence, reproche au Marquis une attitude qui lui fait adapter ses opinions fondamentales en fonction des conséquences qu'elles peuvent avoir sur lui, comment peut-il s'entendre avec sa conscience lorsque lui, grand humaniste libertaire anarchiste, renégocie son idéal de liberté en ne défendant pas ceux que les pouvoirs politique et judiciaire privent de ce bien précieux, afin d'éviter non pas l'échafaud mais les ennuis avec ses éditeurs et ses amis des médias ? Si jadis c'est le poteau que l'on cherchait à éviter, de nos jours c'est la campagne de dénigrement médiatique, l'abandon de ses soutiens professionnels et, en terme plus explicite : le suicide social. À propos du Marquis de Sade, nous verrons dans un autre chapitre qu'avec lui Michel Onfray a entretenu des relations pour le moins ambigües, étant d'abord un admirateur avant d'en faire l'objet de toute sa répulsion.

Dans le paysage intellectuel français des années 2000, tous les producteurs d'idées et de concepts n'ont pas la chance d'être aussi tranquilles avec les juges que Michel Onfray. Sans même aller jusqu'à citer des personnalités idéologiquement engagées que la Justice condamne régulièrement pour apologie de crimes de guerre ou incitation à la haine raciale, il y a aussi la ribambelle que l'on accuse d'injures publiques ou de diffamation. Ils ne sont certes pas tous condamnés mais au moins se sont-ils mis, à un moment donné de leurs activités, en situation d'affronter la Justice. Combien de plaintes ont été déposées contre Michel Onfray pour des propos à l'égard de gens qui, par lui, se seraient sentis insultés au point de faire intervenir la Justice ? Outre le fait qu'il n'inquiète nullement ni pour ses idées ni pour ses prétentions révolutionnaires, notre anarchiste n'a même pas le petit peu de courage qu'il faut pour parfois égratigner virilement un puissant. S'il est vrai qu'il ne manque pas de lexique pour qualifier des personnages historiques morts et enterrés depuis longtemps ; s'il est exact qu'à l'égard de ces gens qui ne peuvent plus se défendre, Michel Onfray ne manque pas de bomber le torse, contre les vivants qui peuvent lui renvoyer l'ascenseur et lui causer quelques soucis, le voilà bien fade, bien à plat, bien sage. Ce soin exceptionnel apporté à ne causer aucun faux pli au tapis rouge sur lequel il parade depuis des années, ses soutiens et amis peuvent le mettre sur le compte de la simple politesse et d'un rapport courtois avec autrui. D'autres y verront davantage le scénario parfaitement ficelé d'un plan de carrière réglé au millimètre. Dans l'émission citée plus haut (*On n'est pas couché*, 26 janvier 2013), la chroniqueuse Natacha Polony (que nous ne prendrons pas ici comme référent culturel) a fait remarquer qu'il lui était difficile de ne pas trouver dans les livres d'Onfray une certaine violence, un propos acide, sans pitié ; un constat que viennent confirmer les quantités de pages où Onfray s'en prend très férocement à divers personnages historiques, Freud étant l'un des derniers en date mais bien d'autres ont été moulinés sur l'établi onfrayen avant lui. Nous y reviendrions.

III

« DESSINE-MOI UN HÉDONISTE »

Dans un autre chapitre nous approfondirons la question du rapport à la « vie philosophique » telle qu'envisagée théoriquement par Michel Onfray. Au-delà du fait qu'il a prêché un modèle qu'il ne s'est jamais appliqué à lui-même, c'est également sur le terrain de la pertinence des propositions que nous pouvons aborder Onfray. On sait qu'en bon hédoniste, il articule l'ensemble de sa pensée autour de cette phrase de Chamfort, « *Jouis et fais jouir* », et qu'afin d'épaissir au moins en apparence cette sentence qui en l'état est effectivement assez maigre, il lui a adjoint un petit avenant.

Il ajoute qu'un plaisir ne doit être entrepris qu'à la condition qu'il ne se paye pas, plus tard, d'un déplaisir plus grand. En somme, que la seule condition d'annulation de cette quête permanente à la jouissance, c'est qu'elle entraîne des conséquences susceptibles d'annuler le plaisir initial. C'est beau comme de la poésie. On ne sonde pas l'esprit, aussi il est difficile de savoir si Onfray croit réellement en la solidité de sa proposition ou s'il feint de le faire pour donner à sa vision des choses une consistance prétendument réfléchie. En réalité, que ce soit à l'état strictement chamfortien ou après que Michel Onfray l'ait alourdie de sa condition pratique, cette invitation ne résiste guère à l'épreuve de l'analyse concrète.

Tout d'abord parce qu'elle est trop générique pour trouver réellement une incidence dans la vie quotidienne ; générique et abstraite. Elle tonne comme un slogan qui se révèle bien vide. Il n'est pas difficile de le démontrer, et quiconque a quelques notions en psychologie humaine constatera qu'il y a entre cette injonction et les possibilités de sa réalisation autant d'obstacles et de fossés qui, au final, font qu'il n'y a plus vraiment de lien de causalité entre eux.

Que veut dire « sauf si ce plaisir se paye d'un déplaisir plus grand ensuite » ? Cet assemblage de mots, ainsi livré au lecteur, n'a pas beaucoup de sens. C'est typiquement le genre de propos qu'un peu d'imagination peut faire correspondre à tout et n'importe quoi. Par exemple la notion d'échelle de grandeurs, de quoi s'agit-il ? Que mesure-t-on concrètement et surtout avec quel genre d'outil ? Si un apprenti hédoniste décide de prendre la phrase de Chamfort au pied de la lettre et abat les digues qui le séparaient d'un éventuel plaisir qu'il aimerait consommer avec sa charmante voisine ; puis s'apprêtant à sonner à sa porte se souvient qu'elle est mariée et se demande si le plaisir qu'il est susceptible d'avoir dans les minutes qui suivent ne risque pas de lui coûter cher si le mari l'apprend. Onfray ne nous donne pas l'outil universel qui permettrait de mesurer sur une même échelle le plaisir avec la voisine et la densité des phalanges du mari. Il faut donc à notre apprenti hédoniste qu'il se demande si le jeu en vaut la chandelle, si le contact de la peau douce de sa voisine mérite un autre genre de contact plus tard, nettement plus viril, avec le mari. La question est donc de savoir si l'on doit (si l'on peut ?) mesurer le plaisir et le déplaisir avec la même échelle.

Onfray donne souvent des définitions du plaisir, définitions qu'il emprunte ici et là au travers des siècles sous les plumes de penseurs hédonistes. Elles font le plus souvent état d'un état physique de quiétude et de bonheur qui s'empare de notre corps et qui, se faisant, signale que nous sommes présentement en train de vivre un plaisir. Mais le déplaisir, lui ? Sont-ce les manifestations exactement inverses qui, lorsqu'elles nous traversent, signalent la présence du déplaisir ? Onfray le philosophe induit sans le savoir une explication quasi physicienne dans la mesure où il propose que l'on considère le déplaisir en fonction du degré d'absence du plaisir, comme on considère en physique le froid en fonction du degré d'absence de la chaleur. Onfray installe une règle générale qui n'a pas d'application générale possible. Dans l'exemple de notre apprenti hédoniste qui doit choisir entre s'offrir un plaisir avec sa voisine malgré les conséquences attendues ou y renoncer pour préserver l'intégrité de son nez, même si chacun de ceux exposés à ce choix entreprend d'y répondre en obéissant à la formule d'Onfray, tous ne prendront pas la même décision. Quelqu'un peut décider que se faire passer à tabac par le mari n'est pas un déplaisir plus grand que le plaisir qu'il va connaître en étreignant son épouse. Un autre renoncera à l'épouse par peur du

mari. Plus amusant, un troisième larron peut estimer que la rencontre avec le mari sera effectivement plus lourde de conséquence que celle avec l'épouse le sera de plaisir, mais décider néanmoins de se mélanger avec la dame. Voilà les trois principales déclinaisons possibles d'une situation envisagée au travers de la pensée d'Onfray. Et il ne s'agit là que d'exemples on ne peut plus basiques. Par amusement, nous pouvons aborder des sous-déclinaisons qui, à chaque fois qu'elles gagnent un degré de lecture supplémentaire, n'en finissent plus de démontrer la vacuité de la proposition onfrayenne.

Considérons par exemple le cas de l'apprenti hédoniste qui sait que le mari va lui refaire le portrait, qui décide de pratiquer néanmoins avec l'épouse tout en ayant conscience que le plaisir qu'elle lui procurera sera plus éphémère que la douleur que laissera le poing vengeur du mari ; mais qui s'attend à ce que cela ne le dissuade pas pour autant de revoir l'épouse en faisant le pari audacieux que le mari, finissant par se lasser, accepte implicitement la liaison adultérine de sa femme. Dans cette situation à plusieurs degrés, c'est l'absence d'outil de mesure onfrayen qui disqualifie la vision onfrayenne et lui retire toute capacité à décrire une situation réelle. Plus nous cherchons à démontrer cette vision factuellement, plus elle révèle sa nature strictement théorique, et même fictionnelle. Il est certes difficile de professer une règle générale qui parle de plaisir, de déplaisir, de considération des conséquences, à des gens qui à ces égards n'ont ni la même appréciation factuelle ni la même sensibilité théorique. Des quatre exemples d'apprentis hédonistes que nous avons évoqués à l'instant, lequel applique le plus conformément la philosophie d'Onfray ? En réalité, tous. Et pourtant tous ont des attitudes différentes en face d'une même situation, alors que tous l'envisagent avec le même prisme. Tout cela devient brouillon.

Onfray parle du déplaisir. On ignore si pour lui le déplaisir est simplement l'inverse du plaisir, sachant qu'à « plaisir » il donne une définition relative aux sensations physiques. Par conséquent, le déplaisir serait-il l'absence de sensations physiques agréables ? Notre apprenti qui décide de renoncer à sa voisine par peur d'être frappé par le mari installe donc au centre de sa réflexion la question corporelle. La peur des coups. Que deviennent la douleur, la peine, la souffrance sentimentale que le mari a toutes les chances de connaître en apprenant qu'il a été trompé ? Notre quêteur hédoniste qui en tiendrait compte et ferait de ces éléments de quoi lui faire renoncer à l'épouse, dès lors qu'il fait passer ces considérations morales avant le pur plaisir physique et sexuel, cesse-t-il d'appartenir à la galaxie hédoniste ? Commet-il un crime de lèse-hédonisme en décidant consciemment de renoncer à un plaisir physique par crainte qu'il occasionne chez un autre un déplaisir émotionnel ? Continuons : admettons que notre homme se refuse à envisager une relation sexuelle avec sa voisine, non seulement parce qu'il a le souci de ne pas blesser le mari ou détruire éventuellement un couple, et qu'en plus il agisse ainsi en fonction de valeurs morales d'inspiration religieuse ? Objectivement, y compris en étant d'origine religieuse, les valeurs qui lui permettent d'apprécier la situation et de prendre une décision finale respectent absolument l'idée qu'on ne doit rien faire qui coûte un déplaisir. Certes, le déplaisir que l'on cherche à éviter ne sera pas (seulement) vécu par soi, mais par un autre. Est-ce que ça compte, professeur Onfray ? Notre homme ici présent est-il un hédoniste (dans la mesure où il a le souci d'un déplaisir à venir) ou un obscur religieux (puisque ce sont des valeurs religieuses qui l'ont amenées à cette décision) ? À cette question, si Onfray répond qu'il est un hédoniste, il admet que toute sa définition de l'hédonisme — nécessairement opposé à la religion — est à revoir. S'il répond que notre homme n'est pas un hédoniste puisqu'il décide en utilisant des valeurs morales comme tamis plutôt qu'en mesurant son plaisir physique, alors il admet que sa définition du plaisir n'est que physique, sexuelle, charnelle, et qu'il condamne les êtres humains à n'être plus que carcasses nerveuses sans conscience.

L'être humain est complexe. Les progrès en psychologie scientifique et en neurosciences nous en apprennent de plus en plus sur les fonctionnements qui régissent son quotidien. Voilà une discipline qui manque cruellement à Michel Onfray. En s'y intéressant, il pourrait perfectionner son discours pour le rendre plus crédible.

Continuons sur la thématique du déplaisir comme facteur d'annulation d'un plaisir immédiat. En considérant de façon aussi linéaire et intemporelle qu'un individu peut apprécier l'opportunité d'un plaisir, c'est-à-dire sa qualité, en fonction des conséquences négatives qu'il peut entraîner, Michel Onfray prête

aux êtres humains de spectaculaires dons de voyance. En effet, pour que soit possible pareille analyse en toute circonstance, il faudrait que la vie d'un homme ne soit plus ce qu'elle est réellement, à savoir une succession de situations diverses. Car c'est cela, la vie d'un être humain. Nous sommes des êtres qui apprenons constamment des situations passées. Chaque situation est un regroupement d'éléments, d'informations, de données, de valeurs, qui permettent d'en apprécier le plus complètement possible la nature. Même si notre expérience de la vie nous permet parfois de mesurer à l'avance les conséquences possibles d'une décision, ce n'est pas toujours le cas. Plus exactement, c'est lorsque nous reproduisons une situation déjà vécue par le passé, et dont nous avons déjà pu apprécier les conséquences possibles, que cette projection vers l'avenir est la plus précise. Pour associer ce propos à la pensée d'Onfray, prenons l'exemple d'une sortie à la patinoire. Si cette sortie a déjà été répétée, la personne a déjà mesuré quel impact elle avait eu sur elle en terme de satisfaction et de plaisir. Si à chaque fois chutes et dérapages sur la piste ont conduit à s'exposer aux rires des autres et à la frustration, il n'est pas difficile de conclure que la prochaine sortie à la même patinoire a de fortes chances de se payer d'un déplaisir certain. On peut en conséquence décider de renoncer à ce projet. Il y a donc nécessairement eu la première sortie à la patinoire. Dans ce cas, à moins de jouir de ces fameux dons de voyance, difficile de savoir si l'expérience sera plutôt positive ou négative en terme de gestion émotionnelle. C'est précisément à ce point précis de l'action primale que la définition onfrayenne de l'hédonisme rencontre un obstacle de taille.

Chaque situation, chaque tranche de vie, se renforce des situations précédentes. Lorsque nous reproduisons une action, notre champ d'analyse des éléments se constitue donc de l'ensemble des données issues de la précédente situation, plus un élément : notre appréciation de cet ensemble. La prochaine situation sera donc constituée de cet ensemble agrémenté d'un élément supplémentaire. Et ainsi de suite.

L'exemple de la sortie à la patinoire impose de considérer la frustration et la honte (conséquences des rires des autres, eux-mêmes conséquences des chutes sur la piste) comme des sentiments capables d'être un déplaisir. Il faut pour cela que la notion de déplaisir ne soit pas seulement physique et charnelle. Si le déplaisir selon Onfray n'est que l'exact inverse du plaisir, lequel se mesure à notre état de quiétude sensationnelle du corps, alors tout ce qu'une mauvaise sortie à la patinoire peut engendrer comme éventuel déplaisir, c'est la douleur physique suite à une chute. Qu'importent les quolibets, les ricanements de l'assistance face à nos chutes, tant que nous ne nous y brisons pas un os, le contrat hédoniste est rempli. La définition que donne Onfray de sa propre sentence est tellement vague qu'elle ouvre la porte à toutes sortes de considérations, y compris farfelues. Il n'empêche que la question de la nature des déplaisirs est ouverte. Tant que cette question n'est pas réglée, tant que tout n'est pas mis sur la table de façon explicite et claire, la phrase d'Onfray est vide de sens. Les regrets sont-ils un déplaisir ? Les remords ? Le sentiment d'avoir commis une erreur, la culpabilité, le souci d'avoir déçu, ce feu qui ronge de l'intérieur, la sensation de s'être laissé aller à une bêtise, tout cela relève-t-il du déplaisir ? Quiconque a déjà eu à composer avec ces sentiments sait ce qu'il en coûte. Et qu'en est-il de quelqu'un qui, impliqué dans une situation précise où au contact de certaines personnes et dans les dispositions mentales que cette compagnie induit, se laisserait aller à « un plaisir » auquel il n'aurait habituellement pas cédé ? Mais qui, cette fois, aura raison de lui parce que les circonstances s'y prêtent ?

L'ensemble de ces circonstances constitue une situation précise, un *décor conditionnel ponctuel*. Que se passe-t-il lorsqu'ensuite, ces éléments n'étant plus réunis, notre jeune homme ou notre jeune femme n'étant plus sous l'inspiration de ce décor retrouve la conscience que lui avaient enlevée ces circonstances précises ? Michel Onfray nous invite à nous donner pleinement à tous les plaisirs sauf s'ils se payent d'un déplaisir plus grand ensuite, mais quelqu'un qui inspiré par un contexte serait soumis à la tentation d'un plaisir et y céderait, non seulement n'aurait pas nécessairement conscience qu'il ouvre une porte à un éventuel grand déplaisir à venir (de type regrets), mais il est également probable qu'il ne se pose même pas la question ! On sait, depuis que les neurosciences nous l'ont révélé, comment notre cerveau est le théâtre de systèmes, dont certains produisent des neurotransmetteurs qui agissent sur notre perception de l'immédiat. Quel homme, à l'instant qui précède immédiatement l'éjaculation, peut décider froidement et consciemment qu'en toute fin de compte, il préfère s'arrêter là et aller faire une balade en forêt ? Quel être

humain est capable, neurochimiquement capable, de se soustraire à une situation quand le système dopaminergique, battant son plein, interfère sur ses capacités de raisonnement ? Il y a des moments où, paradoxalement, nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes ; ces moments où l'on dit communément que nos émotions prennent le dessus. Il n'est pas rare que ces émotions, ces passions, soient enclenchées dans des mesures supérieures lorsque la perspective du plaisir physique, charnel, sexuel, pointe son nez. Les regrets existent notamment parce que nos émotions, prenant le contrôle, nous conduisent à faire des choix que l'on regrette ensuite pour des raisons diverses et variées. Revenus à un état de plus grande conscience rationnelle de notre environnement, nous retrouvons la capacité de mieux mesurer si certaines actions entreprises sous le feu de l'action chimique contreviennent à nos valeurs, à la direction que l'on donne à sa vie. Et lorsque c'est le cas s'ouvre une période où les regrets ravagent. Il est donc absolument possible d'obéir strictement à l'invitation d'Onfray, c'est-à-dire de se laisser aller à un plaisir charnel parce qu'à cet instant précis le désir de le faire était réel, tout en le payant ensuite d'un déplaisir terrible puisqu'il y a de fortes chances que les conditions constitutives de cet instant précis aient empêché de prendre consciemment la mesure de ce déplaisir à venir. N'en déplaise à notre philosophe, les êtres humains, même s'ils sont constitués de tissus physiques et d'atomes, n'en demeurent pas moins habités par une conscience. C'est cette conscience que Michel Onfray ignore, ou pire qu'il demande à ses ouailles d'ignorer.

En somme à la sentence d'Onfray nous pourrions simplement répondre que d'un point de vue intellectuel, rationnel, intelligent, il n'est pas correct de faire d'une conséquence à venir une condition de départ. Dire qu'il faut absolument se livrer aux plaisirs, que cela doit constituer le but suprême de notre vie sauf si ces plaisirs doivent se payer d'un déplaisir à venir, c'est-à-dire nier à la vie son caractère horizontal (ce caractère qui fait qu'à l'instant présent, on sait de quoi est fait notre passé mais ignorons de quoi sera fait notre futur) est à peu près aussi cohérent qu'un père qui dirait à son fils adolescent « j'accepte que tu utilises ce deux-roues à condition que tu n'aies pas d'accident avec », ou « j'accepte que tu t'inscrives à ce club d'escalade à condition que tu ne chutes pas », ou « j'accepte que tu ailles dans le grand bassin de cette piscine à condition que tu ne te noies pas », et nous pourrions remplir des dizaines de pages de ce type d'exemples. Ce père ignorant commet l'erreur d'Onfray, qui est de faire d'une conséquence possible d'un acte une condition de réalisation de cet acte. Pourtant, ce père comme son fils sont ignorants, au moment de décider d'acheter ce deux-roues, s'il y aura accident ou non.

D'ailleurs, Michel Onfray se soucie assez peu des conséquences en réalité ; il leur préfère l'immédiateté. C'est-à-dire de prendre, dans l'instant, la mesure de l'instant comme si cet instant était une séquence de vie dissociable du reste de la vie. Il est d'ailleurs très étrange que sous la plume du même homme, tandis qu'il traite du même sujet, l'on puisse lire la théorisation du plaisir comme but à atteindre mais à éviter en cas de déplaisir plus grand à venir — c'est-à-dire une théorie qui place la réalisation d'un plaisir dans un ensemble projectionnel vers le futur —, alors qu'il formule ailleurs une approche pratique strictement contraire : « le libertinage inscrit son œuvre dans le cadre de la pure immédiateté, sans souci du passé ou du futur, tout entier préoccupé de rendre le présent dense et magnifique, jubilatoire et joyeux […] Inutile de souffrir de ses erreurs passées, de ressasser les peines de jadis ou du temps perdu qui ne revient jamais : inutile, tout autant, de craindre l'avenir, de trembler devant le vide du futur […] Seul le présent existe. *Carpe diem, quam minimum credula postero* : « Cueille le jour, sans te fier le moins du monde au lendemain ». « […] Nul besoin de parasiter le présent de considérations oiseuses sur les regrets et les devoirs en matière d'action, les causes et les conséquences d'un geste, d'un mot, d'un moment, les suites à donner nécessairement à l'histoire momentanée : que triomphe la pure volupté de l'instant, l'unique réalité du présent. » (*Théorie du corps amoureux*, page 153-154). Quel grand écart, quelle souplesse !

Même avec la meilleure volonté du monde — surtout avec elle —, on ne parvient pas à dégager une ligne cohérente dans cet amas de contradictions toutes plus déroutantes les unes que les autres. Comment Onfray parvient-il à soutenir qu'il n'y a « nul besoin de parasiter le présent de considérations oiseuses sur les regrets » tout en affirmant qu'avant d'entreprendre la réalisation d'un plaisir, il faut prendre la mesure de ses conséquences à venir éventuelles ? Comment peut-on en même temps inviter à renoncer

à un plaisir susceptible d'engendrer ensuite un déplaisir tout en professant que « seul le présent existe », qu'il est « inutile de souffrir de ses erreurs passées » et qu'il faut que « triomphe la pure volupté de l'instant » sans « craindre l'avenir » ? Faut-il voir dans ces circonvolutions improbables et incohérentes la marque d'un penseur de génie capable de nuances inatteignables pour le commun des mortels, ou un assemblage d'envolées lyriques sans lien entre elles dont la fonction vise moins à construire une pensée qu'à donner l'illusion d'une réflexion ? Chacun jugera en conscience.

Sur la stricte question du plaisir, Michel Onfray procède davantage en militant qu'en intellectuel. Il a fait d'une définition très restrictive du plaisir le terreau sur lequel il a fait pousser des dizaines de livres et un positionnement par conséquent incomplet. Toute sa production littéraire vise à mettre en opposition la religion, institution faite d'hommes névrosés et frustrés, et le plaisir qu'ils se sont échinés pendant des siècles à interdire. Cette division en deux camps d'un sujet pourtant traversé de mille nuances, il l'assume littéralement : « je persiste à croire efficace cette ligne de démarcation qui traverse la philosophie et scinde le monde de la pensée en idéalistes et matérialistes, en spiritualistes préoccupés par le ciel et en réalité soucieux de la terre » (*Théorie du corps amoureux*, page 72). Cette profession de foi, véritable genèse de la pensée onfrayenne, est donc la base sur laquelle il va théoriser son approche du plaisir. Lui qui veut absolument que le corps, outil des plaisirs, soit libre d'être utilisé dans tout ce qu'il est capable de faire dans ce domaine, s'élance dans un rejet de la religion qu'il prend pour sa rivale : « en matière de plaisir, le grand anathème historique et inaugural en Occident se repère incontestablement dans la pensée juive et plus particulièrement vétérotestamentaire. L'*Ancien Testament*, on le sait, fourmille d'imprécations contre la chair, les désirs et les plaisirs, il fustige le corps, les sensations, les émotions et les passions ». (*Théorie du corps amoureux*, page 109). Dans son *Abrégé hédoniste*, sans même prendre la peine d'un petit effort tautologique, il reprend le même refrain, quasiment mot pour mot : « si les églises se sont vidées, les esprits restent pleins de l'enseignement chrétien : dépréciation du corps, des sensations, des émotions, de la chair, des passions, des pulsions, des femmes, du plaisir, de la jubilation, surestimation de l'ascétisme, du dolorisme, du renoncement ». (Page 31).

Craignant sans doute que ses lecteurs passent à côté de sa profession de foi, c'est à peu près à l'occasion de chacun de ses livres qu'il la reformule : « que reste-t-il du judéo-christianisme dans notre vie quotidienne ? Un état des lieux s'impose. Car la désaffection de la pratique religieuse dominicale et quotidienne, des gadgets réformistes de Vatican II, le discrédit du discours professé par le Pape sur la morale sexuelle, ne sont que des signes de surface : la déchristianisation n'est qu'apparente et formelle […] ce qui donne l'impression d'être un recul du christianisme est une illusion » (*La Puissance d'exister*, page 109-110). « Aux premières heures du troisième millénaire, la déchristianisation reste plus que jamais d'actualité » (*Théorie du corps amoureux*, page 254).

Arrêtons-là la démonstration. Il est d'ailleurs curieux de relire aussi souvent, ainsi répétées, les mêmes phrases, constantes et inlassables, sous la plume de quelqu'un qui a pourtant reproché à d'autres d'user de ces techniques de rabâchage. À propos des historiographes de la philosophie dominante, il constate : « les apôtres de la raison pure et de la déduction transcendantale communient dans la mythologie qu'ils créent, puis reproduisent à tour de bras en enseignant, rédigeant des articles, professant, écrivant, publiant des fables qui, à force de répétitions, deviennent vérités et paroles d'évangile » (*La puissance d'exister*, page 63). Il est des méthodes qui transcendent les opinions.

Pour en revenir au plaisir, il n'importe pas de savoir si la religion a condamné le plaisir en obligeant ses ouailles à n'y avoir jamais recours — ou seulement, dans le cas de la sexualité, pour procréer —, car avant d'aborder ce sujet, il convient de faire une précision très importante sur ce qu'est le plaisir — en réalité et d'après Onfray. Notre hédoniste en chef donne du plaisir une définition incomplète, ce qui rend toute discussion à son sujet incomplète elle aussi et tronquée. Pour lui, il ne peut s'agir que d'une sensation physique, un courant qui traverse le corps et fait atteindre un état de plénitude sublime. L'orgasme sexuel est bien entendu l'expression suprême de ce mécanisme. Pendant les quelques secondes que dure cette expérience, certains des sens deviennent quasiment inopérants tant le bien-être qu'elle diffuse fait oublier tout le reste. Mais outre l'orgasme, il existe fort heureusement quantités d'autres

situations capables de nous procurer du plaisir. Le plaisir, qu'est-ce exactement ? On a, à son sujet, beaucoup discuté depuis l'Antiquité. C'est d'ailleurs aussi loin dans le temps que Michel Onfray va chercher, chez Aristippe, une définition qu'il fait sienne bien qu'elle souffre de partialité. Pour lui, le plaisir est physique, c'est-à-dire provoquer par ce qui constitue le corps, les mains, la peau, la bouche, le sexe, les sens, etc. Ajusté à son athéisme frénétique, il n'a fallu succomber qu'à un petit réflexe de facilité intellectuelle pour faire un assemblable pratique : tout ce que la religion a interdit, refréné, condamné, rejeté, Michel Onfray en a fait un idéal à atteindre. Pris au piège de cette équation simpliste, le voilà condamné à ne considérer le plaisir qu'au travers de la définition qu'il suggère qu'en a donné l'Église pendant des siècles, c'est-à-dire une réalisation corporelle, charnelle et physique. Entre l'époque où Aristippe flâne sur la place publique de Cyrène et celle où Michel Onfray, vingt-cinq siècles plus tard, reprend le flambeau, les neurosciences ont apporté quelques éclairages nouveaux sur la notion de plaisir. Les travaux sur le cerveau, la découverte des neurones, de leurs rôles et de leur fonctionnement, permettent désormais de comprendre ce qu'est concrètement le plaisir du point de vue neurochimique. Le cerveau est un organe complexe sectoriel. Nous savons désormais que la sensation de plaisir, qui se traduit par un bien-être, une plénitude, un bonheur parfois extatique, est la conséquence de la libération par un point bien précis du cerveau d'un neurotransmetteur appelé dopamine. Mais à la différence de ce que prétend Onfray, ses prédécesseurs et ses suiveurs, les conditions de production de dopamine par le cerveau ne sont pas réduites à la seule activité du contact des peaux et des chairs. Il y a effectivement des plaisirs universels, propres à tous les êtres humains et d'une manière plus large encore à l'ensemble des mammifères : le plaisir sexuel, l'état dans lequel on se trouve pendant l'acte sexuel et à plus forte raison pendant l'orgasme ; le sentiment de bien-être, de satisfaction, de plaisir qui traverse le corps d'un affamé à qui l'on donne à manger par exemple. La satisfaction des besoins vitaux et physiologiques va entraîner chez un être humain, sans considération d'environnement culturel, social ou civilisationnel, une sensation favorable conséquente à l'activation du circuit de récompense. Là où Michel Onfray se trompe, c'est lorsqu'il réduit sa définition du plaisir à ce seul segment universel et, nous pourrions dire, animal ; lorsqu'il considère le plaisir sous la seule forme d'une émotion telle qu'elle peut être ressentie par quiconque, sans distinction donc d'environnement culturel, social et civilisationnel, c'est-à-dire sans l'habillage qui fait de nous des êtres sociaux. Sa définition du plaisir résume l'être humain à n'être qu'une carcasse de chair et de nerfs dont on sollicite la sensibilité physique pour se faire du bien. Sous prétexte qu'il rejette la vision dualiste d'un corps et d'un esprit qui, bien que fondus l'un dans l'autre, restent deux identités distinctes, c'est-à-dire au motif de son refus de l'existence d'un esprit, il jette le bébé avec l'eau du bain et nie à un être humain sa dimension sociale et culturelle. Car précisément, les neurosciences nous enseignent que *l'Aire Tegmentale Ventrale* (ATV), qui produit cette dopamine, ne correspond pas directement avec le monde extérieur. Elle est enfouie au fond du cerveau et communique avec l'hypothalamus qui lui transmet une sorte de bilan dont le contenu lui est fourni par d'autres parties du cerveau encore, celles responsables de la réception des stimuli extérieurs. Le circuit de récompense est donc un ensemble structurel qui sert à nommer la communication entre elles de plusieurs parties du cerveau. Cortex préfrontal, septum, noyau accumbens, amygdale, hippocampe, sont autant de structures qui constituent le circuit de récompense. Ces structures reçoivent les stimuli extérieurs et les interprètent tels qu'ils ont été codés par l'apprentissage de la vie qui donne à chacun sa fameuse dimension sociale. Un être humain qui naît et grandit dans une société où la notion de médailles, trophées, diplômes et autres récompenses symboliques et matérielles ne font pas partie des pratiques sociales, dans la mesure où son apprentissage de la vie a fait que son cerveau n'a pas encodé ces éléments comme étant positifs et valorisants, s'il se trouve en position d'en recevoir un ou plusieurs son circuit de récompense ne s'activera pas de la même manière que chez quelqu'un ayant évolué dans une société qui a fait de ces éléments des signes de réussite sociale. Les structures du circuit vont prendre acte de ce que les stimuli leur transmettent, en feront une synthèse qu'ils transmettront à l'hypothalamus qui, à son tour, rendra sa fiche à l'ATV. S'en suivra, en fonction, production ou non de dopamine. C'est ainsi que pour certains, la perspective de participer à un office religieux procurera plus de plaisir que celle de passer la soirée dans un club libertin. Quand bien même ceux-là, devant l'orgasme, en

assouvissant leur faim ou leur soif, en s'installant plutôt sur un fauteuil confortable que sur un tas de pierre, connaîtront le même volcan de dopamine qu'un hédoniste pratiquant qui ne vit que de luxure, de banquets et de vin, en face de situations sociales et culturelles leurs réactions respectives seront différentes.

IV

L'ALLÉGORIE DE LA CALCULATRICE

En réalité, Michel Onfray ne promeut pas l'initiation aux plaisirs parce qu'il est habité par le souci du bonheur d'autrui. Si c'était le cas, il admettrait que l'on puisse être heureux dans la vie sans la pratiquer à la mode onfrayenne.

Cet hédonisme pour lequel il milite activement s'attache moins à proposer un ordre nouveau qu'à détruire l'ancien. Même si le résultat est le même dans la pratique, la question de la motivation est explosive. À l'instar du professeur de mathématiques qui, au collège, soumet aux élèves des exercices en précisant toujours vouloir non pas seulement les résultats mais également les calculs utilisés pour y parvenir, il faut à l'égard de la pensée d'Onfray avoir le même genre d'exigence. Cela permet de vérifier si ses résultats découlent d'une réflexion crédible et solide ou s'il a triché en utilisant une calculatrice électronique. Considérant la fébrilité de ses propositions et la facilité avec laquelle il est possible de les faire chanceler, il est difficile de penser qu'elles sont le fruit d'une réflexion philosophique de premier ordre. Notre homme étant qui plus est docteur en philosophie, adoubé par l'institution scolaire qui l'a jugé capable d'enseigner cette discipline, tout dans sa trajectoire légale concourt à rendre légitime notre volonté d'exigence. Hélas, la solidité apparente de sa carte de visite révèle surtout par effet de contraste la nature vacuolaire de sa démarche intellectuelle. Sa calculatrice, c'est un schéma en langage binaire motivé par sa détestation hystérique et outrancière de la religion. La construction de sa pensée a surtout consisté à se trouver un ennemi et à dire, en toute circonstance, l'inverse de celui-ci.

Pour inscrire dans le marbre sa conviction qu'il existe un mur entre tout ce qui touche au religieux et tout ce qui touche à l'hédonisme et à ses possibilités, il a écrit dans *L'Art de jouir* que « l'athéisme est la condition de possibilité de l'hédonisme : l'existence de Dieu est incompatible avec la liberté des hommes » (page 233). Ici comme ailleurs, Onfray nous impose une vision incroyablement binaire d'un monde dans lequel il n'imagine pas possible que des éléments s'entrecroisent dès lors qu'il a identifié chez eux des généalogies différentes. Le plus étonnant vient ensuite lorsqu'à la même page, il dit que « les rhétoriques déistes ne suffiront pas à invalider cette évidence ». Michel Onfray est un spécialiste de l'utilisation de mots sans définition ; comprenez qu'il utilise des mots ou des expressions ayant soit des acceptions différemment exploitables, soit capables réellement de qualifier des cas différents, mais qui une fois passés sous la plume de notre hédoniste n'ont plus d'autres vocations que de servir sa soupe. Dans cette phrase, nous lisons « liberté », « hommes », « condition », « évidence », autant de mots subtils qu'il ramène à l'état de simples maillons sans substance dans une chaîne lexicale qui ne veut plus rien dire de concret. L'usage simpliste du slogan est acceptable sur un tract militant ou pour matérialiser une campagne médiatique, que ce soit pour un produit quelconque ou un homme. Il n'est pas choquant de réduire un propos à son strict minimum lorsque ce sont des questions de logistique qui l'imposent, et à condition bien entendu que le document renvoie à un support où il sera fait meilleur état du discours. Avec plusieurs centaines de pages par ouvrage, Michel Onfray n'a pas l'excuse de la logistique.

Qui plus est, son statut de philosophe devrait le conduire à une certaine exigence, non seulement sur le fond, mais sur la forme également. On ne peut décemment pas, lorsqu'on est un savant de la chose littéraire et philosophique, se contenter d'enfiler les mots sans prendre le temps d'en expliquer les variables possibles, et laquelle parmi celles-ci nous retenons pour alimenter notre propos.

L'hédoniste selon Michel Onfray est donc nécessairement athée ; il professe son hédonisme en opposition à Dieu et à la religion qu'il n'envisage qu'en boussoles inversées. Une philosophie prêt-à-penser qui, en fait de construction, n'est jamais que l'inverse, produit comme tel, d'un modèle déjà existant. Nous sommes loin de l'image d'un penseur qui, véritablement soucieux de mener correctement une quête philosophique sincère et objective, analyse toutes les options, dans toutes leurs variables, pour n'en retenir que les plus pertinentes sans distinction d'origine. Onfray fait plus simplement : il voit où la religion dit

« noir » pour dire « blanc », « mal » pour dire « bien », comme le ferait un enfant capricieux décidé à rendre la vie impossible à ses parents en faisant exactement l'inverse de ce qu'ils attendent de lui. Dans un article daté du 6 mars 2001 paru dans *Le Monde*, il se vante d'avoir écrit dans *Féeries anatomiques* des choses « qui ne pouvaient plaire au Vatican ». Et pour cause, il y signe une défense d'à peu près tout ce que l'Église condamne : « avortement, contraception, génie génétique, sélection des embryons, de la transgénèse, du clonage thérapeutique, du don d'organes, du suicide, de l'euthanasie, du prélèvement d'organes, de la « nationalisation des cadavres » pour utiliser l'expression de l'excellent François Dagognet, mais aussi du mariage des homosexuels, du prêt d'utérus, de la fécondation destinée aux couples homosexuels », et la litanie s'arrête ici. La lecture d'un trait essouffle. Il est difficile de trouver exemple plus flagrant de quelqu'un ayant dessiné les contours de sa réflexion avec une réversibilité aussi systématique et grossière.

Michel Onfray agite fièrement sa liste par-dessus sa tête, convaincu en l'ayant rédigée à la mode télégraphique d'avoir réussi là un coup de génie philosophique. Dans le tout petit *Abrégé hédoniste*, qui est en fait la version compendieuse du *Traité hédoniste*, il commence le chapitre sur la bioéthique en rappelant combien la religion est nocive à tous les niveaux, et combien il est nécessaire de faire exactement tout l'inverse de ce qu'elle dit. « La religion persiste dans son refus de la science », lit-on en page 59. C'est oublier que bien des savants et des scientifiques ont été, au travers des siècles, soit des religieux eux-mêmes soit des scientifiques ayant exercé leur science sans jamais être inquiétés par l'Église. Ce contre-exemple ne fait certes pas de la religion l'accompagnatrice obligatoire de la science, mais il permet de rendre à la vérité la complexité qu'Onfray lui retire systématiquement pour mieux servir son discours. D'ailleurs, parler de « science » au singulier et placer ce mot dans une phrase où lui est opposée la religion est, là encore, une drôle de façon de faire. La médecine appartient à la sphère scientifique, a-t-on vu pour autant chacun des curés de village interdire aux ouailles de consulter leur médecin ? Michel Onfray peut bien prendre quelques cas très isolés de groupes sectaires ayant fait du soin médical un tabou, tout comme il pourra prendre n'importe quel exemple isolé pour en faire une règle générale, les faits le contredisent.

Ils le contredisent également lorsqu'il prétend que la religion a empêché aux gens de profiter pleinement de leurs sens et de jouir des délices de la bonne table, alors que la France, longtemps catholique, n'en a pas moins été le berceau d'un art culinaire réputé mondialement. Quel genre de religion peut être accusé d'empêcher quelque chose dans un pays qui, au contraire, construit une partie de son mérite mondial sur ce quelque chose ? Qui se souvient être allé manger chez ses grands-parents le dimanche et, sur place, s'être vu servir de la nourriture fade et sans couleur au motif que Dieu interdit de céder aux plaisirs des papilles ? Cette réalité onfrayenne n'existe nulle part ailleurs que dans le monde dont il a construit le décor et les personnages à sa guise. Le chapitre sur la bioéthique est l'affirmation du schéma intellectuel de Michel Onfray décrit plus haut. Le simple fait de le débuter par une énième condamnation de la religion suffit à trahir une volonté de faire de celle-ci le modèle sur lequel il va construire le sien en opposition.

Le systématisme du positionnement est lassant. Avant même qu'il ne prenne publiquement position sur un sujet, nous savons d'avance ce qu'il va en dire. Pourtant, est-il naïf de penser que le monde de l'érudition en particulier, et le monde en général, sont assez complexes, entremêlés dans leur contenu pour permettre l'érection d'un modèle philosophique capable de distinction et de nuances ? Peut-on être anarchiste tout en étant opposé à l'avortement ? Peut-on être athée tout en condamnant l'euthanasie ? Est-il possible de contester à l'État une partie de son pouvoir sur les hommes sans professer un anarchisme absolu pour autant ? En France, les idées solitaires ont la vie dure. Chacune doit être rattachée à un magma plus général, un environnement intellectuel qui sert à la fois de cadre à l'idée mais aussi de grille de compréhension, ce qui finit par construire des paradigmes qui favorisent la paresse intellectuelle. Nous savons par exemple que de nos jours, le clivage droite-gauche est en fait un double clivage qui échoue en un clivage unique. Il y a l'aspect économique, avec le socialisme comme modèle économique dominant à gauche de l'échiquier politique, et le libéralisme à droite ; puis l'aspect sociétal qui traite, lui, de questions non-économiques comme les mœurs, l'écologie, les éléments culturels de société, etc. Il n'est pas aisé pour

un électron libre d'être favorable à un modèle économique de type socialiste tout en étant opposé à l'avortement, au mariage gay et à la régularisation des sans-papiers.

Le plus souvent, lorsque pour des raisons économiques un militant défend la gauche, par contagion il défendra également ce que la gauche dit sur les questions sociétales, bien qu'initialement non seulement ce n'est pas ce qui l'a amené au militantisme politique mais en plus il est probable qu'il n'ait eu à l'égard de ces questions aucun avis voire un avis susceptiblement contraire. Mais par « solidarité » avec sa famille politique, nous embrassons son bagage idéologique tout entier ; par solidarité mais aussi par paresse intellectuelle.

La contagion fonctionne dans tous les sens, chez un militant de la cause gay qui se rapproche d'un parti de gauche qui milite pour la cause gay, et qui une fois au sein de ce parti se met à soutenir également des décisions économiques de type socialistes. Pourtant, rien n'est inscrit dans le « code génétique » du socialisme économique qui préjuge d'une fusion obligatoire et instinctive avec la cause gay. La confusion est entretenue par le fait que des partis de gauche ont pu, historiquement, montrer des signes de sympathie avec la cause gay ou d'autres causes sociétales de cette nature. En somme, que l'échiquier politico-sociétal d'aujourd'hui est un reflet des tractations politicienne et électoraliste passées. On préjuge que le socialisme promeut la libération de l'Homme ; on préjuge aussi que permettre l'avortement est également une libération, et sommons donc quiconque souhaite la libération de l'Homme d'embrasser semblablement le socialisme et le droit à l'avortement. Plus personne ne s'interroge sur la nature même de ces idées et sur leurs liens réels ou supposés avec la notion de libération. Les profanes en politique n'y songent même pas, et les militants pas davantage ; ils prennent le système tel qu'il leur est livré et s'en satisfont pleinement. Un grand intellectuel, un philosophe performant, serait celui qui parviendrait à séparer le bon grain de l'ivraie, remettre un peu de nuances dans ce jeu politique simplifié à l'excès. Nous attendions de Michel Onfray qu'il eut été capable de remplir cette fonction, qu'il soit ce grand intellectuel contestataire de l'ordre établi — ce qu'il prétend être. Au lieu de cela, non seulement il n'en a rien fait mais pire, en devenant une star des médias, il est devenu l'un de ceux qui alimentent avec le plus d'énergie ce simplisme ambiant.

Les contestataires post-pubères ont pendant des années scandé « ni Dieu ni maître ». Ce slogan, à lui seul, résume l'enrégimentement dont les idées souffrent, et qui leur retire tout caractère personnel. Un anarchiste, s'il veut correspondre aux canons de ce courant, doit revendiquer le souhait de n'avoir ni Dieu ni maître. S'est-il seulement interrogé sur l'opportunité de dissocier les deux ? En se résignant à embrasser sottement un bagage prêt-à-penser, on se prive d'une réflexion qui permet les nuances. Quantités de variations méritent d'être soulevées : peut-on être athée tout en pensant raisonnable l'organisation de la société sur un mode ordonné, hiérarchique et institutionnel, ou croyant en Dieu tout en niant à des hommes le droit d'atteindre à la liberté d'autres, le droit de les arrêter, de les juger, de les mettre dans les cases sociales et de les obliger à suivre un modèle collectif basé sur des normes auxquelles on n'adhère pas ? L'anarchiste de l'école « ni Dieu ni maître » répond à un modèle qui place Dieu et d'éventuels maîtres, humains ceux-là, au même niveau. Si certains théoriciens de l'anarchisme, par le passé, ont décidé que le véritable anarchisme imposait de procéder ainsi, cela n'oblige pas les générations suivantes à accepter cette définition comme si elle était inscrite dans le marbre. Il y a chez les suiveurs une forme de résignation, une absence de remise en cause qui les contraignent à s'inscrire dans une norme dont ils n'ont pas contribué à la définition des contours.

Notre société souffre véritablement de ce mal. Il ne relève pourtant pas de la performance intellectuelle de constater que le monde des idées est avant tout le monde des hommes encouragés par certaines circonstances à penser des concepts, des idéaux, des idéologies, à faire des propositions. Si, dans des circonstances de temps et de lieux précises, une idée a pu s'associer à d'autres alors qu'a priori elles n'avaient pas de raison de se rencontrer mais que les conditions contextuelles ont fait se rencontrer, une fois ces conditions dépassées, il est possible et même nécessaire de dénouer ces liens. Les alliances de circonstances peuvent écrire de belles pages dans les livres d'Histoire, elles ne doivent pas condamner les hommes à embrasser des lots d'idées parce qu'un jour un théoricien a lié ces idées. Lorsque Michel Onfray entreprend l'écriture d'une *contre-histoire de la philosophie*, il ne fait rien de ce travail de désenchevêtrement

des idées. Son travail consiste simplement à déplacer les uns des cases noires vers les cases blanches, ou inversement, mais il ne remet jamais le damier en question. Il accepte, en résigné, l'organisation et l'assemblage des idées tels qu'ils nous ont été légués par les aléas de l'Histoire. Il s'offre néanmoins, de temps en temps, quelques coquetteries.

Par exemple lorsqu'il critique le rôle des communistes pendant la guerre, lorsqu'il égratigne des figures traditionnellement de gauche comme Freud ou Sartre, mais rien dans cette agitation ne remet en cause, profondément, l'agencement du décor idéologique français. D'ailleurs, lorsqu'il critique des figures de gauche, c'est au nom de valeurs de gauche ! Ce qu'il reproche notamment à Sartre, c'est d'avoir eu quelques connexions avec le régime de Vichy ; ses problèmes d'ego surdimensionné ne lui étant plus reprochés que parce qu'il a été préalablement établi qu'il fut un salaud pro-vichyste — une façon de charger la barque. En somme ce n'est pas leur gauchité qu'Onfray reproche à ces gens, mais plutôt leur lèse-gauchité, ce qui est absolument différent. Il y a incontestablement un lien de cause à effet entre l'existence de ce décor idéologique fait d'assemblables statiques d'idées, et le fait que la société va de plus en plus mal. Corsetés par ce qu'ils pensent être leur devoir de fidélité vis-à-vis de leurs idées — et surtout des idées périphériques —, les responsables politiques et intellectuels de ce pays continuent aveuglément à les honorer aux dépens des missions dont ils ont la charge, et qu'ils sont incapables de gérer parce que leur logiciel intellectuel est obsolète. Ce thème mériterait un livre à part entière, nous arrêterons là la digression et nous contenterons de conclure que Michel Onfray, en n'étant pas inscrit dans le mouvement qui cassera la boussole, participe de fait à alimenter un système coupable.

L'intellectuel qui, à défaut d'y parvenir, tenterait au moins ce travail mériterait les honneurs qu'à ce jour Onfray reçoit très injustement, en usurpant un rôle de façon éhontée.

V

SADE LE SACRIFIÉ

Michel Onfray a plusieurs fois communiqué sur sa méthode de travail. Critique à l'égard de ceux qui commentent une œuvre sans l'avoir lue, ou en n'ayant lu seulement ce que d'autres en ont dit, et désireux de ne surtout pas s'inscrire dans cette impéritie, lui lit tout. Œuvres complètes par ordre chronologique, correspondances et biographies, ce qui lui permet d'avoir réellement une vue d'ensemble du personnage historique qu'il compte faire passer à la moulinette de son analyse critique. Cette méthode tranche effectivement avec les façons de faire qui sont devenues la norme notamment dans les médias, où des chroniqueurs sortis de nulle part et dont la qualification n'est jamais démontrée ni par leur propre production ni par quelque valeur intellectuelle que ce soit, ont investi le champ du commentaire et de la critique d'œuvres.

Anciens étudiants en école de journalisme, pigistes passés en CDI, neveux ou cousines des journalistes influents, composent désormais l'armée des distributeurs de bons points sur des domaines aussi vastes que la culture, le cinéma, la littérature et les livres en général, y compris historiques et philosophiques, générant un fouillis hétéroclite où plus rien de ce qui devrait être dit ne l'est ; et où, par conséquent, tout ce qui est dit tombe à côté. N'importe quel téléspectateur s'étant formé un minimum sur un sujet en particulier est capable de contredire factuellement les thèses, parfois même les éléments biographiques, évoqués par un chroniqueur de télévision.

Michel Onfray est-il désormais le seul dans les médias, ou presque, à avoir réellement lu les œuvres dont il parle, avançant d'ailleurs cet argument à chaque occasion, conscient de draper là son personnage des habits les plus en mesure de susciter l'intérêt et le respect de l'auditeur ? L'honnêteté intellectuelle impose sans mal de reconnaître à Michel Onfray, sinon l'efficacité mécanique de sa méthode, au moins l'intérêt des efforts qu'il déploie. Gardons-nous néanmoins de tomber dans le piège qui consiste à croire qu'avoir lu une œuvre, si cela autorise un jugement, ne le rend pas insoupçonnable en toute partialité, voire de fausseté. Car si Michel Onfray est un boulimique de lecture, il est aussi un homme engagé qui n'a consulté cette immense bibliographie que pour en retirer ce qui est susceptible de nourrir sa démarche intellectuelle, c'est-à-dire de lui donner une épaisseur. Ainsi le cas de son approche de Sade révèle-t-il quelques failles dans le protocole onfrayen, sur le fond comme sur la forme.

Dans un livre publié en 1991 sous le titre pour le moins ronflant de L'*Art de jouir*, il envisage non seulement d'intégrer le célèbre marquis dans son Panthéon des artistes de la jouissance, mais également de lui rendre justice en le lavant des diverses accusations qui pèsent sur lui. Michel Onfray soulève dans ce livre que le siècle des Lumières, contrairement à ce que l'inculture populaire pense, n'est pas le parangon de liberté et de libération que l'on fait croire. En vérité, et il s'en désole, la plupart des auteurs qui ont traversé ledit siècle sont, sans le savoir ou en l'assumant, imprégnés d'une morale chrétienne (le thème de l'imprégnation chrétienne inconsciente ou refoulée revient constamment dans les textes d'Onfray) qu'ils pratiquent sous la forme d'un « ascétisme républicain » par exemple, l'ascétisme étant dans la grille onfrayenne l'opposé inconditionnel de l'opulence hédoniste qu'il défend. Finalement, les idéaux de 89 sont « austères et spartiates », et il suffit de voir comme on y vante la « fraternité révolutionnaire » pour se convaincre qu'ils ne sont jamais qu'une « pure et simple reprise de l'enseignement évangélique ». Par chance, un auteur fondamental a brillé, en « portant à son incandescence la métaphysique pour une pensée postchrétienne » : Donatien Alphonse François de Sade, dit le Marquis de Sade, dont on découvre sous la plume d'un Onfray quasi apologétique qu'au-delà de la réduction de son œuvre à un pur objet pornographique dans laquelle on la confine, le Marquis s'est inscrit dans une pensée et une action littéraire et intellectuelle qui a tout pour emporter l'adhésion de notre documentariste de l'hédonisme. Michel Onfray traque, à travers les siècles, quiconque a formulé une pensée ou publié un livre susceptible d'étoffer son histoire philosophique, qui s'appellera dans quelques années *La contre-histoire de la philosophie*.

Le Marquis, connu pour son goût de la chair et des plaisirs, s'impose comme un monument de la pratique assumée des désirs, avec d'autant plus de raisons de plaire à Michel Onfray qu'il n'a pas chômé sur le terrain du blasphème. Il n'en faut pas plus pour s'offrir une place de choix dans l'hagiographie, qui plus est dans un ouvrage qui porte la jouissance, sa recherche et sa pratique, au rang d'art. Pourquoi pas de science ?

Mais avant tout, il convient de redorer le blason de Sade, en commençant par rétablir la vérité sur « la prétendue misogynie » du personnage, qui n'existe pas. Les ignorants qui osent ainsi accuser Sade n'ont en réalité pas « compris combien la réduction [par Sade] d'autrui à la pure ustensilité, pour des raisons métaphysiques que l'on sait, en vertu même du solipsisme, révèlent moins un mépris des femmes qu'une misanthropie généralisée ». En somme que Sade ne méprise pas les femmes parce que femmes, mais parce qu'elles sont des êtres humains et qu'à ce titre, elles méritent le même mépris qu'il adresse également, de toute façon, aux hommes.

Là où nous pensions trouver une haine ciblée ne se trouve en réalité qu'une détestation « généralisée », nous voilà rassurés. D'ailleurs, Onfray le prévoyant ajoute à l'adresse de ceux que la démonstration ne convaincrait pas qu'il suffit pour « s'en persuader [de lire] les invitations, faites par le philosophe en direction des femmes, à se réapproprier leur corps ». Étonnant paradoxe de la part d'un philosophe athée, qui croit en la réalité atomiste et matérialiste du corps, c'est-à-dire qui attribue à la résidence existentielle de l'humanité cette seule forme matérielle possible, et qui parvient du même coup à détester le genre humain tout en proposant à sa partie féminine de se réapproprier l'objet qui seul la compose et qui donc seul peut servir de comburant à sa haine « généralisée ».

Sade suggère-t-il donc aux femmes d'assumer leur corps et de le pratiquer, mais dans quel but sinon pour qu'il y trouve là une raison matérialisée de pratiquer sa détestation ? Dans quel but sinon pour qu'une fois ignorantes des scrupules qui sont susceptibles de les tirailler lorsqu'elles sont badigeonnées de « moraline », elles puissent se livrer sans plus aucune modération aux pulsions et aux passions d'un Sade, trop heureux de pouvoir n'en plus rater une miette. La femme, réduite à son état le plus biologique, c'est-à-dire un bout de viande périssable (du point de vue athéo-atomiste), devient dès lors l'actrice de ce pour quoi elle est mise sur terre : la pratique de son corps. Car même avec la meilleure volonté du monde, un maître en rhétorique éprouvera quelques difficultés à faire croire que le Marquis, en suggérant aux femmes de se réapproprier leur corps, n'y voyait pas un intérêt personnel et libidineux. On ne voit guère de différence, sinon sur le style, entre la proposition de Sade formulée avec des mots savants empruntés au vocabulaire philosophique et les tentatives intéressées d'un excité désireux de posséder une voisine qui, en plus d'être déjà mariée, s'en tient idiotement aux quelques valeurs morales qui lui font refuser les propositions extérieures.

Onfray, embourbé dans sa vision schématique du monde, accorde une place tellement grande à son souci de tout faire entrer dans ses petites cases qu'il ne remarque plus les contradictions que cela génère. Qu'importe, la sentence est posée : Sade n'est pas misogyne, ceux qui le savent ont compris l'œuvre du Marquis, ceux qui persistent dans le jugement erroné n'ont rien compris de *la Philosophie dans le boudoir*. Onfray a-t-il trouvé dans les écrits du libertin les clés de la compréhension, car Onfray a lu les textes, il en cite les titres dans le chapitre et précise les références en index. Cette précision est importante pour la suite du présent propos.

Pas misogyne, Sade, non, mais théoricien du refoulement ! Une sorte de freudisme avant l'heure où pour justifier l'urgence de se « réapproprier le corps », il tire la sonnette d'alarme et prévient que l'action de contredire son corps et ses pulsions « expose l'individu à subir les effets négatifs de l'influx qui l'habite ». Considérant la tournure que va prendre la production onfrayenne dans quelques années (rappelons que nous sommes là en 1991), cette scène où Onfray convoque Freud pour donner raison à Sade a quelque chose de cocasse. Pour conforter la thèse sadienne sur le refoulement, Onfray écrit : « Plus tard, Freud reprendra cette distinction entre le principe de plaisir — *le doux effet des passions* chez Sade —, le principe de réalité — *la ridicule autorité* —, pour montrer comment le premier est presque toujours sacrifié au profit du second afin de produire la civilisation, le prix à payer étant le refoulement suivi du malaise » !

Dans ce qui devrait être, aux yeux du propagandiste de l'hédonisme parlant sous le contrôle du pape de la psychanalyse, notre ordre de priorité, l'assouvissement des plaisirs doit surpasser le souci de fonder et organiser une civilisation sociale, sous peine d'être un refoulé tiraillé par le malaise. Sachant qu'il ne s'agit là que d'une théorie, une thèse autorisée par la réunion d'un théoricien de la jouissance, Sade, et du père de la psychanalyse, Freud, le tout synthétisé et arbitré par Michel Onfray. Et heureusement, nul n'est tenu de croire sur parole ce qui résulte de l'analyse d'un pareil alliage.

Quelques années avant le *Crépuscule d'une idole*, Onfray décrète que Freud a « montré » quelque chose, quoi que ce soit d'ailleurs, qu'il a produit une savante analyse toute tournée vers la sexualité, mettant celle-ci au cœur du processus phénoménologique et, ce avec raison, la preuve étant que Sade avait lui-même conclu pareillement. Plus tard, Onfray jugera que le Docteur Sigmund était un monomaniaque et que toute sa vie, il a pris ses rêves personnels pour des réalités universelles.

Changer d'avis ? Après avoir tenu Sade pour un fer de lance de l'hédonisme, après en avoir fait l'une des icônes de son récit non sans avoir cherché et trouvé dans son œuvre de quoi sublimer sa pensée, Onfray se ravise. Quelques années plus tard, Sade devient subitement un monstre absolu et plus rien ne mérite d'être sauvé chez celui qui, jadis, participait à dessiner les contours d'un art de la jouissance libertine. Un revirement surprenant, que le concerné et ses thuriféraires peuvent tenter d'expliquer en rappelant que seuls les imbéciles ne changent pas d'avis, mais la dérobade ne résiste pas longtemps à l'examen des faits. En 2007, dans le quatrième tome de la *Contre-histoire de la philosophie,* Sade fait son grand retour dans le théâtre onfrayen. Entre temps, le Marquis a perdu de sa superbe, il n'est plus un grand penseur de la métaphysique pour une pensée postchrétienne, apologiste des sens et des plaisirs, mais un sombre et ignoble personnage devenu misogyne par la grâce du revirement d'Onfray. Le Sade de 1991 et celui de 2007 ne sont pas seulement différents, ils sont contradictoires ; chacun annulant l'autre dans une effusion de volte-face proprement sidérante. L'ennui (pour la structure même de l'œuvre d'Onfray), c'est que ce changement radical d'appréciation engage moins l'éventualité d'un changement d'avis qu'il ne démontre les failles du mythe d'un Onfray qui lit tout, de l'œuvre complète jusqu'à la biographie en passant par la correspondance. Car entre 1991 et 2007, Sade ne risque pas d'avoir écrit de nouveaux livres ni formulé de nouvelles pensées. Son œuvre est la même pour le lecteur qui l'entame d'une année à l'autre. Pour justifier son changement de cap, Onfray ne peut donc pas prétendre que c'est moins son avis qui a changé que Sade qui a pris de nouvelles tournures. Par exemple, dans *L'Art de jouir*, il évoque *Les 120 journées de Sodome*, ouvrage du Marquis, qui ne serait compréhensible jusque dans ses « délires savamment catalogués » qu'à la condition d'avoir compris les théories du philosophe « sur la matière, la nécessité, l'immanence, le vitalisme ». Que l'on comprenne bien : au-delà de la radicalité des récits qui figurent dans ce livre, les détails et les exemples d'abominations perverses, sadiques et malsaines, ce sont avant tout des fulgurances stylistiques destinées à caractériser concrètement une pensée en réalité complexe, noble et philosophique. Les perversions de Sade ne seraient pas à prendre au premier degré mais comme autant de représentations intellectuelles. Rappelons qu'à l'époque où il formule cette thèse, Onfray est très favorable à Sade et donc ce qu'il dit, il le dit à sa décharge et nullement pour l'accabler de quoi que ce soit.

Quelques années plus tard, le même *120 journées de Sodome* n'est plus qu'un ramassis d'ordures seulement capables de démontrer à quel point l'esprit de Sade était malade. En plus de perdre cette aura philosophique qui gageait de la hauteur de pensée de l'auteur, le livre est désormais ramené au rang de « sommet d'abjection politique », un texte qui « contient tous les ingrédients de ce qui constitue le régime totalitaire, dont on dira par la suite qu'il constitue le fascisme ». Là où, jadis, le catalogue des perversions sadiennes exposées dans *120 journées* jouissait de trouver en Onfray un avocat soucieux de les porter dans les hauteurs subtiles de l'esprit, dans la *Contre-histoire 4*, elles ne font plus que donner lieu à un inventaire lapidaire présenté pour susciter le dégoût du lecteur. Onfray y cite, un à un, les noms de toutes les dérives sexuelles possibles (inceste, scatologie, infanticide, pédophilie, torture, etc.) s'étalant sur des dizaines de lignes avec une froideur qui ne laisse aucune chance au Marquis d'échapper à l'anathème définitif. Lui, et bien entendu son livre avec lequel il ne fait plus qu'un. Impressionnante dégringolade ! Un ouvrage qui avait pourtant déjà été lu, analysé et disséqué sur l'autel de la philosophie par Onfray sans qu'il n'y trouve

autant de raisons de vomir. Et si par hasard quelques lecteurs à l'estomac solide n'avaient pas encore rendu leur repas, Onfray ajoute un axe différent, sollicitant non plus nos reflux gastriques mais notre conscience morale, politique, s'adresse à nos émotions en assimilant les pratiques de Sade à un lexique qui rappelle la Seconde Guerre mondiale dans ce qu'elle a de plus terrifiant. Citons :

« **Le camp de la mort**. La *rafle* : des milices grassement payées ratissent la province à la recherche de victimes sélectionnées pour leurs qualités sexuelles », évoquant son valet que Sade envoyait aborder des femmes dans la rue pour le compte de son patron. « La *déportation* : les victimes sont enlevées avec brutalité, parfois on tue celles et ceux qui s'interposent et protègent leurs enfants », évoquant les enlèvements dont s'est rendu coupable le Marquis. Et la démonstration se poursuit si bien qu'après plusieurs pages de ce traitement, il devient facile de visualiser un énorme cochon baignant dans la boue et les excréments en portant un brassard nazi.

Parodié sous le nom « 120 journées fascistes », le livre est devenu « détestable » et dans les préfigurations du totalitarisme qu'il incarne désormais, notons : « le contrôle policier d'un territoire délimité, isolé et protégé de l'extérieur, soumission au caprice et à l'arbitraire, constitution de la loi par la parole du maître, règne de la violence pure, dominante d'une caste revendiquant sa supériorité, constitution corrélative d'une catégorie relevant de la sous-humanité », si nous arrêtions ici la litanie, déjà aurions-nous de quoi nous étouffer.

Mais Michel Onfray ajoute : « haine des femmes » ! Ah ? Sade, qu'il a voulu laver de toute « prétendue misogynie » dans *L'Art de jouir* (page 251), accusation que formulaient à son égard les ignorants du vrai message de l'œuvre, se révèle finalement parfaitement haineux des femmes (le bavardage sur la misanthropie qui le disculpe a disparu) au travers des personnages de son livre. Là où, dans *L'Art de jouir*, les livres — et donc les personnages — de Sade n'étaient que des prétextes à produire une grande pensée, ils sont devenus, en 2007, la démonstration que l'auteur est un ignoble fasciste ; un constat qui bien entendu lui a fait perdre sa place de choix dans l'hagiographie d'Onfray. Car n'oublions pas en effet qu'entre temps, notre commentateur a ajouté à son chapitre sadien la liste des crimes et des méfaits commis par le Marquis : viols, séquestrations, intimidations, humiliations extrêmes et dégradations physiques, crimes qui, en 1991, l'avaient visiblement moins dérangés, en tout cas pas assez pour qu'il décide de retirer à Sade un droit à l'éloge qu'il a par conséquent allégrement pratiqué.

Onfray peut-il invoquer le droit à l'erreur ? De quelle erreur s'agirait-il ? Car lorsque nous consultons la bibliographie utilisée par le quatrième tome de la *Contre-histoire*, seuls deux titres sont postérieurs à 1991. Tous les autres sont donc supposément avoir été lus pour *L'Art de jouir* par Onfray qui, rappelons-le, a fait de la lecture totale sa marque de fabrique. Une seule explication pourrait sauver Onfray : que les deux livres en question aient été révolutionnaires en cela qu'ils auraient révélé les premiers la réalité des crimes du Marquis.

Or, c'est loin d'être le cas : l'un des deux est un tout petit ouvrage signé Philippe Sollers en 1996 (*Sade contre l'Être suprême*, précédé de *Sade dans le temps*), et l'autre, *Sade ou la tentation totalitaire* de Svein-Eirik Fauskevåg, un ouvrage de 2001 qui s'avère être *Étude sur l'anthropologie littéraire dans la Nouvelle Justine et l'Histoire de Juliette,* titre qui en plus n'a pas reçu l'adhésion de l'exigeant Onfray qui ponctue « que le livre reste à écrire ». Quoi qu'il en soit, les crimes de Sade étaient déjà connus y compris à l'époque où fut écrit *L'Art de jouir*. Il s'agit par conséquent de savoir si Onfray avait connaissance de la triste réalité de son personnage et si, le sachant, il lui a tout de même tissé des louanges. Ou si, l'ignorant, il n'a donné forme à sa critique qu'en fonction du bagage dont il disposait et qui excluait ces faits, mais dans ce cas l'image d'Épinal du lecteur total en prend un vilain coup.

De même que celle du professeur de philosophie qu'il était à cette époque, seul ignorant malgré son statut de faits universellement connus. En page 280 de la *Contre-histoire de la philosophie* épisode 4, il revient sur l'évidence de l'empreinte autobiographique dans un texte et dans une pensée, ce qui n'est pas douteux en effet, et précise qu'en considération du fait qu'un auteur va se raconter au moins autant qu'il raconte quoi que ce soit, son œuvre a peu de chance d'échapper à la tentation partisane, à l'embellissement personnel. « Le culte du texte seul », c'est, d'après Onfray, l'erreur à ne jamais commettre, il faut toujours

aller chercher d'autres sons de cloche, des appréciations en contraste chez des biographes plutôt que de se contenter du seul texte, c'est-à-dire de la seule version de son auteur. Et il écrit cela dans le chapitre dédié à Sade, supposant très fortement qu'en plus de reprocher cette façon de faire à d'autres, il exclut évidemment de s'en rendre coupable dans son approche du Marquis. Il fait ce bilan pour reprocher aux thuriféraires de Sade de n'être pas allés chercher ailleurs que dans les récits de l'auteur les éléments capables d'apporter du relief et finalement de révéler la nature véritable du monstre. En plus des éléments factuels comme les crimes qu'il a commis. Ce qui ne manque pas de piquant, sachant que lui-même s'est rendu coupable de cette approche polarisée dans *L'Art de jouir*, ouvrage qui propose une bibliographie qui, sur le chapitre sur Sade, n'affiche que des livres signés du libertin.

En 2013 est publié un livre collectif « sous la direction de Michel Onfray », dans lequel il commet un petit texte de quelques pages, *Le Canari du Nazi, essais sur la monstruosité*. Son sujet ? Sade. Son propos ? Exactement le même, mais synthétisé, que dans la *Contre-histoire 4*. Le lecteur qui chercherait dans ces pages une analyse philosophique, une discussion sur le fond, une explication ou au moins une tentative d'explication de la dérive de Sade resterait sur sa faim. Michel Onfray, comme pour l'ensemble de ses autres livres, se contente d'éléments biographiques, répète des dates, des lieux, une chronologie, ce qui est certes fort intéressant mais d'un philosophe nous attendons autre chose qu'une notice biographique. Qui plus est lorsqu'il s'agit d'évoquer, dans un ouvrage à prétention philosophique, la monstruosité comme thème de réflexion. Nulle réflexion donc dans ce texte, et l'observateur ne peut s'empêcher d'envisager que l'apparition en gros caractères de son nom, à la manière d'une marque déposée, vise plus à assurer au livre une certaine médiatisation qu'à servir de base à une analyse philosophique.

Ce qui n'est pas sans renseigner sur la dimension médiatique, marketing et donc financière du personnage *Onfray*® du point de vue de la logique marchande.

Michel Onfray est un consommateur de livres qu'il digère ensuite sous la forme de factualités destinées à s'inscrire dans une histoire partiale et partielle. En 1991, bien avant d'être une icône médiatique exposée et lue, il écrivait des livres à destination d'un public restreint majoritairement constitué d'initiés ou de convaincus. Avec ceux-là, il partageait donc le même souci d'entretenir les mythes, ou le Mythe, dont aiment s'entourer tous les militants d'une cause. Qu'importe le détail, le grain de sable qui peut enrayer la machine, le militant ne regarde que l'ensemble. Sans doute n'avait-il pas anticipé son futur succès et pouvait-il donc continuer à écrire des lignes qui se souciaient moins de la réalité historique que de satisfaire aux impératifs de créations militantes. Entre temps, il se fait connaître et son apologie du sinistre Sade avait toutes les chances d'interpeler un public plus « extérieur » à la communauté hédonisto-libertine et donc davantage capable de demander des comptes sur certains aspects de l'hagiographie communautaire. Sade, artiste de la jouissance devient un affreux bonhomme, affublé de toutes les tares et donc de la première d'entre elle : la misogynie. En effet, à l'heure où le domaine médiatique vit au rythme des positions dominantes et obligatoires, Onfray, en digne acteur de cette mascarade démocratique, ne pouvait plus assumer la défense d'un violeur notoire tout en se réclamant du féminisme moderne. Il fallait faire un choix entre une idole du Panthéon libertin et le confort des plateaux médias. Onfray a choisi.

L'hypothèse qu'il s'agisse d'un positionnement tactique, motivé par des intérêts bien peu philosophiques, est renforcée par quelques constats simples. Michel Onfray a-t-il changé de direction idéologique entre 1991 et 2007 ? Non. L'ensemble de sa production littéraire suit une courbe inflexible, reprenant d'un livre à un autre les mêmes thèmes, le même axe argumentatif, les mêmes exemples. L'engagement est le même : faire remonter à la surface des auteurs et des textes plus ou moins oubliés, en tout cas le plus souvent méconnus.

La ligne directrice onfrayenne est simple : il s'agit de lutter contre le religieux, autant dire le christianisme, non seulement sous sa forme institutionnelle mais également partout où il est supposé exercer une influence : morale, culture, philosophie, etc. Lutter contre l'ennemi religieux pour lui substituer une nouvelle société, postchrétienne et enfin hédoniste, matérialisant non seulement la revanche d'Aristippe mais également celle du petit Michel, adolescent masturbateur bouffeur de curés, sur des siècles et des siècles de triomphe de la pensée idéaliste et dualiste portée au pinacle d'abord par Platon puis

par le christianisme et enfin, nous l'avons vu, par les idées de 89. C'était déjà le combat de *L'Art de jouir* et ça l'est encore lorsqu'il débute la publication de sa *Contre-histoire de la philosophie* qui est donc, nous l'avons dit, plutôt une contre-histoire de la documentation philosophique. Difficile donc de parler d'un Michel Onfray qui aurait changé d'avis dans le sens de « changer d'orientation philosophique », avec pour conséquence légitime de renier des idoles d'hier tout simplement parce qu'elles ne seraient plus des idoles d'aujourd'hui eu égard au changement d'orientation. Non, le cap est le même, et Sade a été débarqué par un commentateur qui parvient, avec les mêmes outils, à construire du mythe puis à le déconstruire, au nom de ces outils ! Onfray, philosophe, professeur en fonction, ne pouvait pas ignorer les crimes de Sade et l'horreur des pratiques qu'il consommait, les faits étant établis historiquement. L'observateur peut (doit) se montrer critique face à une situation qui révèle un Michel Onfray millésime 91 soit ignorant du sujet qu'il aborde (ce qui interroge sur tout le reste de sa production, sa méthode comme le fruit de ses analyses), soit complaisant à l'endroit des crimes d'un pervers dangereux (ce qui terrifie d'autant plus que le concerné, distributeurs de bons et mauvais points, a investi le champ médiatique pour juger les gentils, les méchants et la terre entière).

Sur le thème du changement d'avis, notons un point très important. En 2007 et ensuite, Michel Onfray avance l'horreur des crimes de Sade pour justifier la condamnation morale dont il doit faire l'objet. Pourtant dans *L'Art de jouir*, le même Onfray, toujours soucieux de démontrer par sa superbe intelligence qu'il avait, lui, mieux compris que les autres qu'il fallait plusieurs couches de compréhension pour cerner l'œuvre de Sade, n'en démordait pas sur la nécessité de tempérer ses crimes, plus modestement qualifiés « d'excès » et qui de toute façon n'étaient que littéraires et sans rapport avec la vie civile du charmant libertin. Que de précautions, que d'efforts pour montrer absolument son héros sous son meilleur jour ! Mais des efforts ô combien justifiés car par la voix (donc la voie) du Marquis « jamais l'idéal ascétique n'a trouvé à ce point un pourfendeur à sa mesure. Jamais pensée postchrétienne n'aura été poussée aussi en avant dans son radicalisme », autrement dit jamais un auteur n'aura à ce point concrétisé ce qu'Onfray, qui ne rêve que de ce genre de mesures, théorise à longueur de livres. On peut comprendre qu'ayant trouvé en Sade le meilleur représentant de son idéologie hédoniste, il ait montré autant de zèle pour lui rendre l'hommage le plus favorable. D'ailleurs, à qui, y compris dans la mouvance militante, s'offusquerait tout de même des fameuses fulgurances du précieux Marquis, Onfray renvoie à la sentence suivante : « c'est à partir de pareils excès qu'il s'agit de penser une éthique hédoniste viable et non théorique à ce point ». Si Michel Onfray le dit… Aussi les excès de Sade l'excluent-ils de l'archipel hédoniste dans la *Contre-histoire* alors qu'antérieurement, Onfray faisait qu'ils soient une pédagogie à partir de laquelle « il faut penser l'hédonisme ».

Pourtant dès lors que le cadre n'a pas changé, qu'Onfray s'en tient toujours à la même aspiration hédoniste, dans les mêmes termes et avec les mêmes finalités, que Sade mort depuis longtemps n'a rien pu changer à sa biographie, autrement dit que tous les éléments du décor sont semblablement réunis et agencés entre *L'Art de jouir* et la *Contre-histoire 4*, pourquoi Donatien Alphonse François, comte de Sade, est-il déplacé du Panthéon vers la fosse commune ? Le lecteur, curieux de comprendre les raisons d'un aussi invraisemblable revirement, cherchera en vain sinon un mea-culpa, au moins une explication dans la *Contre-histoire de la philosophie* tome 4, ou dans le *Canari du nazi*.

Quoi qu'il en soit, Sade étant devenu un héritage trop lourd à assumer, n'ayant plus droit de citer en qualité de représentant de l'hédonisme et du libertinage, il fallait bien le ranger dans une autre case. Et précisément, Michel Onfray est un spécialiste du rangement dans les cases, et des analyses loufoques. Aussi s'est-il mis en tête, après s'être débarrassé de l'infréquentable qui salissait trop sa galaxie, de l'envoyer couvrir l'ennemi juré des mêmes souillures, le christianisme. Sous la plume d'Onfray, Sade devient un « pur produit du christianisme paulinien » et matérialise « le retour du refoulé chrétien » (page 300) ! Le lecteur est sommé d'enfiler sa tenue de gymnaste parce que la démonstration onfrayenne nécessite beaucoup, vraiment beaucoup de souplesse. La sentence, qui ponctue en quelques lignes et du bout des doigts un chapitre qui lui s'étale sur plusieurs dizaines de pages, n'est guère crédible. Si Sade était réellement la démonstration cruelle et ignoble de ce que génère le christianisme, plutôt que de s'être

attardé sur des éléments biographiques qui concernent moins le philosophe que l'historien, Michel Onfray n'aurait pas manqué l'occasion d'insister sur le sujet. Car objectivement, on n'imagine pas un activiste aussi engagé que lui, ayant constaté chez son adversaire de quoi l'amocher salement, se priver d'en faire état. Le fait d'expédier la conclusion — la sentence plutôt — ressemble davantage à une volonté de profiter de la confusion qui naît du brouhaha des mots, des concepts, des contorsions, des jugements, des anecdotes qui débordent littéralement chez Onfray ; gageant que cette faconde saura générer un brouillard assez épais pour que le lecteur se laisse emmener quelque part sans résistance. Et de se rallier à la sentence sans avoir pu goûter aux arguments et à la généalogie qui ont permis de la formuler. Michel Onfray, sur le style performatif, s'épargne le détail d'une analyse sérieuse et espère qu'ayant dit la chose, la chose *est*. « Si je le dis, c'est que c'est vrai » est la seule réflexion qu'il propose aux lecteurs.

Le monde hédoniste de Michel Onfray est, d'après lui, invariablement beau, propre, au-delà de tout soupçon. Tout ce qui viendrait éventuellement l'entacher cesse par définition d'être de l'hédonisme. La création de son paradis libertin, entièrement fondé sur de l'imagerie, de l'embellissement, ressemble à s'y méprendre au Paradis chrétien à qui il reproche, précisément, de n'être que rêveries idéalisées et idylle parfaite, c'est-à-dire la projection de nos volontés.

Lorsqu'il retire à quelqu'un, ou à une idée, le droit de figurer au panthéon hédoniste quand même tout l'y autorise, il opère un filtre de censure dont l'objet est moins de préciser les contours authentiques d'une pensée que de présenter la copie la plus séduisante possible. Sade a fait les frais de cette opération marketing. Il faut dire qu'entre temps, Michel Onfray a intégré le monde médiatico-mondain et a bien compris que la société telle qu'elle est conditionnée par ces médias ne répond plus aux codes intellectuels mais à ceux de la présentabilité. Partout Michel Onfray est présenté comme philosophe mais partout il se comporte comme un militant, comme un commissaire politique chargé non d'écrire la réalité du monde mais d'en travestir le récit au prix de cette réalité.

Non, Sade n'est pas la forme quintessenciée du « refoulé chrétien », il n'est pas le « pur produit » du christianisme paulinien ; Sade n'appartient pas à l'héritage religieux, n'y puise ni son origine ni la caution de ses déviances. Sade, s'il est un pur produit de quelque chose, c'est de l'injonction faite par la doctrine hédoniste de vivre ses passions, assouvir ses pulsions, céder à ses tentations et faire de la satisfaction des désirs de la chair l'unique but à poursuivre dans une vie libertine bien menée. Sade vous appartient, Michel Onfray, il incarne le praticien de l'hédonisme dans toute sa splendeur ; celui qui, respectueux du premier postulat hédoniste, n'a dressé aucun mur moral autour de lui, ne s'est badigeonné d'aucune onction à la moraline, pour lui préférer toujours l'assouvissement des passions. Ces passions, pierre angulaire de la démarche libertine, à la fois raison de réprouver toute morale et arme pour le faire, ont été pratiquées par Sade en correspondance avec la première formalité hédoniste. Que cela ait donné lieu à des dérives graves devrait renseigner notre grand propagandiste de l'hédonisme sur les limites de son projet. Réfléchir et penser à des moyens de mieux l'envisager, c'est-à-dire se comporter en intellectuel et en philosophe, plutôt qu'en militant qui préfère non seulement se laver les mains des conséquences possibles de son idéologie, mais en prime en attribuer la responsabilité à l'adversaire. Car on n'invite pas l'individu à se livrer tout entier à ses pulsions et ses passions sans provoquer quelques sorties de pistes. Dans son livre L*e Cerveau magicien*, Roland Jouvent a défini une approche pédagogique simple et limpide pour mieux comprendre le fonctionnement du cerveau. Celui-ci est en fait constitué de « deux cerveaux empilés » : le premier est « rapide, intuitif, sensuel, arrogant, expressif, méfiant, rancunier. Sa rapidité va de paire avec son intuition. Sa sensualité provient de ce que c'est lui qui a faim, qui a soif, qui a des désirs sexuels, qui se met en colère » (page 50). On l'aura compris, il s'agit de la partie du cerveau qui englobe les fonctionnalités limbiques, primitives. L'auteur l'appelle *le cheval*. « L'autre [cerveau] est plus lent, réflexif, intelligent, raisonneur, logique, associatif, il planifie, fait des liens, symbolise, métaphorise, commente, bavarde, digresse » (idem), celui-ci gère les fonctions du néocortex et dans la démonstration de notre auteur, il devient ainsi *le cavalier*.

L'analogie qui fait des fonctions primitives un cheval consacré à sa pleine animalité et des fonctions du néocortex qui, à l'instar du cavalier, viennent tempérer cette animalité est très intéressante.

Les neurosciences nous ont effectivement enseigné que tout le cerveau ne décide pas, ne commande pas d'un même élan ; mais qu'une zone en particulier est capable de « prendre le contrôle » au point de réduire le rôle d'autres à peau de chagrin. Par exemple, lorsque nous sommes exposés à un accroissement soudain de stimuli qui indiquent au cerveau qu'un danger s'est présenté à nous, le cerveau limbique va réagir prioritairement en nous faisant faire quelque chose que nous n'avons pas décidé rationnellement de faire : fuir, courir vite, crier, bondir, se figer. Ces réponses ne sont pas le fruit d'une réflexion rationnelle qui prend le temps d'analyser la situation dans toutes ses perspectives. Le cerveau exposé à un danger décide qu'il y a urgence, et en situation d'urgence il faut faire vite. Les fonctions du néocortex sont trop lentes, ont besoin de plus de temps pour gérer le flux d'informations et si nous devions attendre après lui pour définir une réaction à un danger imminent, nous serions souvent mordus par des chiens, écrasés par un toit qui s'effondre, dévorés par des animaux sauvages, etc. À situation exceptionnelle (un danger qui survient) réponse exceptionnelle (la fuite), y compris si le danger n'était en réalité qu'une fausse alerte. Il nous arrive souvent de sursauter, bondir de notre siège à l'audition d'un bruit fort et soudain. Dans l'instant qui suit la réaction, le cavalier a eu le temps d'intégrer les informations et de conclure s'il s'agissait d'une simple porte qui claque. Fausse alerte, mais notre cerveau primitif a tenu son rôle, nous a fait réagir dans un premier temps, et c'est seulement ensuite que le cavalier a calmé les réactions de sa monture.

Si l'analogie *cheval*/cerveau limbique et *cavalier*/néocortex est pertinente, elle offre en prime une base conceptuelle pour en produire une deuxième : le *cheval-limbique* représente la pleine expression de l'animalité qui est en nous tandis que le *cavalier-civilisation* nous donne notre singularité humaine, considérant que ce qui nous sépare de l'animal resté à l'état primitif est précisément l'élévation d'une civilisation avec tout ce qu'elle comporte de règles, techniques, normes et autres valeurs qui organisent la vie en communauté.

Une approche darwino-évolutionniste qui, en cela qu'elle considère l'Homme comme une extraction du monde animal, devrait plaire à l'athéologue matérialiste Michel Onfray. Un monde animal dont il s'est extrait ensuite en fondant la civilisation, qui est le cadre qui lui a permis de tempérer, canaliser, contrôler ces fonctionnalités chevalines. Le militantisme hédoniste, en suggérant la nécessité d'en revenir à nos pulsions et nos passions, c'est-à-dire en abattant l'architecture civilisationnelle, nous propose-t-il un retour à l'animalité ? Évidement, le projet n'est pas ainsi formulé mais hélas, parfois, certains représentants d'un courant idéologique, en le pratiquant à la lettre, imposent des constats qui mettent à mal la théorie. Sade fait partie des fulgurances pratiques des injonctions hédonistes. Prétendre que ses crimes seraient le fruit d'un refoulement chrétien, la preuve qu'à vouloir refréner les passions on finit par les libérer (sic) est un non-sens mécanique. En se déclarant athée et hors de la sphère d'influence de la religion, Sade s'affranchit de ses règles à qui il refuse toute capacité d'influence et de contrôle. À partir de ça, il pratique une vie libérée de cette morale qu'il a identifiée comme étant l'obstacle qui se dresse entre lui et l'expression de ses désirs. Ce faisant, il devient hédoniste dans les faits, dans le texte, par A+B ! S'il avait refoulé ses désirs, s'il les avait condamnés à n'être que des fantasmes sans jamais les inscrire dans le réel interactionnel, sans doute l'aurait-il mal vécu, en aurait souffert, s'en serait trouvé frustré mais au moins aurait-il épargné à ses victimes les souffrances qu'il leur a infligées. Là réside la force et l'intérêt de la civilisation, qui a bien compris qu'un homme livré à des pulsions qui ne se réalisent qu'en leur adjoignant une tierce personne, ou plusieurs, offrait un risque de débordement immense. Voué tout entier à son *cheval-limbique*, Sade s'est passé des services de son *cavalier-civilisation* avec les conséquences que l'on sait. La condition primitive de l'hédonisme, c'est l'acceptation de ses passions, l'assouvissement de ses pulsions. Qu'ensuite nous théorisions sur quelques modalités d'expression de ces pulsions ne retire rien à la primitivité de cette condition généalogique. Et c'est précisément celle-ci qui, toute sa vie durant, a servi de fil conducteur au Marquis. L'hédoniste bon teint peut regretter les viols et rappeler, avec sincérité, qu'ils ne sont pas le but que poursuit l'hédonisme, comme le communiste peut regretter la dictature et les goulags ou l'organisateur d'un match de boxe la mort de l'un des deux sportifs, il n'empêche que ces réalités existent. L'organisateur du match de boxe se défendra en affirmant que toutes les règles de sécurité étaient respectées, oubliant qu'au-delà de ces modalités c'est le fait même de se livrer à pareil combat qui expose

primitivement au danger ; semblablement, l'hédoniste se défendra en affirmant avoir défendu un hédonisme construit, oubliant qu'au-delà de ces modalités c'est le fait même de se livrer à ses pulsions qui expose primitivement au risque de dérapage. Ces dérapages, ces accidents, ces dérives, au lieu d'être ignorés et renvoyés d'un revers de main dans le camp adverse, doivent être pris en considération comme autant d'éléments qui imposent la tempérance. Sade est une créature hédoniste et Onfray son négateur, ce qui rend ce dernier coupable d'une sorte de complicité dans la mesure où, bien qu'ayant constaté les dérives de son idéologie, il continue à la défendre en ne la présentant que sous son jour le plus favorable. Sa responsabilité devrait être au contraire d'admettre que Sade est une créature qui a dévié, et faire de cette triste expérience le point de départ d'une réflexion sur les limites de son modèle, réflexion qui permettrait de dégager des solutions pour que semblables dérapages ne se produisent plus.

Alors que les choses ont été dites dans les pages précédentes, offrons-nous la coquetterie de rappeler quelques extraits du passage de Michel Onfray dans l'émission *On n'est pas couché* du 26 janvier 2013. Alors qu'il rappelle une énième fois que sa méthode consiste à tout lire, de l'œuvre complète par ordre chronologique jusqu'à la correspondance en passant par la biographie, il dit : « si vous faites ça avec Sade, il n'en réchappe pas! Ce type n'est pas du tout un libertaire, c'est un salaud ; c'est pas un républicain, c'est pas un jacobin, c'est juste un royaliste ; c'est pas un féministe, c'est un phallocrate et un misogyne », et, cerise sur le gâteau : « ce n'est pas un personnage qui aurait mis tout son génie de la méchanceté dans son livre et qui aurait été un personnage très pur », etc.

Cette distinction entre l'homme et l'artiste est précisément ce sur quoi Onfray a buté. Dans *L'Art de Jouir*, Sade met en littérature des idées qui l'habitent et dont il fait justement la promotion au travers de sa plume. L'homme et l'artiste sont indissociables. Quelques années plus tard, Onfray campe sur l'option homme et artiste consubstantiel mais pour le déplorer cette fois. Mais le bouquet final de cette intervention télévisée arrive quelques minutes plus tard. Alors qu'il fait un état des lieux de la notoriété dont jouit Sade, notoriété qu'il met sur le compte d'une méconnaissance, par ses propres commentateurs, de la réalité du personnage, il réinvite à lire le Marquis de manière à retirer de cette lecture le constat évident de sa monstruosité. Jamais le dernier pour voir des fascistes partout, il constate : « comme par hasard, tous ces gens qui ont défendu Sade dans le XXème siècle sont tous aussi des gens qui ont défendu le totalitarisme ; comme par hasard, les gens qui n'ont pas défendu Sade sont tous des gens qui étaient des antitotalitaires », et de finir sa démonstration par l'emblématique petit sourire en coin de celui qui est convaincu d'avoir réussi là un coup rhétorique de premier ordre. Quel dommage — pour le spectacle comme pour le niveau intellectuel de ce plateau — qu'aucun des interlocuteurs d'Onfray ne lui ait fait remarquer qu'il avait lui-même, dans un précédent livre, défendu Sade.

VI

UN FREUDIEN REPENTI

Le Marquis de Sade n'est pas le seul à avoir perdu les grâces de Michel Onfray en cours de route. En publiant *Le Crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne* (Grasset, 2010), il ajoute un nom à sa liste des damnés hier défendus : Sigmund Freud. Car à plusieurs reprises dans les ouvrages de Michel Onfray, la figure de Freud est invoquée favorablement, le plus souvent pour venir soutenir, en renfort, la thèse d'un acteur de l'épopée historico-fantastique onfrayenne. Dans *L'Art de jouir*, outre sa confirmation par l'intermédiaire d'Onfray des thèses à la fois sociologique et biologique de Sade, Freud est également prié de venir apporter une caution scientifique aux fulgurances d'un Charles Fourier qui, pour confirmer que nos sens s'imposent à nous comme autant d'outils pour accéder au monde, fait état de « l'intérêt porté par les enfants à leurs matières fécales » (*Art de jouir*), et d'ajouter « comme tout à chacun à la scatologie » (id) : « Fourier constate ici ce que Freud va mettre en évidence plus tard » (id). Dans les plusieurs dizaines de pages d'un bavardage surréaliste à propos du nez et de l'odorat, que Michel Onfray propose de prendre en compte pour en exploiter tout le potentiel (ce qui nous a été jusque-là interdit, nous dit-il, par le christianisme négateur des sens et donc de celui, pourtant fondamental, de l'odorat), Freud est-il une nouvelle fois sollicité à un moment où, professeur chargé d'enseigner Freud dans les écoles, Michel Onfray lui attribue une autorité suffisante et une valeur assez érudite pour venir valider différentes thèses, semées ici ou là dans un coin de chapitre.

Dans *Cynismes*, ouvrage dans lequel il revient sur cette école dont Diogène était un modèle et un fer de lance, alors qu'il bavarde sur le recours à l'humour par *les Cyniques* en signalant que cela les anime d'une force supplémentaire vis-à-vis de ceux qui sont moins dotés de cette qualité, il introduit une nouvelle citation de Freud : « tous les hommes ne sont pas également capables d'adopter l'attitude humoristique ; c'est là un don rare et précieux » (page 89). Résumons : Diogène, son héros, constate que tout le monde n'est pas égal en humour, que certains y sont plus sujets que d'autres ; un constat qui n'échappe à personne. D'ailleurs Onfray valide le constat, et on se demande qui ne le validerait pas. Dans ce cas demander à Freud de venir confirmer ce qui relève moins de la découverte philosophique que de la banale évidence quotidienne n'a aucun intérêt, sauf à vouloir donner de l'épaisseur, de la consistance à un propos en le faisant valider par une autorité scientifique et intellectuelle. Un statut qu'il reconnaît donc au psychanalyste ; nouvelle allégeance.

Freud revient sous la forme d'une occurrence dans son *Antimanuel de philosophie* (Editions Bréal, 2001). En introduction de l'ouvrage, Onfray rappelle le sens de sa démarche : il s'agit de reprendre la philosophie aux universitaires qui, à la différence des affranchis, font une mauvaise utilisation de cet outil. Aussi s'inscrit-il dans une démarche qu'il veut différente par la méthode et par le choix de l'historiographie qu'il se propose de soumettre au lecteur en lui promettant qu'elle constitue la vraie façon de faire de la philosophie. Les références qu'il donne dans l'ouvrage sont donc supposées former un bagage nécessaire et efficace pour parvenir à cette fin. Chaque nouveau chapitre est l'occasion pour l'auteur de donner son avis sur la thématique à venir, ce qui empêche d'oublier que Michel Onfray ne fait jamais rien qui ne corresponde pas à ses choix personnels. Et qu'au-delà de la forme encyclopédique de l'ouvrage, il reste un prétexte pour diffuser une pensée bien précise. Le docteur Freud apparait en page 238 et s'installe jusqu'en page 243. Six pages de présentation des principales thèses du Viennois, en commençant par le fameux Complexe d'Œdipe avant d'aborder la sexualité des enfants, les stades oral, anal, anal sadique ; suivent les bienfaits pour l'humanité de la découverte de l'inconscient psychanalytique à qui « l'on doit toutes ces découvertes qui révolutionnent la pensée et modifient depuis le cours du monde et le rapport entre les humains ». Le tout ressemble à une simple description à la manière d'un dictionnaire qui explique, précise l'origine, donne les acceptions mais ne prend pas parti. En utilisant ce style formel, Michel Onfray inscrit son propos dans un cadre présentatif destiné à convaincre par la crédibilité encyclopédique que le contenu

est fondé et qu'il faut l'accepter comme étant *le* savoir utile. L'*Antimanuel* sort en 2001, le *Crépuscule d'une idole* est pour plus tard mais à mi-chemin entre les deux sort *La Puissance d'exister* (Grasset, 2006) dont nous allons voir qu'il présente Freud très favorablement. Au moment où il publie son manuel, il est donc encore dans une perspective pro-freudienne et, connaissant le goût onfrayen pour le parti pris, il devient difficile de nier que ses lignes sont écrites au premier degré. Par exemple dans le chapitre de l'*Antimanuel* réservé à Freud, on y apprend que le bon docteur « invente la psychanalyse » ; que « la psychanalyse relègue la conscience au placard et démontre les pleins pouvoirs de l'inconscient dans la construction d'une personnalité » ; que ce que nous cherchions, enfants, dans le lit de nos parents était, « pour les garçons » : « à coucher avec notre mère » et de conclure le paragraphe en rassurant le lecteur sur le caractère universel de pareilles bizarreries infantiles par un consolant « pas de panique, nous logeons tous à la même enseigne et avons tous connu ce moment-là dans notre existence ». Pour ceux qui auraient oublié, voire qui en douteraient, l'explication du refoulement freudien n'est pas loin : « vous ne vous en souvenez peut-être pas parce ce que ces choses-là se refoulent au plus tôt ». C'est donc ça ! Nul doute que le Onfray de 2010, s'il écrivait ces choses sur ce ton, le ferait avec ironie et sarcasme. Celui de 2001 est favorable à Freud et à moins de considérer qu'il se soit amusé à moquer l'une des étoiles de sa galaxie dans un élan complètement contre-productif, il n'y a guère de doute quant à son adhésion aux loufoqueries freudiennes qu'il va s'échiner à détruire dans quelques livres.

Ailleurs, dans *La Puissance d'exister*, alors que l'auteur réitère ses positions sur l'ignominie du mariage et de l'enfantement, coupables selon lui d'être des avatars du christianisme ennemi de l'Homme (rien que ça), ne trouve-t-il pas là une raison supplémentaire d'en appeler au psychanalyste viennois. « Freud a pourtant prévenu : quoi qu'on fasse, une éducation est toujours ratée ! », et si Freud le dit, comment et pourquoi en douter ? Ici comme ailleurs, Onfray ponctue un propos par la citation d'un illustre personnage historique dont la charge est supposée être suffisamment positive pour achever de convaincre le lecteur.

Le moins que l'on puisse dire de cette méthode rhétorique (qui n'est certes pas exclusivement utilisée par Onfray), c'est qu'elle laisse peu de place à la libre appréciation du lecteur à l'égard du propos en lui-même, c'est-à-dire à l'éventualité de sa qualité purement véritable en soi. Car citer les uns et les autres à tour de bras (toujours des figures positives, au moins au moment où elles sont citées) à la fin ou au début d'une analyse n'est pas loin de s'apparenter à une sorte de conditionnement, une incitation à ne pas douter non du propos en lui-même mais du fait qu'ayant été déjà formulé par d'autres, il devient plus vraisemblablement exact et donc insoupçonnable de fausseté. Qu'en est-il de la véracité d'un propos qui, pour être appuyé et démontré, a reçu l'adoubement d'un personnage historique devenu quelques livres plus loin l'incarnation soit de l'horreur soit de la parfaite nullité ? Lorsque Freud confirme que toute « éducation est toujours ratée » et qu'en conséquence, d'après Onfray, il est préférable de ne même pas l'entreprendre donc d'envisager le célibat et le non-enfantement, dès lors que le même Freud est passé de crédit intellectuel et scientifique à *affabulation*, doit-on en déduire que le propos qu'il était venu confirmer perd lui aussi de sa crédibilité ? Après tout, si le lecteur était invité à ne pas douter de la vérité d'une analyse au motif qu'elle était également celle d'autres, la perte de ces soutiens qui constituaient un motif de conversion met à mal le propos et invite le lecteur à ne plus le considérer qu'en simple hypothèse nue.

Michel Onfray ne semble pas beaucoup se soucier de ces quelques réflexions et emporté par son élan, il enchaîne les livres à la vitesse industrielle, se regarde écrire comme d'autres s'écoutent parler. Concernant Freud, un élément n'est pas sans interpeler. L'historique de son rapport au Viennois suit la courbe suivante : adolescent masturbateur, il trouve en Freud un efficace ouvrier de la décomplexion qui lui permet de satisfaire aux plaisirs d'Onan l'esprit serein. Il parle de *Trois essais sur la théorie de la sexualité* de Freud, acquis sur le marché de la sous-préfecture d'Argentan, comme du livre qui lui « faisait découvrir que la sexualité pouvait se penser dans la clarté lumineuse d'une anatomie amorale, sans souci de Dieu ou du Diable, sans menace, sans crainte, sans les peurs associées à l'appareil répressif de la morale chrétienne ».

Enthousiasmé au possible, il intègre même Freud dans son triptyque gagnant, aux côtés de Nietzche et de Marx. Plus tard comme professeur, il enseigne Freud qui est au programme et, nous l'avons vu, l'intègre à sa réflexion idéologique au point de le citer plusieurs fois dans ses livres. Dans la préface du *Crépuscule d'une idole*, il explique n'avoir trouvé aucune raison de douter de Freud au motif que sa renommée et sa vérité ne faisaient aucun doute dans le corps enseignant, dans l'Éducation, dans le monde de la psychiatrie et dans diverses autres déclinaisons de la société savante : culture, littéraire, philosophie, etc. : « Le Freud que je lisais alors pour ma gouverne était donc *aussi* le Freud conseillé par l'Éducation nationale de la République française qui considère en effet que cet auteur fait partie du patrimoine mondial de la philosophie […] comment ne pas y voir une garantie d'excellence ? ».

Touchante naïveté. Entre-temps pourtant, un collectif d'auteurs entreprend de rétablir la vérité sur l'escroquerie freudienne et publie une véritable bombe, le *Livre noir de la psychanalyse* (2005, Les Arènes). Freud et ses théories y sont passés à la moulinette et il n'en reste rien qui résiste à l'épreuve des faits. La sortie de l'ouvrage, qui passe presque inaperçue après que les médias aient observé à son égard un silence de mort, n'a toutefois pas manqué d'arriver jusqu'aux oreilles de Michel Onfray qui, par définition, ne pouvait plus ignorer qu'il existait un discours contestataire sur ce sujet.

Pour un philosophe lui-même contestataire, dont les livres précédemment publiés démontraient un souci de sortir des sentiers balisés de l'historiographie officielle, le *Livre noir de la psychanalyse* avait toutes les raisons d'attirer l'attention.

Pourtant, dans une vidéo mise en ligne le 8 mai 2010 par la Librairie Mollat de Bordeaux où Michel Onfray était invité à parler de son livre, il continue de surprendre en revenant sur l'accueil, plutôt le non-accueil, qu'il a instinctivement réservé au *Livre noir* : « Elisabeth Roudinesco avait présenté ça [*le Livre noir*] à longueur de pages du *Monde*, et avec quelques-uns de ses amis, comme un livre fabriqué par des antisémites, des négationnistes, des révisionnistes, des gens d'extrême-droite, des gens douteux, des gens suspects, des gens malveillants, des gens méchants, donc pour moi à l'époque la caution du *Monde* et la caution d'Elisabeth Roudinesco faisaient que j'avais acheté le livre mais je ne l'avais pas lu ». Spectaculaire aveu s'il en est. Voilà quelqu'un qui, à quelques mois de publier son premier tome d'une *Contre-histoire de la philosophie* présentée comme la contestation de l'ordre établi par des historiographes partiaux, admet avoir arrêté un avis à propos d'un livre sur la base de critiques établis par ses adversaires ! Et cerise sur le gâteau, en introduction de ce propos, il dit également que Freud, arrivant chronologiquement au programme des cours de son Université populaire de Caen, s'apprêtait donc à devenir son sujet du moment.

Résumons : le monsieur va faire un cycle sur Freud, dans la foulée il entend parler d'un livre hostile à Freud mais refuse de le lire, lui le contestataire, lui le philosophe qui va chercher dans les recoins des rayonnages de livres des versions différentes de celles officielles, parce qu'une clique de psychanalystes, c'est-à-dire tout sauf des gens neutres, a mené une campagne médiatique contre le livre en question. À aucun moment l'idée ne lui a traversé l'esprit que des psychanalystes vivant copieusement du marché du Divan pouvaient ne pas être parfaitement objectifs dans l'appréciation d'un livre capable de remettre en cause leur « bizness » ? Et au nom de quoi cette confiance aveugle en « la caution du *Monde* » ? N'a-t-il pas eu la curiosité, lui le contestataire des institutions, de lire l'ouvrage qui a égratigné l'une des plus influentes d'entres elles, l'institution de la presse, dans *la Face cachée du Monde* (2003, Mille et une nuits) publié deux ans plus tôt par Pierre Péan et Philippe Cohen ? Onfray le destructeur de mythes profite décidemment bien peu des occasions qui lui sont faites d'exercer sa curiosité. Finalement, il se décide à lire l'ouvrage maudit, officiellement pour « être au courant des thèses des adversaires de Freud, du freudisme et de la psychanalyse ».

L'observateur s'attend donc à trouver dans le travail d'Onfray sur Freud l'addition de plusieurs approches, notamment celle qui allait constituer initialement le contenu de ses cours sur le sujet, et celle empruntée au *Livre noir*, venue se greffer en complément. Le récit est charmant mais la lecture du *Crépuscule d'une idole* ressemble moins à l'addition de plusieurs approches qu'à un recopiage du contenu du *Livre noir*. Une ressemblance qui n'a pas manqué d'être relevée par Boris Cyrulnik sur le plateau de l'émission *Vous aurez le dernier mot* de France 2 du 23 avril 2010, présentée par Franz-Olivier Giesbert : « Tout ce que j'ai lu

[dans *le Crépuscule d'une idole*], toutes les pages que j'ai lues, je l'avais déjà lu dans le *Livre noir* », et même d'ajouter : « dans (Jean) Cottraux et dans Peter Gay », respectivement psychothérapeute et historien de la psychanalyse. Certes, Onfray peut avancer que le travail qu'il allait fournir sur Freud, justement, reprenait ces critiques et ces analyses. Le lecteur est donc prié de croire en cet heureux hasard.

L'ouvrage de Michel Onfray, à défaut d'apporter un contenu factuel nouveau et une analyse originale, a néanmoins le mérite d'exister non comme produit philosophique mais comme vecteur de plus grande diffusion de ces thèses, jusque-là réservées à un public initié composé notamment d'un lectorat intéressé par la psychologie. Le reste du monde, lui, était condamné à n'entendre que des versions apologétiques sur Freud, bien obligé de croire par conséquent qu'en plus de ne pas exister, la critique contre le Viennois n'avait par conséquent pas lieu d'être. S'il est une action à mettre au crédit de Michel Onfray ces dernières années, c'est d'avoir porté avec force, sur la place publique, l'existence d'une contestation de Freud et de sa psychanalyse. La dernière tentative notable en date, *le Livre noir*, bien que parfaitement documenté et redoutable à tous les niveaux, avait subi l'omerta des médias conditionnés par la propagande d'Elisabeth Roudinesco et d'autres, la même propagande qui avait convaincu Onfray lui-même, rappelons-le. Un texte d'introduction de l'édition de 2010, parue chez 10/18, intitulé « Petite histoire du livre noir de la psychanalyse » révèle quels obstacles ont été placés sur le chemin du livre au moment de sa sortie, et quelles accusations il a reçues qui ont motivé quantité de médias à faire comme si ce livre n'existait pas.

Michel Onfray, de son côté, bénéficiant d'un accès médiatique très large et du statut de l'intellectuel de service, adoubé depuis longtemps par le pouvoir médiatique qui a fait de lui un incontournable, a pu mettre ses possibilités au service de la diffusion de son livre, c'est-à-dire du *Livre Noir de la psychanalyse*.

Dans ses livres Michel Onfray est discret sur les raisons qui le conduisent à brûler ses idoles passées. Le lecteur qui suit sa production depuis le début, ou à défaut depuis quelques années au moins, est spectateur de revirements difficiles à comprendre du point de vue conceptuel. Dans le cas de Freud par exemple, comment expliquer qu'Onfray se réveille subitement dans les habits d'un pourfendeur catégorique du freudisme alors qu'il a posé, ici et là, plusieurs jalons freudiens avec une complaisance revendiquée dans ses livres ? Quelles modifications ont été apportées à la philosophie onfrayenne qui justifient que le docteur viennois dégringole dans son estime ? Car objectivement, comme pour le cas Sade, le concerné étant mort depuis longtemps il n'y a rien qui, de lui, soit venu donner une dimension nouvelle à sa psychanalyse et à sa biographie. Certes mais, entre temps, le *Livre noir* est sorti et dans la généalogie d'Onfray, c'est ce livre qui lui ouvre les yeux et lui commande, presque à la manière d'un petit hapax, de révéler au monde ce qui, connu par d'autres depuis longtemps, lui arrive seulement maintenant. Détenteur tardif de vérités explosives, Onfray se sent le devoir, la mission quasi évangélique d'alerter le monde. Soit. Nous pourrions effectivement accepter cette explication qui, bien que révélant encore quelques lacunes chez notre philosophe, reste formellement cohérente. En effet, lorsque l'on apprend, grâce aux témoignages de médecins psychiatres (collaborateurs du *Livre noir*), que le corps médical de cette branche était gangrené de freudisme dans les années 70-80, et que pour s'assurer la complaisance de la hiérarchie universitaire et pouvoir passer leurs diplômes sans rencontrer d'obstacles corporatistes iniques, les étudiants étaient invités à faire allégeance aux théories du Viennois, voire à subir une psychanalyse, on peut admettre qu'à moins d'y avoir été autorisé par des circonstances exceptionnelles, il a été difficile pendant très longtemps d'entrer en contact avec la contestation anti-freudienne. De sa bibliothèque qu'il ne quittait que pour donner des cours dans un lycée technique de province, Michel Onfray n'a certes pas été le mieux placé, ne serait-ce que d'un point de vue logistique et pratique, pour découvrir autre chose que le freudisme d'institution. Mais comme souvent lorsqu'il s'agit de celui qui se pose en « contre-philosophe » dissident, il est toujours surprenant de le voir s'être fait prendre dans le même jeu que toutes celles et ceux qui, héritiers, représentants, acteurs du consensus, sont accusés par lui de faire subsister des lectures historiques précises. Le rôle d'Onfray, précisément, n'était-il pas d'aller chercher autre chose que des versions officielles et unanimes ?

Après tout, il est convaincu que nos sociétés sont infestées de platonisme préchrétien et de christianisme platonicien, que plus de vingt siècles sont responsables d'un ancrage puissant mais la perspective d'affronter un adversaire aussi massif ne l'a pas découragé pour autant, et il a agi. Témoignant de ce qui n'est absolument pas un courage en soi (si l'on considère que le courage consiste à s'attaquer à un danger plus grand et plus fort que soi, ce qui n'est pas le cas pour le christianisme vaincu), mais au moins d'une conviction personnelle, installée en lui, d'être ce courageux. Un tel courage, érigé en comburant de sa démarche philosophique et présenté comme le bélier qui permet d'enfoncer des portes blindées, aurait pu (dû ?) le conduire à se méfier d'une telle unanimité dans l'adhésion au freudisme dans une société qui a tout pour lui déplaire.

Seule défense possible d'Onfray pour sauver les apparences de sa contestation : prétendre qu'il a effectivement étudié Freud et les mécanismes de l'adhésion générale qu'il recevait auprès des élites, mais qu'il n'en a pas conclu pour autant à l'invalidité de ses thèses. Car effectivement, la volonté de consulter l'envers des décors ne doit pas forcément conduire à tout contester au seul motif qu'il faudrait contester de toute façon. Quoi qu'il en soit, cette défense éventuelle de Michel Onfray, la seule crédible, indiquerait qu'il a fait une distinction entre les faits constitutifs de la vie privée de Freud, possiblement douteux mais sans que cela ne signe la nullité de ses théories scientifiques. Celles-ci ont été plusieurs fois convoquées pour appuyer des analyses onfrayennes, nous l'avons vu. Séparer le grain de l'ivraie ; les factualités biographiques avec la part d'ombre qu'elles sont susceptibles de contenir comme chez tout à chacun, tout en persistant à croire que l'on peut être discutable en tant qu'homme mais génial en tant que penseur ou scientifique.

C'est beau comme un poème, mais Michel Onfray n'a-t-il pas fait du refus du « culte du texte seul » l'un des points architecturaux de son approche ? Pendant des années, le Freud qu'il a admis, utilisé, vanté, était un Freud envisagé au tamis de sa seule production, ou celle de ses apologètes. La lecture d'opinions divergentes, des textes qui très tôt (y compris du vivant de Freud) ont tiré la sonnette d'alarme sur les dérives inquiétantes du psychanalyste, aurait-elle permis à Onfray d'envisager une approche plus tempérée, plus en relief de Freud ? Officiellement oui (c'est sur ce « oui » que repose sa méthodologie), mais dans ce cas pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

Ainsi la lecture du *Livre noir de la psychanalyse* le sort de son sommeil complaisant. « Et si c'était vrai ? », se demande-t-il. Désormais au fait des éléments biographiques de la vie calamiteuse de Freud, Onfray possède maintenant la matière pour une grande critique du psychanalyste. La fameuse séparation entre vie privée et œuvre publique disparaît et le Freud privé permet de démonter le Freud scientifique. Car le livre de Michel Onfray ne se contente pas de formuler une critique des éléments biographiques uniquement, éléments qui forment le complément d'informations qu'il utilise, mais établit qu'ils constituent autant de raisons de mettre le feu y compris à ses théories. Des théories qu'il connaissait déjà au préalable pour les avoir expérimentées dès l'adolescence, et plus tard comme professeur et écrivain, sans que cette réaction pyromane ne se manifeste. Le Onfray 1.0 considère donc que c'est l'esprit génial, l'exceptionnelle empathie et l'acuité foudroyante de Freud qui lui permettent de développer ses théories sur le refoulement, la sexualité ; ses positions sur la civilisation, le couple, la famille, etc. Le Onfray 2.0, lui, considère que Freud, sur le thème de la performation, a prétendu à tort pouvoir appliquer à l'ensemble des êtres humains des motifs qui ne le concernaient singulièrement que lui. Lequel des deux Onfray a raison ? L'état des connaissances en psychologie et en neurosciences qui invalident la plupart des théories freudiennes, et le fait désormais acquis (et révélé, pour les éternels sceptiques, par un rapport de l'Inserm publié en 2004) que la psychanalyse ne tient pas ses promesses de soins et de guérisons, répond à la question : c'est bien le Onfray anti-freudien qui a raison.

Mais puisque l'objet du présent ouvrage n'est pas de disserter sur la psychanalyse mais de décrypter le personnage Onfray, dans la mesure où celui-ci passe du coq à l'âne sans faire de pédagogie conceptuelle sur les raisons qui motivent ces changements spectaculaires, il faut bien chercher par nous-mêmes.

Pour cela nous disposons d'un réservoir d'informations, et par chance il est bien loti. Onfray ayant tellement écrit, tellement dit, il a multiplié les occasions de se trahir, de se faire mentir, c'est-à-dire de semer des éléments permettant de cerner ses méthodes et leurs limites. Un constat revient en permanence : Michel Onfray n'est pas un adepte de la modération. Lorsqu'il critique le christianisme, c'est totalement ; lorsqu'il veut promouvoir l'hédonisme, c'est habité d'une foi de charbonnier, quitte à invoquer des personnages parfois bouffons, au risque de devoir plier, écraser, forcer pour qu'ils entrent bien dans la case qu'il leur a définie. Il aime les cases, les étiquettes ; dans le paradigme onfrayen, chacun doit occuper une place en fonction des critères qu'il décide. Si, pour les besoins de sa démonstration, il faut faire d'un Sade une figure favorable et utile, il n'hésite pas à le faire, et à le défaire plus tard si, les nécessités ayant changées, il n'a plus besoin de cet accessoire-ci à ce moment précis. L'homme au divan, comme Sade, comme Marx, a ainsi pu loger, à quelques années d'écart, aux deux extrémités du spectre onfrayen. L'explication que nous avons retenue pour commenter l'abandon de Sade, à savoir un souci moins philosophique que mondain de ne plus avoir à défendre un sadique notoire à l'heure du féminisme médiatique triomphant, s'appuie sur le constat abordé quelques lignes plus haut, en l'occurrence son désir de toujours organiser une scène de théâtre où chaque élément est convenablement à sa place, désir motivé moins par le souci de la crédibilité que par celui de plaire à son auditoire, désormais largement constitué de téléspectateurs et de journalistes. Ainsi, en tribun numéro un de l'athéisme en France, celui que l'on invite sur les plateaux lorsqu'il s'agit d'en remettre une couche, a-t-il fini par remarquer que la corporation psychanalyste se comportait, dans la défense de sa chapelle, avec la même foi que les croyants en Dieu, et de conclure donc à la religiosité du freudisme. Freud n'est plus un médecin mais le point culminant vers lequel convergent des ouailles militantes. Une religion, la psychanalyse ? En tout cas pas une science, c'est démontré ; même pas une psychothérapie dans les faits puisque ses résultats sont mauvais.

Pourtant le culte du Père fondateur existe et ses disciples se sont comportés, au moment de la sortie du *Livre noir*, comme des lanceurs de fatwa, condamnant l'ouvrage quoi qu'il en soit au seul motif qu'il était critique. Pareilles attitudes, intégrées dans un schéma de dévotion à la parole du Maître, ajoutées à l'adoration pieuse vouée au précieux divan utilisé tel un objet du culte, l'impossibilité d'aborder la question de façon critique sans provoquer d'instinctives levées de boucliers, bref tous les ingrédients étaient réunis pour permettre à Onfray de conclure au caractère sectaire de la psychanalyse freudienne. C'est-à-dire au caractère religieux, l'un et l'autre ne se distinguant qu'en fonction de leur popularité selon l'analyse athéiste. Il était déjà engagé dans l'athéisme (bien avant 2005, l'année de publication du *Traité d'athéologie*), et dès ses premiers livres on découvre un rejet militant violent et sans mesure de la religion. Le *Traité* est un moment crucial dans sa vie, c'est le livre qui va vraiment le faire exploser dans les médias et le faire connaître du grand public. Son lectorat, ou à défaut sa base de téléspectateurs fidèles, connaît le genre d'amplitude que permet la médiatisation ; il n'est plus composé d'initiés au volume restreint mais s'ouvre à divers curieux, séduits, lecteurs en tous genres. À ces fidèles, pour leur donner des raisons de justifier leur fidélité, il s'agit désormais de plaire.

Michel Onfray déteste les gens qui *croient*, synonyme pour lui de faiblesse intellectuelle et de malléabilité de l'esprit. Toute sa vie il a développé un soin martial à dire et répéter que la philosophie, qui est la science de la raison, est l'arme des forts ; contre la *croyance*, qui est celle des faibles. Le monde ainsi divisé en deux, il a rempli chacune des colonnes de quiconque, s'étant manifesté publiquement, a pu s'exposer aux sentences onfrayennes. *Croire, ne jamais croire ; toujours savoir, raisonner*. Or, il n'y a pas de croyants sans objet de croyance. En mettant en relief l'attitude des défenseurs aveuglés de Freud avec les méthodes utilisées par celui-ci pour formuler sa thèse, Onfray a trouvé plus de points communs avec la religion qu'avec la science. Premier bilan : Freud n'est pas un scientifique. Il a bien été médecin au début de sa carrière mais ce statut lui a ensuite davantage servi à se couvrir de caution qu'à appuyer ses analyses psychologiques. Freud a décrété, affirmé ceci et cela sans examen ni contre-exemple clinique, en somme il a fait de la *performation*. Rappelons de quoi il s'agit : prétendre en la vérité d'un propos au seul motif qu'il a été prononcé. Là où les scientifiques avancent des théories, des hypothèses qu'ils conservent ou écartent en fonction de ce qu'en disent les expériences, Freud s'est contenté de décréter le refoulement, le

complexe d'Œdipe, le stade anal, oral, l'interprétation des rêves, etc., sans jamais les exposer à l'examen clinique. Pire, même quand les progrès de la science, notamment l'émergence de la psychologie scientifique et des technologies neuroscientifiques, ont écarté les théories freudiennes, leurs fidèles ont continué et continuent encore à les prétendre vraies. Pareilles attitudes ne peuvent être que religieuses. Le style performatif aussi, qui génère de la foi plutôt que de la connaissance. Le saint apôtre dit quelque chose, ce quelque chose devient vrai ; idem pour Jésus lui-même, pour les docteurs de l'Église et, par conséquent, pour l'Église catholique, apostolique et romaine.

On demande aux croyants de faire confiance en la parole de ceux qui, érudits, ont étudié et compris le sens des Textes sacrés. Semblablement, l'apprenti qui se soumet à l'étude de Freud et à une psychanalyse didactique est-il prié de croire sur parole en la véracité des thèses de Freud, le saint Patron du divan magique. Si d'aventure le nouveau disciple exprimait quelque scepticisme à l'endroit d'un point précis du Dogme, Onfray constate que la religion et la psychanalyse ont recours à des procédés réactionnels similaires : dans le premier cas, on soupçonne un affaiblissement de la foi, ce dont il faut absolument se prémunir en évitant de se poser les mauvaises questions ; dans le second on explique ce scepticisme par le refoulement, le refus de voir la vérité universelle de l'Homme en face, c'est-à-dire sa propre vérité.

Michel Onfray, celui qui a déclaré la guerre à *ceux qui croient*, ne pouvait décemment plus accorder de crédit à une mouvance en tous points religieuse depuis qu'ayant été mis sur le devant de la scène par les médias contre la promesse de remplir son rôle d'athéiste, il dispose d'un socle d'admirateurs (parfois d'adorateurs) qu'il faut bien nourrir de ce qu'ils sont venus chercher. Cette nouvelle scène plantée, se débarrasser de Freud et du freudisme qui ne correspondaient plus au décor était devenu nécessaire. Qui plus est, même si des personnes capables de nuisance ont encore pignon sur rue dans les quartiers bobos et dans les salles de rédaction des journaux parisiens, la critique de Freud a moins de conséquences de nos jours. En cas de besoin, des quantités de psychologues peuvent être invoqués pour confirmer la désaffection des théories freudiennes auprès des spécialistes de la santé mentale et psychologique. D'autant que maintenant le *Livre Noir* constitue un outil de repli efficace. Ce n'était pas le cas il y a vingt ans, trente ans, quand Michel Onfray avait fait de Freud la caution scientifique de ses héros hédonistes et libertins. Spécialiste de l'assaut contre des portes ouvertes, notre contestataire va avoir de plus en plus de mal à cacher qu'il est souvent en retard d'une guerre. Mais qu'importe la réalité, ce qui compte c'est notre façon de la présenter au public. Et Michel Onfray se rêve toujours en pourfendeur des institutions puissantes, s'imagine dans le rôle du petit caillou qui rend douloureuse la marche totalitaire des bottes. Pour soutenir que son combat athéiste est courageux et d'actualité, il répète à longueur de temps que notre société est conditionnée par le christianisme, malgré les apparences. En somme, non seulement l'ennemi est toujours là, mais il est partout, omniprésent mais dissimulé, désorganisé comme institution ciblée mais toujours à l'œuvre dans les coulisses, ici et là, par capillarité, rendant le combat aussi nécessaire que difficile. Installant dans son décor le Monstre le plus gigantesque possible, il quantifie proportionnellement son courage. Lorsqu'il déboulonne Sade, c'est en précisant qu'il le fait contre l'intelligentsia parisienne de ces dernières décennies : « Il [Sade] jouit d'une fascination rare et difficilement explicable dans le petit monde des lettres » (*Contre-histoire 4*, page 272) ; lorsqu'il s'en prend à Freud, il rappelle qu'on l'a copieusement insulté et se régale des menaces d'Elisabeth Roudinesco qui promettait de lui rendre la vie impossible (article sur Médiapart du 17 avril 2010). Tous ces adversaires, cette force de frappe qui s'abat sur lui dès qu'il dérange, il s'en sert pour fabriquer sa légende, rappeler qu'il est bien le contestataire brûleur d'icônes qu'il dit être et qui matérialise son créneau commercial.

Après avoir retiré — à juste titre — ses habits scientifiques à Freud, il rappelle que le Viennois n'en était pas moins un très bon écrivain capable de scénariser sa vie et ses récits psychanalytiques. Ce talent de plume n'est sans doute pas sans responsabilité dans le succès qu'a rencontré son auteur. À défaut d'avoir convaincu tout le monde de ses théories en elles-mêmes, au moins les avoir ainsi narrées a-t-il pu séduire quelques lecteurs qui, à demi-charmés, avaient déjà fait la moitié du chemin de la conversion. La lecture de Freud révèle effectivement un sens de la formule, de la narration, même du suspense, une

savante utilisation des mots et une maîtrise parfaite du sophisme, autrement dit tout ce qui permet de faire un bon roman. Freud écrivain, et philosophe ?

Onfray ne croit pas en la scientificité de sa psychanalyse, ni à ses vertus médicales, mais l'ensemble constitue un schéma, une grille d'approche de l'Homme, un paradigme susceptible de faire de Freud un philosophe. Après tout, il ne suffit pas d'avoir philosophé pour avoir dit vrai ; et Freud peut parfaitement s'inscrire dans la tradition de ceux qui, sur la base de leur vision du monde et des hommes, ont proposé une grille de lecture, à chacun d'y adhérer ou non. Si son style performatif n'a rien à faire dans le monde des sciences, au moins en philosophie constitue-t-il une méthode habituelle.

L'exemple de Descartes est intéressant. À la fois philosophe et scientifique, il a donné des avis sur des sujets scientifiques que les connaissances postérieures ont invalidés, notamment en physique. S'il avait vu juste, nous aurions de Descartes le souvenir d'un scientifique, un précurseur qui sur la base de ses analyses avait formulé avant les autres, ou avec d'autres, des hypothèses confirmées par la suite. Le fait de s'être trompé, si cela lui retire les habits de physicien, ne lui enlève pas pour autant son statut de philosophe. Freud, à une époque où les moyens de mesurer l'activité cérébrale n'existaient pas comme aujourd'hui, a émis des hypothèses qui, si elles avaient été validées ensuite par la science, l'auraient fait scientifique. Dès lors que ce n'est pas le cas, il rejoint la communauté de celles et ceux qui, sur la base d'appréciations personnelles sur le monde, ont donné une lecture. C'est-à-dire les philosophes.

On peut s'étonner que des motifs aussi primaires aient présidé à l'abandon de Freud par Onfray. La religiosité du freudisme comme point de départ d'un rejet ensuite étendu à d'autres considérations a l'air d'être une analyse basique et réductrice. Et pourtant, Michel Onfray n'a-t-il pas publié un article contre Freud sous le titre : « Une religion du 20ème siècle » (*Siné Hebdo*, 08 juillet 2009) ? Si l'article en lui-même n'est qu'un prétexte à évoquer une fois de plus son passé de professeur chargé d'enseigner Freud à ses élèves, c'est le titre qu'il faut prendre en compte. Car c'est lui qui, en cinq mots à peine, condense l'avis nouveau d'Onfray sur son héros d'hier.

Dès lors qu'un écrivain qui doit le point de départ de sa notoriété médiatique à un livre de militantisme athée entreprend la critique d'un personnage en considérant textuellement qu'il a écrit sa légende sur le mode narratif, qu'il a décrété sur le mode performatif, qu'il a construit autour de lui un réseau susceptible d'agir en véritable Sanhédrin et que l'ensemble de ces agissements en font « une religion du 20ème siècle », il n'y a même plus de place pour la discussion contradictoire. C'est clair, c'est limpide, c'est dit, ouvertement dit. Dans un autre article, publié dans la même revue, il choisit là encore un titre qui en dit long : « Divin divan ». Le propos y est encore plus formel et les expressions utilisées ne le sont pas moins : « Mes articles concernant Freud le Père et Lacan le Fils […] ont déplu à quelques croyants qui, parfumés à l'eau bénite psychanalytique, reprennent à leur compte tous les arguments que les bigots m'envoyaient à la figure lors de la parution de mon *Traité d'athéologie* ». La similitude des réactions qui ont suivi son *Traité* — qui brûlait la religion — et ses articles contre la psychanalyse — qui brûlaient Freud — achèvent de lui démontrer le caractère religieux du freudisme.

Et ce faisant, lui inspire le désir de lui réserver le même traitement que celui accordé aux monothéismes. Dans cet article il reprend un vocabulaire volontairement imprégné de sacré, de liturgie, de ces fameuses expressions clés qui agissent comme des associateurs de concepts et permettent une économie de la démonstration argumentative. Dans son élan, il reproche à Freud d'avoir « construit un système pour conquérir le monde sur le principe de l'Église catholique — avec orthodoxie, hétérodoxie, apôtres, Judas, conclaves, excommunications, etc. ». Cette analyse ressemble davantage à une volonté de nourrir d'exemples concrets une conclusion qui, au lieu d'arriver à la suite de ces exemples comme le veut la cohérence chronologique, les précède. Car objectivement, cette volonté de « conquérir le monde » et les moyens utilisés pour y parvenir assureraient à la psychanalyse freudienne d'être effectivement considérée comme une religion si, et seulement si, la religion était la seule institution de qui elle se serait inspirée. Or les grands courants idéologiques, comme le communisme, n'ont-ils pas semblablement procédé ? Le communisme a son orthodoxie également, quelques courants hétérodoxes, ses dieux et ses apôtres (Marx, Lénine, Staline, Mao), ses traîtres bien entendu (les ennemis du Peuple, disait-on plus modestement), ses

congrès, etc. Le fait d'utiliser un jargon d'inspiration religieuse pour prétendument démontrer une quelconque proximité entre la psychanalyse et la religion n'est pas une démonstration suffisante. De la même manière, celui qui voudrait montrer que la psychanalyse freudienne est un dérivé communiste, pourrait reprendre la phrase d'Onfray en changeant orthodoxie par parti, conclaves par congrès, apôtres par leaders, excommunications par expulsions du parti, et ainsi de suite. Onfray cherche du religieux dans la psychanalyse pour en trouver, mais quiconque cherche trouve, quoi qu'il cherche. Surtout s'il manie les bases du sophisme.

Pour les besoins de sa démonstration, pour ajouter un fait d'arme supplémentaire à son combat athée, il faut absolument que psychanalyse et religion soient deux faces d'une même médaille. Le « Divin divan » est un outil qu'il ramène au niveau de l'autel, du lieu de culte ; tous ayant, que ce soit dans la religion ou dans la psychanalyse, les mêmes vertus inspiratrices et magiques. La prétention psychanalytique de guérir les maux dès lors que l'on consent à les exprimer sur le divan magique ramène cet accessoire à état d'objet de culte, comme la grotte de Lourdes. L'importance accordée au divan, sa place centrale dans la mythologie freudienne, l'explication qu'au-delà de ses apparences de simple mobilier il condense en réalité des quasi pouvoirs, l'habillent d'irrationnel. Ainsi la psychanalyse ne lui apparaît pas comme foncièrement religieuse dans son mode organisationnel seulement, mais dans ce qui est le fondement de sa démarche et dans la nature de ses promesses aussi.

Autre crime de lèse-athéisme reproché à Freud : sa croyance en l'existence d'un inconscient immatériel, peut-être constitué d'éther, flottant sans consistance atomiste. L'inconscient freudien est, pour Onfray, un énième avatar de l'idéalisme qu'il reproche déjà à Platon et à tous les dualistes qui font du corps la maison d'un esprit détaché, dématérialisé.

Prétendre qu'il existe quelque chose, une entité, un mouvement, qui échappe à l'explication matérialiste et atomiste est pour lui une preuve que la psychanalyse s'établit à la suite des religions. Onfray précise que Freud « récuse toute priorité anatomique, physiologique, biologique dans l'étiologie d'une pathologie qu'il croit toujours issue des labyrinthes d'un dispositif psychique dont l'existence relève du postulat et non de la démonstration ». L'athée ne peut cautionner pareille conviction. Que Freud ait ainsi abordé la question psychique n'est pas faux d'un point de vue factuel, mais cette critique devrait se diriger plutôt contre les psychanalystes d'aujourd'hui. Car à l'époque de Freud, les connaissances en neurobiologie, l'imagerie cérébrale et plus généralement les acquis neuroscientifiques n'étaient pas aussi larges qu'aujourd'hui. Reprocher à quelqu'un de ne pas disposer d'un bagage scientifique qui n'existe pas encore de son vivant est un non-sens. Les héritiers de Freud, eux, ne peuvent ignorer que les neurosciences apportent énormément d'explications sur l'activité cérébrale, et donc psychologique dans la mesure où des thématiques et des pathologies relevant du domaine psychologique puisent leur savoir dans les découvertes sur l'activité cérébrale ; ses neurones, ses systèmes, circuits, etc.

Nous savons aujourd'hui, grâce aux progrès de la psychiatrie, qu'il ne suffit pas de raconter son enfance sur un divan pour se guérir de certaines pathologies. Dès lors que les troubles et les symptômes sont d'origine biologique, l'intervention d'une médicamentation ou le recours à la chirurgie offrent des réponses autrement plus convaincantes que la psychanalyse.

On ne soigne pas davantage une jambe de bois avec de la pommade qu'une schizophrénie avec une discussion au coin du feu. Quand bien même la discussion est payante. Car voilà autre chose qu'Onfray reproche à Freud : un rapport à l'argent qui place celui-ci au centre du processus psychanalytique.

Freud avait décrété que pour qu'une psychanalyse soit efficace, le patient (client ?) devait mettre la main à la poche, cette clause faisait partie des conditions de réalisation d'une analyse réussie. Tant qu'il ne se déleste pas de son argent, le psychanalysé s'empêche de faire les efforts d'exploration de son inconscient. La perspective qu'une psychanalyse s'étale trop dans le temps et le volume de dépense financière que cela implique oblige le patient à faire ces efforts, qui sont indispensables pour produire des résultats. Que cela ait également permis à Freud de se constituer un capital conséquent n'est sans doute rien qu'un effet collatéral. Michel Onfray ne travaille pas en chirurgien mais en conducteur de bulldozer.

Son souci d'avoir absolument raison lui permet de mobiliser, contre un adversaire, absolument tout ce qui peut être utilisé contre lui, quoi que ce soit tant que cela évoque un sentiment chez le lecteur. La question du Maître qui soutire de l'argent à ses victimes ne pouvait donc échapper à la condamnation onfrayenne. Or, cette pratique n'est pas uniquement freudienne. D'autres ont pareillement agi et certains figurent au Panthéon hédoniste d'Onfray. Et non des moindres. Aristippe lui-même dont on apprend ceci :

« Aristippe disait qu'il recevait un salaire de ses disciples non pas pour accroître son niveau de vie, mais pour que ceux-ci apprennent à dépenser leur argent pour des choses utiles » (*L'invention du plaisir, Gnomologie vaticane*, 743, n. 24, éd. Sternbach, page 96). Étonnant qu'Onfray ne soit pas plus révolté contre ce paternalisme bancaire d'Aristippe ; étonnant également qu'il ne constate pas que le cyrénéen qui taxe ses disciples et Freud ses patients sont deux expressions d'une mécanique identique.

VII

UN PROSÉLYTE QUI NE DIT PAS SON NOM

Dans la guerre qu'il a déclarée à la religion et à tout ce qui la touche, Michel Onfray a fait du principe d'asymétrie sa ligne rhétorique. Insoucieux des subtilités, convaincu d'être le disciple de Nietzsche, il mime le Maître et lui emprunte son marteau. La technique est quelque peu réductrice : considérer un propos émanant de la religion et dire l'inverse ; aborder ses valeurs dans le seul but d'en proposer des contraires. Ce jeu du chat et la souris qui n'élève pas le débat a par exemple fait dire à Michel Onfray l'une des plus spectaculaires énormités de sa carrière médiatique. Dans les studios de France Culture, le 8 décembre 2005, au cours de l'émission *Ainsi va la vie*, tandis qu'il se plaignait une fois encore de la tentation religieuse à laquelle cèdent de nos jours certains auteurs et certains philosophes et contre laquelle il prétend devoir déployer sans cesse et sans ménagement sa machine athéologique, son interlocutrice Franscesca Piolot, moins militante que lui, a tranché en se demandant et en lui demandant « *et pourquoi pas ?* ». En effet, pourquoi pas ? Pourquoi chacun n'aurait pas le droit de se trouver sa béquille, son soutien, son aide pour tenir debout dans un monde où tout est fait pour nous faire tomber ? Si la religion, la foi, l'espérance d'un outre-monde meilleur et bon constitue chez certains cette béquille, ce réconfort, cet outil pour relativiser ses souffrances présentes et les digérer mieux, s'il est permis de le regretter parce qu'à titre personnel nous sommes athées, cela suggère-t-il forcément la nécessité pour Onfray d'aller retirer leur béquille à ceux qui en ont besoin ? Et cette interlocutrice de rappeler à notre militant total que si certains se réfugient dans la religion, d'autres le font dans l'hédonisme, cherchant dans la jouissance quotidienne et dans l'instantanéité des solutions pour fuir le monde dans sa réalité sombre ; établissant un parallèle entre religion et hédonisme en les considérant à égal niveau dans le panel des béquilles possibles. Tous ont des croyances en cela qu'ils ont défini un but à atteindre et des moyens de le faire, formant au final un bagage complet et circonscrit dans des limites auxquelles il faut croire pour s'en revendiquer. Choqué par une telle association, Onfray proteste et, pour laver son hédonisme de tout parallèle avec l'ennemi, rappelle que « l'hédonisme n'est pas prosélyte, et jamais l'hédonisme n'a dit aux autres comment se comporter ». Son interlocutrice riposte : « l'hédoniste jouit avec les autres ! ». Certes, il peut également se contenter de jouir seul dans l'intimité de sa salle de bain, mais le but étant de « jouir et faire jouir » et de faire de l'autre l'objet et l'outil d'une interaction, effectivement l'hédoniste pratiquant à besoin de l'autre. Cet autre, s'il n'est pas convaincu par les vertus de la jouissance et de la chair, doit être préalablement converti si l'on désire qu'il se joigne à la grande fête. Tant qu'il ne l'est pas, il est — dans le théâtre onfrayen — un « esprit plein de dépréciation du corps, des sensations, des émotions, de la chair, des passions, des pulsions, des femmes, du plaisir, de la jubilation » (*Abrégé hédoniste*, p.31), car rappelons en effet qu'aux yeux de Michel Onfray, notre société a vu ses églises se vider mais les esprits de ses ouailles sécularisées restés pleins de l'enseignement chrétien. Il postule que nous vivons dans un monde qui a raté sa déchristianisation, constate en le déplorant que les gens, pour « la plupart agnostiques ou vaguement athées, incroyants d'occasion ou fidèles par habitude, sacrifient encore aux baptêmes religieux de leurs progénitures, aux mariages à l'Église, aux enterrements de leurs proches — ou du leur —… avec une bénédiction dans des lieux chrétiens pourvus du personnel ad hoc » (*La Puissance d'exister*, p. 109) et fait de cet assemblage de coutumes quotidiennes la démonstration que « ce qui donne l'impression d'être un recul du christianisme est une illusion » (Idem, p.110). Dans la mesure où une société est un ensemble constitué d'individualités, et que la somme des pratiques culturelles et sociales de ces individualités définit les contours de l'arsenal sociétal, si notre pays est ce que Michel Onfray dit qu'il est, c'est que les gens le sont aussi. Il admet : « l'individu que construit la société et la société que construit l'individu se nourrissent et se modifient substantiellement » (*La Puissance d'exister*, p.131). Dès lors, entouré de sujets encore naïvement contrôlés par les dogmes religieux, comment s'y prend l'hédoniste s'il veut « faire jouir », c'est-à-dire pratiquer son hédonisme avec l'autre sans envisager, par la promotion de son discours, d'influencer sur la

société et en influant sur elle influer sur l'individu de manière à enclencher une dynamique et un effet tâche d'huile ? Onfray lui-même rappelle, dans la même émission, que l'hédoniste jouit avec les autres mais « pas sans eux ni malgré eux ». Soit ! Ces « eux » sont supposés avoir fait de la dépréciation du corps la ligne de conduite d'une vie dominée par les instincts et « la pulsion de mort » hérités des quinze siècles de christianisme dominant. S'il faut jouir avec eux, sans que ce soit malgré eux donc de leur plein gré, puisqu'ils sont la somme des individualités d'une société chrétienne, il devient impératif de les détourner de cette vision dépréciative du corps, de la chair et des sens, pour qu'une fois convaincus des bienfaits de cette libération ils puissent jouir et faire jouir avec les autres hédonistes. Pour parvenir à cette destruction de l'héritage chrétien qui empêche l'avènement de la société hédoniste, et puisqu'il ne faut pas que cela se fasse « malgré eux », l'objectif est limpide : il faut convertir ! « Convaincre » préfère-t-il sans doute dire. Quelle différence ? Dans une société déjà hédoniste par nature, nul besoin du recours au prosélytisme en effet, mais là où l'ombre religieuse plane, cet impératif devient missionnaire.

Michel Onfray, en une phrase, parvient à tenir une position et à la déconstruire lui-même quelques mots plus loin. Le mot « magique » est lâché : prosélyte ! On sait que pour des raisons historiques, la notion de « prosélytisme » est instinctivement connectée à la religion, de même que celle de « propagande » renvoie à l'activité politique. « Marketing » est un anglicisme que nous utilisons pour qualifier la poursuite d'un but semblable mais cette fois dans le domaine commercial et économique. En somme, il existe plusieurs façons de nommer une même démarche selon qu'elle se place dans le champ politique, commercial, religieux. Mais qu'est-ce que le prosélytisme ? Après une rapide recherche dans le dictionnaire et une fois le grand Émile Littré sollicité, nous constatons que le mot « prosélyte » est utilisé au quotidien dans une acception différente de celle du dictionnaire. De nos jours, un « prosélyte » est quelqu'un qui promeut son message religieux, cherche à convaincre du bienfondé de sa croyance et en proposant aux autres de la rejoindre, leur promet les mêmes bénéfices moraux et vitaux. Par prolongement, le « prosélytisme » devient mécaniquement la façon de nommer *ce que fait* le prosélyte. Or, prosélyte vient de *prosêlutos* qui signifie « nouveau venu ».

Littré propose plusieurs déclinaisons : il s'agit dans un premier temps d'un « païen qui a embrassé la religion judaïque », mais également « nouveau converti à une foi religieuse » et enfin « un converti, un homme gagné à une doctrine ». Notons la présentation chronologique des différentes propositions du Littré. Quoi qu'il en soit, dans tous les cas le « prosélyte » n'est pas celui qui déploie des efforts pour convertir d'autres personnes à sa foi ou à sa doctrine, mais celui qui est lui-même ce converti. Le mot ne sanctionne pas une attitude mais une qualité. Le prosélytisme, d'après le même Littré, est un « zèle » destiné « à faire des prosélytes ». La phrase de Michel Onfray « l'hédonisme n'est pas prosélyte » n'ayant aucun sens, c'est « l'hédonisme ne fait pas de prosélytisme » qu'il eût été correct de dire, au moins pour sauver la forme. Car sur le fond, la fausseté de cette déclaration demeure. Pour parvenir à l'érection de la société hédoniste, ses défenseurs et militants ont nécessairement besoin de faire du prosélytisme, c'est-à-dire d'enregistrer des convertis, des nouveaux venus, de gagner d'autres à leur doctrine. Faute de quoi, c'est-à-dire faute de « personnels », l'hédonisme est semblable à une usine dont tous les employés font grève : impraticable. Résumons : Michel Onfray prétend que son idéologie, l'hédonisme, « n'est pas prosélyte » (« ne fait pas de prosélytisme » pour le dire correctement tout en respectant l'esprit de son propos) mais que le projet étant de « jouir et faire jouir », elle a néanmoins besoin pour éviter le dépôt de bilan que des gens s'entendent sur cette pratique, « avec eux, pas sans eux ni malgré eux » ; le tout en postulant à longueur de livres que même si les églises se sont vidées « les esprits restent pleins de l'enseignement chrétien : dépréciation du corps, des sensations, des émotions, de la chair » (*Abrégé hédoniste*, p. 31), etc., etc. Quelle souplesse ! Imagine-t-on un homme politique se présenter aux suffrages des électeurs, leur soumettant projet et promesses tout en déclarant qu'il entend se faire élire sans voix ? La scène ferait sourire, rire même, et sans avoir fait Sciences-po chacun constatera l'incohérence du propos. Mais lorsque Michel Onfray procède d'une mécanique semblable, le propos glisse, s'induit, s'installe tranquillement dans la discussion et en n'étant pas contesté, s'orne des habits de l'authenticité intellectuelle.

La réalité est que Michel Onfray est un prosélyte de l'hédonisme que ce soit dans l'acception biaisée ou dans celle de Littré. Dans un chapitre qu'il nomme « la généalogie de ma morale » et fait figurer en introduction de son *Art de jouir*, il décrit dans le menu détail le déroulement de l'accident cardiaque dont il a été l'objet à l'âge de vingt-sept ans. Et qu'il considère comme étant son « hapax », c'est-à-dire le point de rupture qui fait passer la vie d'un avant vers un après, l'événement suprême, unique et majeur qui ouvre les yeux, nous révèle le monde autrement. Frôler la mort lui a fait prendre conscience de la fragilité de la vie et, depuis ce jour, entreprend la vie pleinement. Il devient réellement et concrètement sensible à l'hédonisme, qu'il prend pour l'art et la manière de mener la vie pleinement, après cet accident. Il a moins de trente ans lorsqu'il décide de rejoindre l'hédonisme, lorsqu'il décide de se convertir, d'être un prosélyte, un « nouveau venu » dans les contrées hédonistes. Certes, le récit de cet accident transformé en hapax ressemble à s'y méprendre aux rêves de Descartes, à la chute de cheval de Montaigne, à la syncope de la Mettrie, bref à tous ces récits qui s'érigent en point culminant d'une mythologie des Grands noms ; en décoration allégorique ou en conte chevaleresque ayant vocation à séduire plutôt qu'à convaincre. Mais qu'importe, laissons à Michel Onfray le bénéfice du doute et considérons avec lui qu'il devient donc un prosélyte à cette occasion. Depuis, il n'a cessé d'être un prosélyte également dans le sens erroné qu'il donne à ce mot bien qu'il s'en défende, c'est-à-dire en promouvant, vantant, faisant connaître, diffusant l'hédonisme comme modèle, comme invitation, au travers de dizaines de livres, d'articles, d'interventions médiatiques, de cours, de conférences, de vidéos, de rencontres. À la présentatrice de LCI qui, le 18 octobre 2010, lui dit « vous êtes un hédoniste, vous prônez l'hédonisme », il ne bronche pas, laisse dire et signifie par-là qu'il adhère au constat. Surprenant d'accepter ici d'être un promoteur de l'hédonisme tout en prétendant là-bas que « l'hédonisme n'est pas prosélyte » (sic). D'ailleurs, lorsqu'elle lui demande « comment on fait » l'hédonisme, il répond qu'à ce propos il a « écrit soixante livres ». Des milliers de pages qui, de son propre aveu, mettent en lumière des personnages historiques hédonistes, tous nous livrant les explications de leurs choix, en fournissent le mode d'emploi et tâchant, par des démonstrations successives, de démontrer la supériorité de leur modèle sur celui des autres. Près d'une dizaine de tomes d'une *Contre-histoire de la philosophie*, une doxographie aristippéenne dans l'*Invention du plaisir*, des centaines de formules souvent alambiquées pour montrer l'hédonisme sous son jour le plus favorable, le rappel des méfaits de la religion sur l'Homme, les hommes, les femmes et par conséquent sur les interactions entre eux puis l'apologie en relief des bienfaits du libertinage, si tout cela n'a pas vocation à séduire, convaincre, emporter l'adhésion du lecteur pour en faire, idéalement, un rallié, un convaincu, un converti, un prosélyte, alors à quoi bon ? Et s'il ne s'agit pas de prosélytisme, c'est-à-dire d'un zèle, d'efforts vigoureux consentis dans le but de convertir, comment l'appeler ? Qu'est-ce alors ?

La position qui consiste à nier toute activité relevant du prosélytisme s'inscrit dans le désir onfrayen de lutte contre l'ennemi religieux. La guerre des idées passe nécessairement par la guerre des mots. Puisque celui de « prosélytisme » est rattaché à l'imagerie religieuse, s'en disculper revient à prendre ses distances avec une attitude attribuée à la religion.

Onfray, prétendument soucieux de rétablir les vérités, n'hésitant pas à sortir au besoin son dictionnaire étymologique, se montre finalement assez prompt à profiter d'un malentendu terminologique, c'est-à-dire d'une confusion entretenue par les foules qu'il dit vouloir libérer des mensonges, pour enjoliver son discours. L'ironie, c'est qu'en voulant laver son hédonisme de tout soupçon de ce prosélytisme qui renvoie aux heures tragiques de la religion triomphante et totale, il permet de lui éviter d'être souillé par la mauvaise réputation de ce prosélytisme. Ce faisant, il crée un contraste à la faveur de son discours, le rendant plus beau, plus sain, plus digne de confiance et donc plus présentable, ce qui n'est rien d'autre que du… prosélytisme. Dans la mesure où le prosélytisme réside en une somme d'efforts déployés dont l'objectif est de séduire l'auditoire, la diffusion des livres de Michel Onfray s'inscrit absolument dans ce schéma. Feignant de croire que le prosélytisme est forcément religieux, il se sert de la confusion qui entoure ce mot pour lui faire dire autre chose que ce qu'il dit réellement. Déjà coupable d'avoir une vision dangereuse, mauvaise et terrible du monde, la religion se retrouve en plus accusée par Onfray et par les anticléricaux militants de mettre en œuvre des *méthodes* différentes pour convaincre les

gens, méthodes forcément odieuses, sournoises et négatives. Des méthodes qui ne respecteraient pas la règle du jeu, qui enfreindraient la politesse et le respect, qui useraient de moyens immoraux. Une accusation que l'on retrouve chez certains hommes politiques qui, alors qu'ils n'ont qu'une différence de message idéologique à reprocher à leurs adversaires, détournent l'attention en les accusant de faire de la *propagande*. Un mot dont la charge historique et émotionnelle renvoie aux régimes totalitaires et provoque par conséquent la méfiance puis le rejet du quidam. Pourtant, en faisant imprimer affiches, dépliants, tracts, autocollants, puis en les distribuant dans la rue, dans les boîtes aux lettres et en les collant sur des panneaux visibles du plus grand nombre, que font ces hommes politiques sinon de la propagande ? Les accusations qui visent à reprocher à l'autre non plus seulement de penser autrement mais d'agir autrement, favorisant la naissance au sein de l'auditoire d'un ensemble de sentiments instinctifs détournés, trahissent une volonté de manipulation des esprits. Michel Onfray en joue pleinement. Il faut avoir une confiance très relative en la capacité à convaincre de son discours pour juger utile de lui adjoindre ces pratiques douteuses. De même, il faut avoir de son auditoire une piètre considération pour s'imaginer pouvoir lui faire avaler pareilles couleuvres ; ou alors avoir pleine conscience de sa piètre capacité à déjouer des pièges rhétoriques aussi grossiers et décider d'en jouer. En 2008, George Frêche s'était laissé aller à une déclaration d'une franchise aussi spectaculaire que dérangeante. Parlant des électeurs, il avait dit : « les gens ne fonctionnent pas avec leur tête, ils fonctionnement avec leurs tripes. C'est pour ça que moi, quand je fais campagne, je ne le fais jamais pour les gens intelligents […] donc je fais campagne auprès des cons et je ramasse les voix en masse ». Nous pouvons déplorer un tel étalage de sincérité qui nous oblige à voir la réalité en face, le fait est qu'en quelques mots il avait tout dit. S'adresser aux émotions des gens, leur éviter de réfléchir à la question en faisant en sorte qu'ils se contentent d'en accepter la synthèse que nous avons préparée pour eux, c'est un impératif catégorique auquel n'échappe aucun tribun ni vendeur de rêve.

Sans intention polémique, nous pouvons tout de même nous demander si Michel Onfray s'adresse aux têtes ou aux tripes de ses lecteurs lorsqu'engagé dans une différenciation de deux mondes possibles, celui des négateurs idéalistes des plaisirs et celui des hédonistes jouisseurs, il écrit : « un continent idéaliste, du renoncement et de l'idéal ascétique innervé par la pulsion de mort ; un autre, matérialiste, nettement nourri par la pulsion de vie ludique et joyeuse » (*L'Invention du plaisir*, p.35). Une synthèse on ne peut plus compendieuse où le choix des mots ne laisse aucune place pour la nuance. Il faut choisir, pulsion de vie ou pulsion de mort ; renoncement ou joyeuseté ? Réduite à une série de mots clés qui sollicitent moins l'évaluation intellectuelle que la mémoire émotionnelle, la démonstration consacre la théorie de Frêche sur les électeurs. D'ailleurs, quelques mots et expressions clés reviennent constamment dans les livres de Michel Onfray, presque tous sans exception. « Pulsion de mort », qui n'est pas ce que l'on peut appeler une invitation à la nuance, est une fulgurance permanente du discours onfrayen. Le caractère répétitif de la sentence a quelques « vertus », ce que le philosophe argentanais n'est pas sans avoir remarqué. En répétant un propos encore et encore, on le fait entrer dans le commun quotidien, dans les mœurs, et il finit par s'établir comme élément constitutif de notre environnement. Son voisinage nous le rend familier et il n'en faut souvent pas davantage pour l'inclure ensuite dans notre rapport au monde. Semblablement, à force de se faire répéter qu'il faut dire bonjour, au revoir, merci à chaque fois que l'occasion de le faire se présente, l'enfant finit par intégrer ces formules et leur utilisation dans son quotidien. Leur omniprésence autour de lui l'empêche de douter de leur caractère non seulement utile, mais obligatoire. Ce n'est pas par hasard si la plupart des régimes politiques utilisent ce genre de techniques, et pas seulement les modèles totalitaires nazis et soviétiques comme les bonnes âmes modernes et démocratiques aimeraient s'en convaincre. Parlant de l'« historiographie dominante » de la philosophie, Michel Onfray se plaint que des « fables » aient été publiées « qui, à force de répétitions » sont devenues « vérités et parole d'évangile » (*La puissance d'exister*, p.63). Ailleurs, dans un entretien qu'il a donné dans un hors-série du *Point* (Les Maîtres-Penseurs n°4, Oct. Nov. 2009), à une question sur l'engouement suscité par Freud et le freudisme, il fait cette réponse que n'aurait pas reniée Goebbels : « un mensonge répété dix fois devient une vérité ». Conscient du pouvoir suggestif de la répétition, constatant son efficacité, il n'hésite pas y recourir à son tour. Pour sa défense, il peut seulement tenter l'ultime dérobade : dire que ce n'est pas de répéter un propos qui dérange

fondamentalement, mais de répéter un mensonge dans le but de le faire admettre comme vérité. Le reste relevant de la pédagogie. S'ouvre alors un grand débat sur *qu'est-ce qu'un mensonge* ? Michel Onfray, en disant que la religion promeut la « pulsion de mort », qu'elle réfrène les passions et empêche le plaisir, ment-il ? De son point de vue, sans doute pas. La définition qu'il donne du plaisir et les modalités qu'il envisage pour permettre son expression sont autant de postulats partisans. En dehors de sa grille de lecture, un propos perd ce qui le connecte à l'ensemble qui lui permet d'exister en temps que vérité contextuelle. Aussi toutes celles et ceux qui établissent la vérité d'un propos en fonction d'un schéma qui se prête à cette appréciation ont-ils la conviction de dire vrai ; par définition ceux qui disent l'inverse sont dans le faux. Dès lors le mensonge est moins l'inverse de la vérité que celui de *sa* vérité. En matière philosophique, une analyse n'est pas une réalité factuelle comme l'est l'affirmation « un homme qui mesure 195 cm est plus grand qu'un homme qui mesure 175 cm d'après le système de quantification des centimètres que j'utilise pour établir ce constat ». Du point de vue d'un croyant ou d'un clerc, au contraire la religion encense la vie, et ainsi de suite. En matière politique et philosophique, le mot mensonge est aussi erronément utilisé que celui de prosélytisme, ou propagande.

Reste à savoir ce que le concept d'hédonisme englobe d'après Michel Onfray. Un courant d'idée, une institution, une idéologie, tous sont nécessairement ce que leurs membres et représentants en font. Il n'y a pas une structure ADN de l'hédonisme de laquelle nous aurions extrait de manière scientifique l'information que cette idéologie n'est pas ceci ou cela, notamment dans son mode de propagation. À moins de n'avoir aucune prétention conquérante ni aucune ambition quantitative, ce qui n'est pas le cas de l'hédonisme, la diffusion du message est un impératif qui requiert que ses disciples, ou une fraction de ceux-ci affectés à cette tâche, se mobilisent et utilisent les moyens de diffusion dont ils disposent. Et qu'ils peuvent même choisir s'ils remplissent la double condition de l'ambition quantitative et de l'accès à ces moyens de diffusion.

Le fait est que Michel Onfray, qui appartient ouvertement à la fraction affectée à la diffusion de l'hédonisme, est omniprésent dans les médias. Il se sert de cette exposition pour faire la promotion des livres dont il a recouvert les pages d'apologies répétées de l'hédonisme, de ses héros, ses inspirations, ses théoriciens. L'hédonisme est une proposition faite aux hommes et aux femmes de mener une existence selon un certain mode, leur promettant qu'ainsi ils accéderont à des degrés supérieurs de bonheur, de plaisir et de joie. Voilà le postulat de ce courant de pensée, son noyau, son cœur. Les modalités précises relèvent ensuite des circonstances sociales et culturelles, évoluent et se modulent en fonction des aspirations de chacun. Nulle part il est fait mention de ce qui serait un dogme hédoniste concernant la diffusion du message.

Nulle part un texte fondateur ordonne à ses disciples de se refuser à tout prosélytisme ; au contraire, pour exister il faut précisément faire des prosélytes faute de quoi, le jardin épicurien risque d'être bien vide. Lorsque Michel Onfray décrète que « l'hédonisme n'est pas prosélyte », sur quoi base-t-il son affirmation ? Sur un texte fondateur ? Non, il n'en existe aucun qui soit le référent ultime. Un clerc pour affirmer que l'Église est ceci ou n'est pas cela, et à celui qui lui demanderait sur quelle base il formule sa déclaration, il peut renvoyer aux textes sacrés officiellement reconnus et utilisés par les autorités du Culte organisées en institution. Rien de semblable dans l'hédonisme. Rien qui, en relevant d'un équivalent du Décalogue pour la religion, la constitution pour un État, un manuel universitaire pour un étudiant, assurerait à l'hédonisme d'être apprécié d'une certaine façon en toutes circonstance, c'est-à-dire n'importe où sur la terre et n'importe quand dans le temps ; quel que soit le contexte et les conditions d'existence et d'évolution. Plus que jamais, l'hédonisme est ce que ses disciples en font. Et qu'en fait Michel Onfray ? La promotion à grande échelle. Il est cocasse que celui qui est le plus actif dans la promotion de son courant d'idées soit également celui qui affirme que celui-ci « n'est pas prosélyte » ! En dehors du désir très primaire de se différencier à tout prix de l'ennemi religieux, cette déclaration d'Onfray n'a aucun sens ; aucun sur le plan intellectuel, aucun sur le plan logistique et organisationnel, pas davantage sur le plan militant. Comme souvent, le discours qu'il réserve à un grand média diffère de celui dont il gratifie le lecteur dans ses livres.

Étonnant en effet de lire sous la plume de celui qui jure la main sur le cœur que son idéologie n'a aucun ressort logistique semblable à ceux de la religion, qu'il défend « une théorie du libertinage qui suppose un athéisme revendiqué » (*Théorie du corps amoureux*, p.68), « doublé d'un matérialisme combatif » ; qu'il en appelle aux « heures nécessaires des combats philosophiques toujours d'actualité » ; qu'il explique qu'il « tâche de formuler un matérialisme hédoniste » (Page 72). Ailleurs, on lit « qu'il s'agit de promouvoir l'égalitarisme libertin » (page 57) ; concernant l'*Art d'aimer* d'Ovide, il scande que « tout dans cet ouvrage mérite aujourd'hui lecture, relecture et méditations attentives ». Le lexique utilisé, qui se compose de mots à forte connotation conquérante, parlant de revendications et de combats, n'est pas tout à faire le genre de lexique que l'on s'attend à trouver dans la bouche ou sous la plume d'un hédoniste qui, sans rire, nous affirme en même temps que l'hédonisme « n'est pas prosélyte ». On n'ose à peine imaginer la démonstration de force s'il l'était.

VIII

MULTICULTURALISME OU HÉDONISME, IL FAUT CHOISIR

Michel Onfray devrait savoir qu'à moins d'avoir les reins assez solides, il n'est jamais bon de courir plusieurs lièvres à la fois. L'ensemble de son œuvre littéraire s'engage dans une proposition, qu'il formule et soumet à l'appréciation des lecteurs et amateurs : faire émerger une société post-religieuse, enfin débarrassée des réflexes religieux pour voir arriver, enfin, l'Homme nouveau, athée, hédoniste et libertin, n'ayant plus d'autre souci sur Terre que celui de jouir et de faire jouir. Ses dizaines de livres s'attachent à démontrer qu'à plusieurs reprises nous avons manqué l'occasion de faire émerger pareille société, notamment en étouffant la voix de penseurs et philosophes dissidents. Mais il ne débande pas, il garde confiance : il n'est jamais trop tard pour bien faire et pour s'assurer de ne pas rater le coche une fois de plus, il sort en 2005 son *Traité d'athéologie* après qu'il ait constaté, dit-il, un retour du religieux et des discours idéalistes. Alors que nous n'allions plus tarder à sombrer à nouveau dans l'obscurantisme, Onfray, le cœur sur la main, absolument soucieux en toute occasion d'organiser notre bien, a commis son livre salutaire et n'a pas manqué une occasion médiatique de nous rappeler tout le danger que représente la religion, non seulement pour l'Homme, mais aussi — surtout — pour son projet hédoniste. Quelle fougue et quelle réactivité. Placé sur le devant de la scène après le succès de son livre — le succès de sa promotion surtout —, il s'est mis en tête d'en remettre une couche en commençant la diffusion de sa *Contre-histoire de la philosophie* dont le rôle, là encore, est de rappeler à ceux qui en douteraient que notre histoire n'a pas connu que l'emprise de la religion, et qu'il a existé des gens qui, coincés entre Torquemada et le Roi Soleil, ont préfiguré Onfray. Lui-même, d'ailleurs, souffre d'être un intellectuel libertin dissident dans une époque encore « pleine de dépréciation du corps, des sensations, des émotions, de la chair, des passions, des pulsions, des femmes, du plaisir » (*Abrégé hédoniste*, p.31), porteur d'un message qu'il croit incompris et qui le place dans la droite ligne des victimes de la religion totalitaire amatrice d'Index et de bûchers. Qu'importe qu'entre-temps ces dissidences aient investi l'Université, la culture, la politique et la philosophie, que les plateaux de télévision soient devenus leurs résidences secondaires, Onfray soutient qu'il est minoritaire et il faut le croire sur parole, sans quoi l'armature de son discours s'effondre et tout le bavardage périphérique avec elle.

Michel Onfray ne décline pas sa proposition seulement dans ses livres. Ses innombrables conférences et interventions médiatiques viennent également alimenter son dossier de présentation. Et c'est là, précisément, que le bât blesse. Parce que les médias ne sont en rien semblables à une salle d'écriture privée, ou un lieu de méditation philosophique qui permet de pousser loin la réflexion sur des sujets complexes.

Les médias sont le règne non seulement de l'instantanéité, mais aussi celui de la dichotomie du discours. On passe un marché avec le rédacteur en chef d'une émission comme on le passe avec le Diable (qui d'après Onfray n'existe pas de toute façon, ce qui le met à l'abri de pareille accusation) : être invité sur un plateau, d'accord, mais il y a des règles à respecter et la première d'entre elle consiste à ne surtout pas déborder des limites imposées. Qu'à cela ne tienne, en bon professeur qu'il a été pendant des années, Onfray est également bon élève et il a rapidement intégré cette logique de séduction. Aussi lorsqu'il est invité à parler dans les médias, rien de ce qu'il dit ne contrarie cette règle implicite de non-agression. Sur le plateau du Soir 3 de France 3, le 7 février 2010, en marge des discussions sur l'identité nationale, il est invité à donner son avis — en qualité de philosophe sans doute, donc insoupçonnable de toute accointance avec la basse politique politicienne — sur ledit sujet. Emporté par cette faconde qui le rend si télégénique, il en oublie que son projet est l'émergence d'une société hédoniste, et la construction des moyens d'y parvenir son objectif, puis se lance dans un discours de promotion du multiculturalisme. Au présentateur qui lui demande ce qu'il pense de cette initiative entreprise par plusieurs personnalités de faire l'éloge de la société multiculturelle en réponse au débat sur l'identité nationale, il va jusqu'à déclarer que le

multiculturalisme « est la seule bonne réponse », et de poursuivre en expliquant que la France est de toute façon pays de métissage, même s'il précise qu'à titre personnel, sa famille « est en Normandie depuis mille ans ». Étrange précision mais qu'importe, Onfray sait qu'il ne rencontrera aucune résistance intellectuelle ou rhétorique de la part de son interlocuteur, liseur de prompteur chargé de coincer une interview de formalité entre les gros titres de son journal et le générique de fin, distants de quelques minutes seulement.

L'observateur de l'agitation onfrayenne a de quoi s'étonner de voir le philosophe faire le choix instinctif du multiculturalisme, qui plus est avec assez de verve pour aller jusqu'à conclure au caractère non seulement prioritaire mais unique de cette option, alors qu'il a rempli des milliers de pages et occupe des dizaines de mètres linéaires de rayonnages de librairies pour dire, redire, insister sur la nécessité de construire une société post-religieuse et hédoniste. Chacun est libre de militer pour l'avènement du multiculturalisme, ou pour celui de l'hédonisme, mais faire l'un et l'autre en même temps présente quelques problèmes de cohérence et d'organisation. Michel Onfray, en se produisant dans les médias, est l'otage des clauses contractuelles implicites qu'il a passées avec ce milieu : ne jamais sortir du balisage autorisé, sous peine de connaître là son dernier passage dans un médium. Il avait les moyens intellectuels et l'aisance verbale nécessaires pour expliquer que non, précisément non, le multiculturalisme n'est pas souhaitable puisque ce qui est souhaitable, et ce pour quoi il milite depuis des années, c'est la société hédoniste libérée de l'emprise visible et invisible du religieux et de tous ses avatars. Mais fin connaisseur des mécanismes médiatiques pour les avoir intégrés depuis longtemps, il sait qu'il n'y a pas la place dans les médias pour tenir un discours, sinon subtil, au moins différent du discours dominant. Ici, répondre à ce présentateur par la négative revenait à prendre le risque d'être amalgamé à un discours de droite, voire d'extrême-droite, ce dont Michel Onfray n'a surtout pas envie s'il veut continuer à parler de lui et de ses livres — c'est-à-dire de lui — sur les plateaux de télévision de France et de Navarre. Onfray philosophe, mais Onfray gestionnaire de carrière aussi.

Pourtant, s'il est un obstacle majeur à l'édification de la société hédoniste onfrayenne, c'est bien le multiculturalisme.

Quiconque s'est intéressé à la psychologie, à la sociologie, et d'une manière plus générale quiconque a les yeux assez ouverts et le cerveau assez irrigué a pu vérifier les premières conséquences visibles de la mise en état de cohabitation de cultures différentes ou d'identités différentes. Faites se rencontrer un Lorrain et un Breton à Paris, lorsqu'il leur sera demandé de se signifier, ils diront qu'ils sont respectivement Lorrain et Breton, chacun se définissant en fonction du critère qui le singularise et l'oppose à son interlocuteur. Ces deux mêmes personnes, faites-les voyager ensemble en Australie, au Brésil ou en Irlande, lorsqu'il leur sera demandé là-bas de se qualifier, ce n'est plus leur identité régionale qu'ils mettront en avant, mais le critère qui les différencie de leur interlocuteur : ils se diront Français. La démonstration est endurante, le même Lorrain habitant Nancy, s'il rencontre à Metz un habitant de Bar-le-Duc, il ne se présentera pas comme Lorrain mais comme Nancéen. Par définition une société multiculturelle n'a rien à voir avec le projet de société initialement promis par les organisateurs de l'immigration. Aux immigrés désireux de s'installer en France, demande leur était faite d'accepter de s'intégrer, c'est-à-dire de renoncer à une partie de leur bagage culturel. Cette exigence n'existe plus, elle a été remplacée par « le droit à la différence » en même temps que l'antiracisme militant et judiciaire a étendu son champ d'action. Dès lors, demander à un immigré de s'intégrer revenait à lui suggérer de se renier en tant qu'individu, en tant que culture, autrement dit à lui nier toute dignité et toute humanité, ce contre quoi l'antiracisme a milité activement.

D'autant que le même antiracisme a beaucoup travaillé à transformer la France en coupable éternelle de tout (croisades, esclavage, colonialisme, collaboration, racisme, etc.), rendant l'adhésion à ce pays par les migrants rigoureusement difficile d'une part, et d'ailleurs pas du tout souhaitable d'autre part, sauf à considérer qu'il est digne et humain de demander à quelqu'un de rejoindre la culture et l'organisation d'un pays qui fait tant de mal à la Terre entière depuis autant de temps.

L'antiracisme s'est étendu sur toutes ces thématiques et a fini par remporter la bataille des concepts. La société multiculturelle qui en découle n'est donc pas une société où des gens venus de divers

horizons viennent partager la même culture, mais la réunion de plusieurs cultures qui perdurent en tant qu'entités singulières, et se renforcent même chacune au contact des autres.

L'échec de l'intégration, les durcissements identitaires, les revendications culturelles, la montée de l'islam en France, puis en réaction la progression de courants politiques s'opposant à ce phénomène achèvent de démontrer que ce multiculturalisme que Michel Onfray présente comme « la seule réponse possible » équivaut à l'accumulation sur un même territoire de singularités culturelles avec pour conséquence de les voir toutes se renforcer. Difficile de reprocher à ces populations de s'être organisées en communautés quand tout était fait pour les y inciter. En ne cessant jamais de les déterminer en fonction de leur critère racial, culturel, religieux, en rappelant constamment qu'au nom de ces particularités leurs ancêtres et eux-mêmes ont été victimes d'attitudes hostiles, nous leur avons fourni (gauche en tête) toutes les raisons de ne pas s'intégrer, c'est-à-dire de ne pas rejoindre le corps culturel majoritaire. Mais on ne fait pas de fumée sans feu, et si l'attitude de cette gauche a permis d'exacerber le sentiment d'appartenance identitaire, elle n'a jamais rien fait que mettre en évidence une réalité sociologique de toute façon inhérente chez l'homme : le rapprochement avec les siens. Il suffit d'avoir voyagé un peu dans sa vie pour reconnaître que les diasporas vivent rarement en situation d'éclatement absolu. Aux États-Unis, Noirs, Asiatiques, Latinos, Juifs, se sont rapprochés par magnétisme jusqu'à s'établir en communautés. Une fois intégré au cœur communautaire, l'individu ajoute à son identité civile une identité culturelle en même temps qu'il prend conscience qu'en plus du cercle familial biologique immédiat, une autre famille est possible, plus grande, plus large, qui permet une certaine confiance devant l'adversité, convaincu de pouvoir bénéficier si besoin d'un élan solidaire de la communauté.

Michel Onfray devrait craindre ce type de société s'il veut voir l'érection d'une société hédoniste. Son projet s'articule autour de la négation de l'ADN culturel du peuple, ou des peuples, à qui il s'adresse. Si la France est encore rongée par deux mille ans de christianisme, qu'elle en a conservé toute une philosophie de vie et de rapport aux choses, aux gens, à l'éthique, à la bioéthique, à la vie, à la mort, l'objectif de Michel Onfray est donc de saper ce qui constitue autant d'entraves à son projet. Conséquemment, ce qui ne doit surtout pas arriver, ce qui viendrait détruire le travail de séduction de soixante livres, c'est que des événements viennent au contraire raviver la flamme héréditaire des Français, leur rappeler *qui* ils sont, *ce* qu'ils sont, ce qui ne manque pas d'arriver lorsqu'ils sont mis au contact de cultures différentes qui, par le contraste différentiel qu'elles rendent flagrant, leur rappelle leur singularité. S'il était cohérent et s'il avait le courage de contredire le discours dominant, il militerait au contraire pour l'empêchement du multiculturalisme, soit en s'opposant à l'immigration qui lui fournit la matière nécessaire, soit en réactivant l'urgence de l'assimilation absolue de manière à avorter les possibilités de renforcements culturel et identitaire. Car quelles sont les cultures mises en contact par le multiculturalisme ? Si l'on circonscrit l'analyse à la seule situation de la France, il s'agit prioritairement de la culture musulmane qui représente le gros du contingent migratoire.

Autrement dit une culture très fortement imprégnée de religieux, qui incarne exactement ce que Michel Onfray déteste et veut remplacer par son monde hédoniste. Une forte population africaine également qui conserve, même installée en France, ses rites, ses superstitions, ses grigris, ses mythes, ses marabouts, parfois sa misogynie, « l'idéologie familialiste » (*La Puissance d'exister*, p.152) et sa procréation abondante quand notre philosophe vante le célibat comme « une réelle métaphysique de la stérilité volontaire » (id. p.165), expliquant que le monde étant laid et cruel, l'épargner aux enfants à venir précisément en ne les faisant pas venir constitue la meilleure preuve d'amour des enfants.

Aucune des cultures que fait se rencontrer la société multiculturelle n'offre, même en amont, un terrain propice *a priori* au projet de Michel Onfray ; cette sécheresse du terrain d'où il est déjà difficile de faire pousser l'arbre de la jouissance onfrayenne est rendue encore plus stérile par le fait que toutes se renforcent au contact des autres, c'est-à-dire réactivent avec d'autant plus d'énergie ce qui compose l'ADN culturel de ces populations. Plus que le conditionnement religieux attribué aux Français par Michel Onfray, la réunion de plusieurs populations toutes animées par des cultures qui ont tout pour faire bondir Onfray représente le principal et invincible obstacle à son projet libertin. Dans ce cas, pourquoi adhérer au

projet multiculturaliste qui n'a pas son pareil pour entraver absolument ce pour quoi il dit se battre depuis qu'il écrit, et même avant ? Il ne peut décemment pas se présenter à la télévision, prendre la pose professorale et avec sa docte voix dérouler une litanie en toute sérénité, sur le ton de l'évidence irrévocable, pour solliciter un modèle de société hédoniste qui demande à chacun de renier son passé culturel, intellectuel et philosophique, et en même temps promouvoir un modèle de société qui va faire que les gens, mis au contact les uns des autres, vont renforcer ces identités culturelles qu'il voudrait enterrer. Car Michel Onfray ne se contente pas de vouloir en finir avec la religion comme cadre institutionnel. Pour lui, c'est toute notre pensée qui est imbibée de conditionnement religieux, et quand bien même nous aurions mis un terme à la pratique du culte, il décide que « la désaffection de la pratique religieuse dominicale et quotidienne, les gadgets réformistes du Vatican II, le discrédit du discours professé par le Pape sur la morale sexuelle, ne sont que des signes de surface » (*La Puissance d'exister*, p.109), rien que ça. Autrement dit, alors que vous pensiez vous être soustrait à l'influence de l'Église catholique, que vous pensiez qu'elle était moins un cadre de vie qu'un vestige de votre histoire, que vous pouviez soit respecter ce vestige soit lui être indifférent, soit le renier, Onfray vous rappelle à l'ordre et vous prie de bien vouloir constater qu'en réalité « la déchristianisation n'est qu'apparente et formelle » (id. p.109) et que vous êtes, encore et toujours, sans le savoir (sinon c'est moins drôle) d'irréductibles Chrétiens entêtés. Le simple fait de vous marier, d'avoir des enfants, est un symptôme de votre esprit gangrené de christianisme, et pour le démontrer Michel Onfray s'attache à plusieurs reprises, c'est-à-dire dans plusieurs livres, à déclarer que ce mauvais cadre « familialiste » est la reproduction sur Terre du « *modèle céleste* » : « Elle [la famille] agit en premier rouage de la mécanique étatique qui, pour exister, tâche, consciemment ou non, de reproduire le plan du monde des dieux : là où le monothéisme triomphe, la famille reproduit l'ordre céleste. Un seul Dieu — dit aussi Dieu le Père ; le père, lui, emprunte ses attributs pour régner dans la famille : pouvoir total sur le principe de droit divin, parole fondatrice, verbe performatif, occupation du sommet de la hiérarchie » (*La Puissance d'exister*, p.154). Toujours soucieux de ses lecteurs amnésiques, il confirme ailleurs : « Pour les négateurs du désir et du plaisir, la famille, sur Terre, doit reproduire l'organisation céleste sur le mode du calque […] Ainsi, Dieu est au monde ce que l'homme est à la femme, les parents aux enfants, le père à sa famille, le Roi à ses sujets » (*Théorie du corps amoureux*, p.185). Quelle douche froide pour celles et ceux, y compris athées, qui apprennent que dans le théâtre de Michel Onfray ils ne sont jamais qu'une bande de pantins à la solde des curés qui tirent encore les ficelles de notre monde, continuant bien qu'invisibles à faire vivre des traditions culturelles entachées de religieux.

Michel Onfray est semblable à ce patient un peu loufoque qui se plaint auprès de son médecin d'avoir de plus en plus mal à l'œil à mesure qu'il y enfonce son doigt. Soixante livres lui ont été jusque-là nécessaires pour tenter de fournir les armes à ceux qui voudraient l'aider dans la construction de sa société post-religieuse hédoniste. Combien de livres supplémentaires seront nécessaires pour lutter non plus contre une culture, mais plusieurs, toutes réunies au même endroit et se renforçant toutes dans ce qu'elles ont de plus haïssable aux yeux du philosophe libertin ? Si l'écart dans le temps ne l'empêchait pas, nous nous serions sans doute beaucoup amusés du spectacle d'un Michel Onfray pontifiant ses sentences contorsionnées, s'étouffant de contradictions jusqu'à tomber, épuisé, aux pieds d'un Bossuet qui, impeccablement, lui rappellerait que « Dieu se rit des hommes qui déplorent les effets dont ils chérissent les causes ».

IX

LA VIE PHILOSOPHIQUE D'UN GOUROU

Sigmund Freud partage avec Albert Camus d'être considéré par Michel Onfray comme philosophe, nonobstant l'absence des agrégations académiques qui, traditionnellement, permettent seules d'être ainsi qualifié. En quittant l'enseignement en 2002 au profit d'une Université Populaire qui tranche avec la tradition (pas de diplôme, pas de verbiage théorique sur des textes incompréhensibles, une plus grande liberté de ton et surtout la possibilité d'offrir un programme différent), il sort du champ. Pour lui, la philosophie ne doit pas être figée dans des manuels, enseignée par des érudits possédant seuls l'immense bagage théorique philosophique.

Son *Antimanuel de philosophie* affirme « qu'on peut philosopher en charentaises, tranquille » et promet une approche qui « transfigure les contraintes du programme scolaire ». Cette distinction entre la transmission académique de la philosophie, récompensée par des diplômes qui sanctionnent autant les connaissances qu'ils donnent le droit de philosopher, et cette philosophie libérée des carcans, ouverte à tous et définie non plus comme une discipline d'initié mais comme un moyen mis à la disposition de tout un chacun pour exercer sa libre critique et sa libre appréciation du monde, il va pouvoir la trancher notamment au moment de la sortie de son livre *l'Ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus*. Son héros est loin de détenir toutes les qualifications scolaires et universitaires d'un Sartre, qu'Onfray met sur la route de Camus pour mieux révéler les contrastes.

Et pourtant, la vie qu'il mène, les options qu'il prend en se basant sur une vision du monde qu'il a réfléchie, définie, élaborée, lui offre de plein droit le titre de philosophe. « Jadis, la preuve du philosophe était donnée par la vie philosophique qu'il menait » (*Ordre libertaire*, page 11), plutôt que par le diplôme universitaire donc, une définition qui convient absolument à Michel Onfray qui, à plusieurs reprises dans ses livres, fait effectivement l'éloge de cette « vie philosophique » au point de décréter « qu'une œuvre écrite sans la vie philosophique qui l'accompagne ne mérite pas une seconde de peine » (*La puissance d'exister*, page 94). La vie philosophique, qu'est-ce ? Nous pourrions la résumer ainsi : fais comme tu penses, pense ce que tu fais. Établir une cohérence entre théorie et pratique ; faire de sa vie non la spectatrice de ses pensées mais leur scène permanente ; agir en conformité avec soi-même, c'est-à-dire avec ses idées. Voilà ce qui fait le philosophe, et cette définition permet allègrement d'englober Camus et Freud, chacun ayant effectivement donné leurs lettres de noblesses à cette *vie philosophique*.

Cette définition du philosophe n'impose théoriquement aucune nécessité de complaire à un ordre précis applicable à tous. Chacun ayant du bonheur sa propre conception, s'il existe une notion dite de « philosophie du bonheur » ce n'est en aucun cas pour décréter quel bonheur mais bel et bien comment accéder à *son* bonheur, avec quelle sincérité vis-à-vis de ses idées ? Dire que le bonheur est dans le contact avec la nature, expliquer combien cette nature est bénéfique à tous les niveaux (santé, physiologie, psychologie, etc.) tout en vivant au dernier étage d'une tour en pierre qu'on ne quitte jamais, quand bien même vous avez établi un paradigme convaincant, vous faites sans doute un bon connaisseur des biologies mais pas un philosophe. En suivant cette définition, Michel Onfray fait de quiconque vivant en conformité avec ses idées un philosophe, y compris des personnages loufoques comme certains cyrénaïques, certains cyniques, dont l'œuvre et la vie ont surtout consisté à manger (se goinfrer est un terme plus proche de la réalité), se masturber en public, se prendre pour des chiens, pratiquer l'orgie, déféquer devant un public et faire du « poisson masturbateur » une fulgurance absolue. Inversement, il critique Platon en ces termes : « le Banquet propose une deuxième leçon : les philosophes enseignent des vertus qu'ils se gardent bien de pratiquer, ils vendent des morales mais s'avèrent incapables de les activer » (*Théorie du corps amoureux*, page 232), et de faire de ce constat l'une des deux raisons de contester à Platon son autorité, l'autre étant qu'il a préfiguré le christianisme dans une apologie de la dualité entre le corps et l'esprit. Ailleurs encore, Michel Onfray confirme qu'il tient cette définition du philosophe pour

irrévocable : « Les philosophes qui, selon l'adage de Bergson, agissent en hommes de pensée et pensent en hommes d'actions, n'encombrent guère l'histoire des idées. Et pour cause : leurs actions débordent rarement les pauvres limites de leurs petits bureaux, ce qui les contraint […] à des révolutions dans vingt mètres carrés » (*Contre-histoire 5*). « Il existe deux façons d'être philosophe. La première, celle du penseur danois [Søren Kierkegaard], qui permet la construction d'une identité, la fabrication d'une existence, une sculpture de soi pour quiconque souhaite donner un sens à sa vie », écrit-il dans l'*Ordre libertaire* (page 11 et 12). La multiplicité des renvois à cette définition témoigne de son ancrage indélébile dans l'approche onfrayenne ; malheureusement elle souffre quelques contradictions majeures.

Michel Onfray a coupé le monde en deux : d'un côté les religieux et de l'autre les philosophes. À plusieurs reprises il révèle cette distinction qui n'a pourtant aucun sens de son propre point de vue. Toujours dans l'introduction de son livre sur Camus, il fait honneur à sa plus grande tradition qui est de profiter de chaque occasion de tacler l'ennemi religieux : « Le long temps béni de la philosophie antique, soit une dizaine de siècles avant que le christianisme et l'Université ne transforment les philosophes en théologiens » (page 11). Dans le monde tel qu'il se le figure, où la religion est fautive de tout, on cesse d'être philosophe dès lors que l'on rejoint la sphère d'influence de la foi ; celle-ci agissant sur l'esprit comme un extincteur de toute pensée en même temps qu'elle impose l'obéissance à des dogmes qui promeuvent la détestation de la chair, des passions, des pulsions, etc. Toute la poésie sur la vie philosophique s'envole, disparaît, se dissout chimiquement à l'approche d'une soutane ou d'un ange. Ici s'emmêlent les pieds de notre penseur : en promouvant la vie philosophique comme « preuve du philosophe », c'est-à-dire en sanctionnant l'union de la théorie et de la pratique, il englobe théoriquement tout le monde, y compris des croyants, des prêtres, des clercs. Car dès lors que ceux-ci vivent comme ils pensent et pensent ce qu'ils vivent, ils entrent absolument dans cette définition. Mais Onfray, aveuglé par la haine qu'il voue autant à l'institution religieuse qu'à la croyance en elle-même, retire à leurs disciples le droit de bénéficier du statut de philosophes puisque, finalement, hédonisme oblige, la religion ayant étouffé le message des hédonistes et ceux-ci étant les vrais philosophes, mécaniquement les uns et les autres ne peuvent se partager la même attribution. Par une contorsion dont il sait se faire l'expert, il parvient à attribuer à l'un le titre de philosophe qu'il nie à l'autre au nom d'une définition qu'ils observent pourtant tous les deux : Diogène rejette les formalités mondaines et, pour *vivre philosophiquement*, défèque à la face des passants = philosophe. Un religieux, ou un croyant pratiquant, s'inscrit dans un schéma qui promet l'amour de Dieu et la vie éternelle au Paradis dans l'observation de règles quotidiennes et, pour *vivre philosophiquement*, observe ces règles = non philosophe.

Hormis la mauvaise foi, la malhonnêteté intellectuelle ou, plus grave, l'indigence, rien ne permet d'exclure les croyants et les clercs de la communauté philosophique qu'Onfray s'imagine sans doute réservée à ceux qui pensent comme lui, et ceux-là seulement.

Conséquemment, et par une cynique ironie, en procédant ainsi Michel Onfray se rapproche davantage de la deuxième façon d'être philosophe, celle qu'il rejette pourtant : « la seconde façon de pratiquer la philosophie, celle du penseur prussien [Hegel], envisage les conditions de possibilités de la pensée, elle se soucie des modalités de la connaissance, elle veut réduire la diversité et la multiplicité du monde, sa vitalité et ses efflorescences aussi, à une poignée de concepts agencés dans des architectures systématiques » (*L'Ordre libertaire*, page 12). D'un côté ceux qui vivent en correspondance avec leur pensée, s'affranchissent des cadres restreignant, *vivent philosophiquement*, et de l'autre les théoriciens pour qui la philosophie consiste en une lecture du monde qui ne contrarie pas l'ordre tel que nous l'avons défini, et même qui le confirme. Il devient par-là valable de ranger idées, choses et personnes dans les cases afin de les faire correspondre non à ce qu'ils sont mais à ce qu'il faut qu'elles soient pour valider l'ordre en question. Michel Onfray expérimente moins la pédagogie que le style performatif, s'imaginant qu'au-delà des faits qui disent une chose, c'est ce qu'il décrète qui l'emporte de toute façon. Et les faits, qui ne manquent pas, en disent long. Dans une émission de télévision du 2 décembre 2012, présentée par Daniel Picouly et sobrement intitulée « le monde vu par Michel Onfray », notre auteur prolifique, contestataire des théories académiques et promoteur infatigable de la *vie philosophique*, s'oublie et fait un aveu explosif :

« Je suis en train de revenir sur tout ce que j'ai fait, et de m'apercevoir que ce n'était pas forcément très utile, enfin c'était utile et inutile ; pas très utile finalement parce qu'on perd beaucoup de temps à lire des livres qui nous éloignent du monde mais c'est bien quand on a compris que certains livres nous y ramenaient […] Il y a juste un moment où on se dit « j'ai beaucoup lu, j'ai beaucoup écrit, j'ai beaucoup travaillé, une soixantaine de livres ! […] mais je n'ai pas beaucoup médité », c'est-à-dire que je ne me suis pas beaucoup imprégné d'odeurs, de petits matins, d'aubes, de crépuscules, je n'ai pas assez bien regardé le soleil, le ciel et la lumière ; je n'ai pas assez bien lu le ciel et les étoiles. J'ai trop mis de livres entre le monde et moi. Il y a juste un moment où l'on se dit que c'est peut-être l'occasion de dire qu'une bonne bibliothèque c'est une bibliothèque qu'on oublie […] et de se dire que la vérité était probablement plus dans le jardin de mon père que dans les bibliothèques ».

Ainsi donc Michel Onfray se serait-il enfermé dans sa bibliothèque, en aurait érigé les murs autour de lui au point de passer à côté des réalités du monde, lui qui dans le cinquième tome de la *Contre-histoire* se moque de ceux qui élaborent des « cosmogonies dans trente mètres cubes d'air vicié » (page 177). Terrible et destructeur aveu après avoir fait l'éloge, dans tellement de livres, de la nécessité d'être en prise direct avec le monde, ses éléments, sa matière, ses mouvements, ses ondes, ses caprices, pour espérer non seulement en comprendre les mécanismes mais aussi pour prétendre au statut de philosophe. L'ouvrier de la *vie philosophique* qui se révèle un praticien semblable à ceux, fustigés, du *Banquet*, réduits à enseigner « des vertus qu'ils se gardent bien de pratiquer, vendent des morales mais s'avèrent incapables de les activer » (*Théorie du corps amoureux*, page 232). Sans que cela n'ait interpelé, il était déjà passé aux aveux, dans un moment de confusion conceptuelle sans doute. Dans un livre, *La Sculpture de soi*, paru en 1993, il a écrit, en toute fin de volume : « Je veux donc, dans cet appendice dont on peut économiser la lecture, dire mes références qui sont en quelques sortes mes révérences. Cadeaux, donc, pour les rats de bibliothèque — dont je suis » (page 206). Un hédoniste qui fait la promotion des sens, de la vie, de la jouissance, du pur plaisir d'exister, de la puissance d'exister, de l'art de jouir, de la chair, de tout ce qui fait que notre corps se confronte aux interactions extérieures et, bénéficiant de celles-ci, jouit, jouit encore et jouit toujours. Un hédoniste qui, malgré ses invitations, s'enferme dans sa bibliothèque où il consomme, coupé du monde extérieur, des livres par milliers. Un hédoniste qui, lui-même, a fait sienne l'idée « qu'une œuvre écrite sans la vie philosophique qui l'accompagne ne mérite pas une seconde de peine ». Est-il possible de prendre au sérieux un auteur qui a construit un univers dont il continue de prétendre qu'il est le cœur alors que ses propres actions l'en ont exclu depuis le début ?

X

LE CIMETIÈRE DE BALMA

S'être enfermé et avoir théorisé toutes les sentences de la terre à l'abri de la réalité n'est pas le seul renoncement de Michel Onfray à sa propre définition du philosophe. Le 13 avril 2013, à l'occasion des Rencontres du livre et du vin organisées à Balma, en Haute-Garonne, il a montré un visage pour le moins étonnant dans une scène dont la vidéo amateur a été vue plusieurs dizaines de milliers de fois sur Internet. On y découvre un Michel Onfray capricieux, vindicatif, pratiquant la manipulation en direction d'une foule qu'il rallie ainsi à sa cause afin d'obtenir l'expulsion de Michael Paraire, auteur d'un livre au titre évocateur, *Michel Onfray, une imposture intellectuelle*. Le trublion, invité par l'organisateur à se joindre à la table ronde, a commis un crime de lèse-majesté en imaginant pouvoir s'asseoir à la même table que le Maître pour y faire autre chose que boire ses paroles. Insatisfait d'être l'objet d'un livre critique, le philosophe argentanais qui depuis des années critique le monde entier, n'apprécie pas que l'on utilise ses méthodes contre lui. En quelques minutes d'une opération de séduction du public, il obtient de lui ce qu'il a obtenu des organisateurs en posant un ultimatum surréaliste sur la variation du « c'est lui ou c'est moi » : à savoir l'évacuation du criminel. Dans le monde de Michel Onfray, il n'y a de place pour le débat qu'à la condition qu'il soit organisé par une chaîne de télévision, au milieu d'un dispositif de caméras qui ne manquera rien de la démonstration du philosophe fraîchement ressorti de la salle de maquillage.

Images destructrices pour un Michel Onfray qui n'a de cesse d'en appeler aux vertus du débat, qui se revendique de la philosophie pratiquée à la mode antique ; sur le forum, sur la place du marché, dans la rue, bref partout où l'occasion de philosopher se présente. En prétendant incarner la philosophie mieux que ne le font l'Université et notre société en général — gangrenées du christianisme qui a fait oublier les vrais penseurs antiques —, en installant sa démarche à la suite de Diogène et d'Aristippe, c'est-à-dire dans la contestation de l'Ordre établi, il s'inscrit officiellement à la marge des activités philosophiques et intellectuelles en France. Dans la mesure où il affirme détenir un message novateur qu'il faut lui permettre de faire entendre aux autres, il sollicite la tolérance de ses adversaires afin qu'ils le laissent parler, demande qu'on lui laisse un libre accès à l'édition, et dans les médias. Sans cette tolérance, sans cette ouverture des Gardiens du Temple, le contestataire n'est pas en mesure de diffuser son message.

Soit Michel Onfray pense réellement qu'il est un dissident de la pensée, auquel cas le fait d'avoir pu néanmoins accéder au succès médiatique, de s'être vu proposer tous les plateaux de télévision de France et d'avoir pu diffuser à grande échelle des dizaines de livres, démontre la grande ouverture d'esprit des tenants de l'ordre héréditaire, ce qui entame quelque peu son discours sur le prétendu conditionnement corporatiste dont ils sont supposés être les sujets. Soit il admet que son intégration pleine et entière au Système marchand dominant et au monde médiatique qui ne fonctionne que par cooptation et dispose d'un pouvoir immense en France, révèle que son discours n'a rien de dissident, qu'il ne remet rien en cause qui soit susceptible de déplaire aux détenteurs des moyens de diffusion de masse. Mais alors, ce sont toutes ses prétentions de marginalité, tout l'habit du contestataire qui disparaissent comme neige au soleil. Dans tous les cas, il a bénéficié de l'accès au public, sans quoi le nom même de Michel Onfray ne serait guère connu au-delà du cercle restreint de ses élèves de lycée technique ; et éventuellement du lectorat rachitique qui était le sien avant de devenir une icône médiatique. En somme, que voilà une position délicate pour Michel Onfray qui, quelle que soit l'explication qu'il avance, trahit un volet ou un autre de sa démarche. Finalement, en se comportant en censeur vis-à-vis d'un auteur critique à son égard, c'est-à-dire à l'égard de ce qu'il représente intellectuellement, il montre une intolérance et un souci du confort plus grands que ceux qu'il prétend avoir dû vaincre pour s'imposer dans le paysage intellectuel. Alors même que lui se pose en pourfendeur de l'ordre castique, en défenseur résolu de la liberté d'expression et des libertés individuelles en même temps qu'il s'imagine porter mieux que quiconque l'exomide agoréen. Cocasse !

Dans cette vidéo, le visage que Michel Onfray révèle n'est pas seulement intellectuel, il est aussi physique. Les traits sont tirés, trahissent la gêne, la frustration d'avoir été dérangé au moment où il s'apprêtait à faire son numéro de singe savant devant une foule acquise. Le regard, en colère, qui décoche en direction de Paraire des flèches rouges et venimeuses. Nous sommes loin d'un Platon qui se laisse interpeler en pleine rue par Diogène et qui lui répond par la démonstration rhétorique.

Incroyable ironie de l'Histoire : cette table ronde avait pour principal sujet de discussion… Albert Camus ! Celui-là même dont Michel Onfray a vanté les vertus philosophiques extraites non d'un parcours universitaire bourgeois, formaté et prédictible mais de la vie philosophique qu'il a menée à l'instar des héros du Panthéon antique onfrayen.

Rappelons le contexte : nous sommes donc à Balma, commune française de Haute-Garonne qui en ce 13 avril 2013 est le théâtre d'un rassemblement en marge des Rencontres du livre et du vin sur le thème d'Albert Camus. Michael Paraire, philosophe, est également invité ; d'ailleurs une étiquette est placée sur la table qui, en plus d'indiquer sa place à l'auteur, confirme qu'il ne s'est pas glissé sur l'estrade en violation des règles de la bienséance. Les choses se dégradent lorsque le Maître apprend que ce sombre inconnu, « *ce monsieur* » dit-il en le montrant du doigt, a commis l'impardonnable, en la matière un livre critique. Pire ! Le titre de l'objet du délit contient le mot « imposture », ce qui permet à Onfray, haranguant la foule micro en main, de déclarer qu'il « ne débat pas avec des gens qui estiment que je suis un imposteur », sans toutefois préciser au nom de quoi il ne fait pas cela ? Parce qu'après tout, depuis des années qu'il sermonne le monde entier, il a montré peu de scrupules à discuter de gens qu'il a traité de fascistes, de collaborationnistes, de nazis, de pédophiles, d'obscurantistes, de dictateurs, de crypto-ceci et de proto-cela. Il ne faut pas manquer de culot pour s'émouvoir ensuite qu'un contradicteur ne vous tisse pas que des louanges, voire considère que votre œuvre est une imposture, voire même vous traiterait de salaud et d'idiot. Qu'un professeur se plaigne d'être qualifié d'imposteur par un élève, un mari par sa femme, un père par son fils, un salarié par son employeur, un gérant de supermarché par un client, un voisin par un autre, c'est une chose ; mais dès lors que l'on a fait le nécessaire pour être médiatisé, pour devenir une figure publique, pour engager un chantier intellectuel rigoureusement polémique, faire d'un nom d'oiseau un motif de censure ressemble moins à de la philosophie qu'à un caprice de star.

Dans son *Antimanuel de philosophie* (2001, Editions Bréal), il affirme que l'on « peut philosopher en charentaises, tranquille », alimentant l'imagerie d'une pratique libre et inconditionnelle de la philosophie, oubliant de préciser néanmoins qu'en ce qui le concerne, il veut bien philosopher de tout mais pas avec n'importe qui. Ou alors sur un plateau de télévision afin qu'au moins les efforts auxquels il consent et le temps qu'il veut bien accorder aux gueux ne soient pas sans nourrir son mythe. Le 21 avril 2010, sur le plateau du Grand Journal de Canal+, opposé au psychanalyste Gérard Miller venu défendre Freud après la publication du *Crépuscule d'une idole*, Onfray rappelle une énième fois qu'il a été insulté et, à Miller qui lui promet de porter plus dignement la contradiction, lance un « alors on va pouvoir débattre ! ». Magnifique pirouette.

Après s'être posé en victime d'un lynchage, il parvient à s'installer dans la posture de celui qui a convaincu son interlocuteur de se comporter plus noblement que ses confrères — Onfray générateur de calme, de quiétude et de dignité dans l'argumentation, on croit rêver — avant de brandir comme un trophée gagné à la sueur de ses efforts démocratique et philosophique cette conclusion qui le transforme à tout jamais en saint apôtre du débat. Comme nous aurions aimé goûter les vertus de cette flexibilité sous le chapiteau de Balma. Mais trop confidentiel peut-être, trop intimiste, pas assez de caméras ?

Cet épisode dans la *vie philosophique* de Michel Onfray est intéressant à bien des égards. En cela par exemple qu'il impose à notre réflexion quelques analogies que l'on ne peut ignorer. On pense à Diogène, le philosophe hédoniste dont la vie toute entière fut réservée à la contestation des mondanités, des protocoles, de l'ordre des Anciens, des sages en place et des Guides de conscience consacrés. En s'attaquant à Platon, il ne s'attaque pas seulement à ce qui constitue le corps de sa pensée, il montre aussi son refus et sa révolte contre ceux qui, drapés dans les habits des maîtres, les utilisent pour asseoir une autorité intellectuelle et morale sur la foule. À ses yeux, Platon n'est pas seulement coupable d'une

mauvaise pensée, il est également responsable de la perpétuation de cette mauvaise pensée, notamment parce qu'il se complaît dans la position du Maître. Platon enseigne, ce faisant il jouit d'un auditoire qui le considère comme un père spirituel. Exactement de quoi agacer, révolter même, un réfractaire qui a décidé de consacrer sa vie à distiller du poil à gratter dans les vêtements des académiciens. Même attitude chez Georges Politzer, qui fait son entrée dans le neuvième tome de la *Contre-histoire de la philosophie*. Autre personnage de la litanie onfrayenne, Politzer a fait de Bergson son Platon.

On réapprend grâce à Michel Onfray que l'effronté s'introduit dans les cours très académiques, très ordonnés, très théoriques de Bergson et les gêne par d'ostensibles activités destinées à perturber la quiétude de la séance. À plus de deux dizaines de siècles d'écart, Diogène et Politzer, avec des méthodes finalement très similaires, ont chacun identifié un Gardien du Temple de leur époque responsables à leurs yeux d'installer les âmes naïves dans des considérations trop conceptuelles pour être réelles. Les deux partagent un sens de la perturbation qu'ils utilisent comme une machine à secouer les vieux penseurs installés non seulement dans leurs certitudes, mais surtout dans le prestige qu'ils héritent de leur position dominante. En ce jour d'avril 2013, difficile de ne pas voir en Michael Paraire l'auteur d'un « happening » semblable à ceux de Diogène face à Platon et Politzer face à Bergson.

L'audace et l'insolence de sa présence à la table de celui dont il vient de refaire le portrait dans son livre s'inscrit dans la droite ligne du poulet tondu jeté par Diogène dans les jambes de Platon ou du sandwich bruyamment dévoré à la face de Bergson par Politzer ; chacun de ces assauts prenant à témoin un auditoire sidéré que l'on puisse ainsi traiter pareilles icônes.

Spectaculaire retournement de situation qui matérialise l'embourgeoisement de Michel Onfray, réduit à tenir le mauvais rôle dans un modèle scénographique qu'il a voué tout entier à l'apologie de héros qui aujourd'hui lui riraient au nez.

Le défenseur de Michel Onfray peut toujours crier à l'anecdote, dire que tout homme a ses moments de faiblesse. Or cette séquence n'est ni anodine ni innocente. Elle permet de jauger un Onfray sur le vif, un Onfray « dans la vraie vie », c'est-à-dire en contact direct avec le réel, avec les vrais gens, dans de vrais instants de vie. Au fond de sa bibliothèque, à l'abri, au calme, il jouit de tout le temps nécessaire pour tricoter son personnage à sa guise, l'habiller des oripeaux de son choix, le mettre en scène le plus favorablement possible.

Personne ne le dérange lorsqu'il mythologise dans son bunker de papier. C'est précisément depuis son bunker qu'il prétend avoir bâti la charpente d'un système qui fournit des armes capables de nous empêcher d'être tributaires des émotions qui nous empêchent de voir clair dans les enjeux intellectuels. Son apologie de la rationalité s'adjoint les services de la partie du cerveau qui, par définition, est seule capable de le faire en ces termes : le néocortex. Par exemple sa critique de la foi s'articule autour d'un axe principal : les vendeurs d'arrière-mondes joueraient sur la fibre émotionnelle des naïfs en adressant à leurs cœurs des promesses si séduisantes qu'elles empêchent à leurs cerveaux de faire le travail critique. De *raisonner* en se soustrayant à l'influence des attentes inconsidérées qui sont mauvaises conseillères. Sa démarche vise à installer un schéma d'opposition entre l'*être rationnel* et l'*être émotif*, le premier étant celui à qui il faut faire confiance.

Pareil décret, ainsi formulé, ainsi présenté, devrait nous assurer de ne jamais voir Onfray déporter sa raison critique rationnelle, philosophique et démocratique sur le terrain des faibles en intelligence, ceux qui, contrairement à lui, n'ont pas passé trente ans à échafauder une immunité intellectuelle contre les assauts du cœur faible. Non content d'avoir conceptualisé cette structure, il en extrait même une sorte d'acte fondateur explicite sur le plateau de LCI le 18 octobre 2012. À la présentatrice qui après l'avoir caressé dans le sens du cheveu depuis le début de leur entretien — preuve que Michel Onfray ébranle et met le Système marchand et médiatique en danger — lui demande d'expliquer les raisons qui le conduisent à soutenir un projet de type Université populaire contre l'Université traditionnelle et contre le « café philo » qu'il trouve bruyant, inutile, instable et contre-productif, il fait cette réponse : « Le café philo est un ghetto ; parce qu'on ne peut pas improviser en matière de philosophie […] dans le café philo on vote pour une question, et puis on improvise sur la question posée, pour improviser il faut vraiment avoir beaucoup

de travail derrière soi, on ne peut pas improviser en philosophie, il faut avoir vraiment travaillé […] tous les grands improvisateurs en musique savent qu'il faut avoir travaillé en amont pour pouvoir arriver les mains dans les poches ». Outre le fait qu'ici sa définition de la philosophie semble bien plus proche de cette discipline telle qu'elle se pratique à l'Université — c'est-à-dire dans des conditions préétablies, préparées, programmées, les thèmes, les idées et les auteurs devant correspondre à ce qu'en dit la philosophie officielle pour pouvoir appeler de la discussion philosophique —, c'est sa façon de l'alourdir de conditions qui fait qu'elle enfreint à peu près tout ce qu'il en dit ailleurs. Distingue-t-il dans les excès de table que pratiquaient les amis hédonistes de Des Barreaux (qui voyaient dans le vomissement du surplus alimentaire ou dans la mort qui suivait l'indigestion une apogée de leur discipline philosophique) (*L'Art de jouir*, page 237) la démonstration d'un travail en amont plus grand, plus solide, plus digne que celui qui sert de bases aux acteurs des cafés philo ? Il est fondamental de noter qu'il existe plusieurs types de contradictions : disons les légères et les lourdes. Une contradiction légère ne module le paramétrage d'un discours qu'en surface, sans incidence sur le fond. La contradiction lourde est moins insignifiante car elle fait la lumière sur des incohérences qui font exploser le cœur nucléaire de tout le processus. Et Michel Onfray s'appuie perpétuellement sur cette image qu'il a construite et dont les médias complices ont permis la diffusion à grande échelle : l'image du saint apôtre du débat, celle du vrai philosophe qui n'utilise que les arguments et la démonstration intellectuelle soit pour terrasser un adversaire, soit plus modestement pour le convaincre. Cette Image d'Épinal est la colonne vertébrale du personnage Onfray, une sorte de terreau à partir duquel il entend démontrer son intégrité.

Mais Balma a représenté pour lui une sorte de microclimat philosophique où il a lui-même déconstruit son propre mythe. Ému, étonné et agacé par la présence de Paraire, il prend le micro et s'adresse au public : « ma femme a un cancer avec métastases, je pourrais être avec elle, je devrais être avec elle ! ». Soit, effectivement un homme dont la compagne vit sans doute les derniers instants de sa vie ferait mieux de se maintenir à ses côtés. Le crépuscule de la vie de sa femme, il préfère néanmoins le passer au milieu des « fans », à signer ces livres qui sont toute sa vie. Les métastases attendront, d'ailleurs elles ne deviennent un problème qu'à partir du moment où Paraire vient gâcher la fête. Avant cela, elles n'ont pas empêché Michel Onfray de réserver son billet de train, faire le chemin et s'afficher à Balma. Le public est donc prié de prendre fait et cause pour cet homme qui, révélant les ennuis de santé de la femme qu'il a laissée à des centaines de kilomètres de là, nous prouve sa grandeur en venant honorer tout de même l'invitation, « pour l'amitié » dit-il.

Il n'y a guère qu'une foule de groupies qui soit capable d'applaudir un homme qui abandonne le chevet de sa femme en fin de vie ; qui ne parle d'elle et de sa maladie que lorsqu'il est remis en cause ; qui escamote une opération de séduction en convoquant les métastases de sa femme sur le banc de la défense et qui, comble de l'infâme, s'en sert comme d'une arme pour provoquer l'expulsion du gueux. Celui-ci ayant disparu de la scène après que les autorités en place, notamment le premier magistrat de la ville, lui aient indiqué la porte de sortie, le problème Paraire disparaît en même temps que les métastases de madame Onfray. Quelle déconfiture pour quelqu'un qui s'est installé depuis toujours sur le terrain de la rationalité et de la raison, d'en être rendu à utiliser les ficelles émotionnelles les plus grossières pour se sortir d'une situation gênante. Une pensée également pour sa femme, décédée depuis. Une pensée d'un autre genre, aussi, pour ce public odieusement manipulé par un chauffeur de salle sans scrupule. En installant sa défense sur ce terrain, il prend l'auditoire à témoin en ne s'adressant pas à sa raison mais à ses émotions. Effectivement, sur le terrain de la raison tout aurait empêché Michel Onfray de réclamer l'expulsion d'un contradicteur. Puisqu'il a fait figurer la philosophie démocratique au cœur de sa démarche, il peut, il *doit* laisser Paraire s'exprimer, quand bien même celui-ci le traiterait d'imposteur.

Feindre la vexation pour un motif aussi futile lui permet de dresser un pont entre le terrain de la raison et celui de l'émotion. En philosophe du débat qu'il est, il doit passer outre la lettre d'un ouvrage pour s'intéresser à son esprit. Après tout, n'a-t-il pas demandé à ses lecteurs, un temps, de croire au génie de Sade malgré des apparences choquantes ? N'a-t-il pas cherché à convaincre de la valeur de Charles Fourier alors que celui-ci a pondu des quantités de pages gavées de néologismes qui les rendent illisibles et

incompréhensibles (*Contre-histoire de la philosophie 5*) ? Chaque fois, il a soutenu qu'il fallait passer outre la forme pour s'intéresser au fond, cette condition étant la première à laquelle répondre pour s'assurer de pouvoir ensuite goûter à la puissance du texte. Les milliers de néologismes de Fourier que l'on accepte de subir, les outrances de plume de Sade qu'il faut digérer, le travail pour réunir et faire traduire les textes antiques aristippéens dans l'*Invention du plaisir* auquel il faut consentir ; et un simple mot sur une couverture du livre de Paraire pour justifier l'esclandre. Que d'efforts inégalement répartis !

Le fait d'introduire l'élément émotionnel dans sa plaidoirie n'est pas anodin. L'homme est supposé être un praticien du débat et de la confrontation des idées, aguerri par conséquent à cette lutte des sages. Et rompu à la notion d'imprévisibilité de la confrontation dans la mesure où, militant activement pour la démocratisation de la philosophie hors de l'enceinte et des cloîtres universitaires, il travaille par conséquent à la possibilité pour deux penseurs de se rencontrer n'importe où, n'importe quand. Lorsque Paraire surgit, il donne à Onfray l'occasion de mener sa *vie philosophique*, c'est-à-dire de pratiquer ce qu'il pense après avoir pensé sa pratique. Le chapiteau de Balma n'est pas l'agora antique mais il n'est pas non plus une enclave aux mains de barons académiques. Aux habits de Diogène qu'on lui proposait de passer, il a préféré le confort du caprice. Victime du succès de sa prestation, gonflé à bloc par les cris de soutien du public qui hue le nom de Paraire et réclame le retour d'Onfray lorsque celui-ci feint de quitter l'endroit, il se lâche.

Transporté par cette euphorie de stade de foot, adulé comme une rock star, il se prend au jeu et délaisse son masque de philosophe pour laisser apparaître encore un peu plus quelle réalité il cache. Au public à qui il veut fournir une raison supplémentaire de le soutenir, il lui demande de constater « qui remplit la salle », et de proposer deux réponses : « c'est lui ou c'est moi ? », introduisant maintenant le critère de la valeur marchande au beau milieu du champ de ruine philosophique qu'il vient de créer. Il est vrai qu'après plusieurs années de pratique de l'exercice médiatique, après avoir vu ses ventes monter en flèche d'une manière générale depuis que ce cénacle l'a intégré, il peut avoir utilisé ce critère marchand au premier degré, le pensant réellement prédominant dans l'explication des causes de son succès. Mais c'est bien son succès, plus que la qualité de ses livres ou la pertinence de ses analyses, qui fait qu'il remplit les salles. La société marchande est de nos jours ainsi organisée qu'elle fabrique des succès moins pour élever le niveau que pour remplir des créneaux commerciaux. Être médiatisé positivement, devenir célèbre conséquemment à cette médiatisation, n'est pas un gage de qualité, d'honnêteté intellectuelle, d'intégrité ; et quand bien même ça le serait, ça n'en constitue pas pour autant un critère valable pour justifier l'expulsion d'un contradicteur venu tenter sa chance. Michel Onfray, en faisant du public l'otage de son caprice, lui fait établir une équation qui vise à lui donner le beau rôle : puisque le philosophe d'Argentan remplit des salles, c'est qu'il ne peut pas être l'imposteur que Paraire prétend ; s'il n'est pas un imposteur, c'est donc qu'il est honnête et intègre ; s'il l'est, le public peut donc s'enorgueillir d'être l'artisan du succès d'un homme honnête et intègre. Faire d'un témoin, ou de plusieurs, l'élément sur lequel nous basons une démonstration de non-imposture est le meilleur moyen dans un premier temps de le séduire, et dans un second de le rallier à soi dans la mesure où contester cette version reviendrait à se soustraire du bénéfice moral et intellectuel, social même, qu'il y a à *fabriquer de l'honnête*. Ultime dérobade, Michel Onfray peut nier avoir tenté de faire de sa capacité à remplir des salles le gage de sa supériorité morale, et justifier son désir d'expulsion du criminel par un simple souci, noble et pur, de désamorcer un conflit. Dans son infinie bonté aura-t-il proposé que les deux éléments chimiques susceptibles de s'embraser l'un au contact de l'autre soient prudemment séparés, et décidé de façon toute objective et honnête qu'à bien faire, autant que ce soit lui qui reste, puisqu'il « remplit les salles ».

Mais en validant cette explication, le philosophe antique des temps modernes, partisan de la confrontation des idées dans la plus pure tradition gréco-hédoniste, accepte de n'être qu'un argument de vente, un produit d'appel, celui dont on inscrit le nom en gros caractères sur les affiches pour attirer un badaud curieux de venir voir *en vrai* cet homme® *vu à la télé*. Dans tous les cas, au lieu d'accepter le défi et de confronter ses idées à celles de Paraire, ou plus modestement d'accepter au moins de démontrer qu'il n'est pas une imposture ; c'est-à-dire en acceptant de surmonter philosophiquement un obstacle

philosophique, il préfère se dérober et faire de sa notoriété, de la réputation de son nom, l'élément qui à lui seul justifie que l'on satisfasse son caprice.

À moins de n'avoir aucun doute sur la capacité de son public à ne rien voir de l'entourloupe, on ne peut pas évaluer son degré d'intégrité intellectuelle et d'honnêteté en fonction de l'ampleur de son auditoire tout en ayant écrit, en 1997, à propos de la télévision et des médias qu'ils faisaient « le triomphe du pire quand la seule loi du marché détermine son fonctionnement », « qu'ils sont devenus véhicules de trivialité, de pensées débiles, d'intérêts vils » (*Politique du rebelle*). Et d'ajouter plus loin que ce que promeut la télévision « est d'autant plus célébré [que cela] accélère le mouvement vers le pire ». Or c'est précisément son volume médiatique qui constitue l'ingrédient du succès qui lui permet de remplir des salles, et Onfray est mal placé pour feindre de croire que ce volume médiatique lui est conféré au titre de son intégrité, de son honnêteté et de son intelligence puisqu'il a précisément écrit des choses qui, à propos des médias, soutiennent l'inverse. La même mécanique s'applique à d'autres domaines, notamment celui de la culture. Qui connaît un peu la musique sait que l'essentiel de la « nouvelle scène française » produit une culture « mainstream », régie et diffusée par des gens qui nous démontrent, en mettant la lumière sur pareille médiocrité, que leur souci n'est pas artistique mais commercial. Combien d'artistes remplissent des salles immenses bien qu'ils soient incapables d'écrire leurs propres textes et encore moins leurs partitions ? Combien de films ont connu des succès exceptionnels sans que ce succès ne soit proportionnel à la qualité artistique du produit ? Il suffit le plus souvent que les médias de masse fassent d'un film ou d'un artiste l'objet de toutes leurs affections pour que le phénomène d'ultra médiatisation leur assure sinon le succès, au moins les moyens de l'atteindre. Sans cet appui des canaux de diffusion massive, Michel Onfray, qu'il soit le plus honnête du monde ou le pire philosophe de la terre, ne remplirait pas de salles, comme d'ailleurs il ne vendrait pas autant de livres.

En transformant l'estrade de Balma en jeux du cirque romain, faisant brandir la menace de son départ pour exciter son public comme l'empereur baissait son pouce pour obtenir le même effet, Onfray assume pleinement son statut d'icône, d'idole, de produit marchand. Sa ligne de défense, c'est l'argument de la valeur marchande qui se farde en jeune fille dont on viendrait de voler l'innocence.

XI

LES LUNETTES EN BOIS DE MICHEL ONFRAY

Dans un autre chapitre, nous sommes revenus sur la définition qu'il convient de donner à la notion de « philosophe » d'après Michel Onfray, l'avons cité abondamment mais il manque objectivement un élément à l'ensemble. Au-delà de savoir si le philosophe vit ou non en harmonie avec les théories qu'il professe, il s'agit de savoir si celui-ci, au moins, a une bonne conscience du monde qui l'entoure. Sans elle, comment définir les contours d'une pensée dans la mesure où une pensée que l'on veut philosophique ne peut faire l'économie d'une connaissance de toutes les ressources extérieures — imagine-t-on un médecin ouvrir un cabinet en n'ayant jamais appris qu'une petite partie de ce qui constitue le bagage d'un médecin ? Le philosophe, avant de retenir une vision du monde qu'il fait sienne parce qu'après l'avoir confrontée aux autres c'est celle-ci qui a emporté son adhésion, doit donc impérativement satisfaire à la nécessité d'une vaste connaissance du monde, des gens, des options, des pensées. Plus sa connaissance des différentes pensées est grande, mieux il sera armé pour défendre la sienne ; plus sa conscience du monde qui l'entoure est grande, mieux il sera armé pour y distinguer les failles que sa philosophie veut combler. Michel Onfray fait donc de la condition première du philosophe une entreprise de la vie quotidienne qui allie théorie et pratique. Or, cette condition, sans doute discutable d'ailleurs, ne devrait arriver qu'en deuxième lieu de considération, la première était la pleine conscience du monde. C'est-à-dire : avoir pris acte de ce qui compose le monde, de l'avoir compris et sur la base de cette compréhension avoir dégagé une pensée. Si ce qui caractérise un philosophe est, entre autres, sa capacité à comprendre, suivant une logique mathématique mieux il aura compris les rouages du monde, des plus flagrants aux plus subtils, des plus frontaux aux plus enchevêtrés, plus il méritera ses galons de philosophe. D'une manière générale, les masses pensent que le philosophe s'est élevé au-dessus des querelles de chapelles et agit moins en partisan de l'une d'elles qu'en observateur des tractations qui les agitent. De la même manière que le rôle d'un journaliste politique n'est pas de prendre parti pour tel ou tel homme politique ou courant politique, mais simplement d'observer et de rendre compte des activités de tous. Dans les deux cas, c'est faux. D'une part un philosophe peut bien être autre chose qu'un simple observateur et prendre le parti de défendre une pensée — ou des causes issues de cette pensée — sans que cela ne fasse de lui un demi-philosophe ou un non-philosophe ; d'autre part les journalistes politiques, bien qu'il eut été préférable que leurs propres idées n'infléchissent pas la nature de leurs analyses publiques, cachent mal qu'il n'en est pas ainsi.

Il faut poser la question directement : quel malade irait voir un médecin incapable de poser un diagnostic convenable ? Sachant que la pertinence du diagnostic est l'impératif absolu auquel il faut satisfaire si l'on veut y répondre par un traitement. Pour le philosophe ? Même question : quel crédit apporter à un philosophe dont l'acuité intellectuelle, la capacité à comprendre le monde qui l'entoure et la faculté d'en tirer les meilleures conclusions sont nulles ? Michel Onfray bénéficie dans les médias d'une image favorable : il est l'homme qui lit tout. Cette boulimie de lecture doit l'avoir conduit, pense-t-on, à s'être mis en situation de connaître un large panel d'options de pensées et, ce faisant, à développer une capacité de discernement supérieure à ceux qui ne lisent pas ou lisent peu. Quel fabuleux mythe que voilà. Car Michel Onfray, dont les paradoxes sont plus nombreux que les livres qui pourtant sont abondants, produit sur la société française actuelle un constat, une analyse, tellement déconnectée de la réalité qu'on se demande s'il n'émerge pas d'un coma de cent ans. Pour mieux le comprendre, voyons de quel constat il s'agit en nous référant à l'une des pages de sa bibliographie où il en fait état en sachant, nous l'avons assez démontré, que l'on retrouve le même propos en bien d'autres endroits de son œuvre : « Si les églises se sont vidées, les esprits restent pleins de l'enseignement chrétien : dépréciation du corps, des sensations, des émotions, de la chair, des passions, des pulsions, des femmes, plaisirs, de la jubilation, surestimation de l'ascétisme, du dolorisme, du renoncement, d'où misogynie et phallocratie » (*Abrégé hédoniste*, p. 31). Quel

bilan de la société française moderne pourrait être plus éloigné de la réalité ? Aucun des termes qu'il utilise, ni en soi ni dans les acceptions qu'il leur prête, ne jouit de l'influence qu'il prétend.

Son analyse n'est même pas anachronique — ce qui supposerait qu'en la transposant à d'autres époques elle deviendrait plus pertinente, ce qui n'est même pas le cas —, elle est au moins farfelue. Mais pas surprenante. Nous connaissons de Michel Onfray son goût pour l'excès et l'énergie qu'il déploie à prêter à ses ennemis un pouvoir de nuisance décuplé, dans le but d'apparaître, nous l'avons dit ailleurs, comme d'autant plus audacieux d'oser affronter pareils colosses. À défaut d'avoir le courage de s'en prendre aux vrais dogmes dominants, aux vrais puissants du moment, il réveille des morts en nous affirmant que même dans cet état, ils sont forts, puissants et nuisibles. Il se comporte comme quelqu'un qui, depuis qu'adolescent il s'est mis en tête de n'en faire qu'à la sienne, s'est trouvé une marotte et ne veut plus la lâcher. Une partie néanmoins de son constat est correcte : « les églises se sont vidées ».

Comparativement à d'autres temps, il est exact que leur fréquentation a nettement baissé, au grand désespoir des prêtres qui s'attristent de voir de moins en moins d'âmes chercher le chemin de leur salut. Le malheur des uns faisant toujours le bonheur des autres, les foules qui hier se pressaient dans les églises pour communier se précipitent maintenant dans les magasins pour consommer. Michel Onfray, qui n'est certes pas comptable, doit néanmoins savoir que la population de la France augmente et que les Français qui remplissaient jadis les églises, au motif qu'on ne les y trouve plus, n'en ont pas moins disparu de la surface de la terre. Ils sont donc ailleurs, occupés à d'autres activités, soucieux d'autres priorités. Son constat sur la désaffection des églises n'est donc pas formulé pour se demander où sont passés les agneaux de Dieu mais pour affirmer, avec le plus grand sérieux du monde, qu'où qu'ils soient et quoi qu'ils fassent, leurs esprits « restent pleins de l'enseignement chrétien ». Le contraire nous aurait étonnés. De quoi se constitue donc l'enseignement chrétien d'après lui pour qu'il y voie autant d'applications dans le fait, non seulement de déserter les églises, de consommer, de divorcer près d'une fois sur deux et donc d'enchaîner les conquêtes, de se pâmer d'émoi devant des idoles télévisuelles siliconées ou bodybuildées, de faire fonctionner à plein rendement les industries du fast-food (quand Michel Onfray considère que l'enseignement chrétien a interdit aux gens de jouir de leur sens, y compris donc celui du goût), des cosmétiques et articles de beauté (quand Michel Onfray nous affirme que l'enseignement chrétien a empêché aux gens de prendre non seulement soin mais aussi conscience qu'ils avaient un corps), du divertissement généralisé (quand Michel Onfray est persuadé que l'enseignement chrétien n'a jamais offert d'autres perspectives que l'ascétisme et l'austérité quotidienne) ? Comment le christianisme peut-il avoir, du temps de sa grandeur, réduit les hommes et les femmes à ne s'associer que dans les règles strictes du mariage et à ne recourir à la chair que dans l'unique but de procréer, tout en continuant de nos jours à exercer sa prétendue emprise sur des foules pour qui le mariage n'est plus une institution, les relations sexuelles une évidence incontournable, la pilule et l'avortement un outil culturel acquis et validé ? L'équation de Michel Onfray est la suivante : les églises et les offices religieux qu'on y donnait étaient un moyen de prendre la mesure du degré d'infiltration de l'enseignement chrétien dans les esprits des gens de façon pratique, comptable et sociologique. La pratique religieuse n'était donc pas le moyen de venir chercher un enseignement et des règles de vie à appliquer ensuite dans son quotidien, mais la démonstration que l'on était déjà acquis à ses règles et que pour en attester devant la communauté, on se rendait aux offices et aux messes. Seconde étape de son équation : « *les esprits restent pleins de l'enseignement chrétien* », que la foule ne participe plus aux offices et aux messes n'est pas la démonstration qu'elle a renoncé à l'enseignement et aux règles de vie que l'on y promeut mais qu'elle a renoncé au besoin d'attester, devant la communauté, de cette adhésion inchangée. Michel Onfray poursuit tout naturellement en exaltant ce qu'il prend pour une puissante et pertinente trouvaille : si les gens ne vont plus dans les églises, c'est pour mieux pratiquer l'enseignement chrétien en dehors de leurs enceintes. Bravo maître, quel coup de génie, quel œil, quelle analyse ! Ce propos aurait un gramme de pertinence si ces gens, après avoir déserté les endroits où l'on édictait une hygiène de vie, avaient continué à observer cette hygiène de vie quand bien même ils ne fréquentent plus ces endroits. Or, c'est loin d'être le cas. À cet égard, Michel Onfray s'emmêle un peu les pinceaux. Dans l'exemple que nous avons cité plus haut, il fait de la

« dépréciation du corps, des sensations, des émotions, de la chair », etc. la condition qui lui permet d'en tirer la conclusion que « les esprits restent pleins de l'enseignement chrétien ». Ailleurs, il propose un « un état des lieux » et suggère que l'on peut mesurer que la société est toujours chrétienne — malgré les apparences dues à la désaffection des églises — au motif que « la plupart, agnostiques ou vaguement athées, incroyants d'occasion ou fidèles par habitudes, sacrifient encore aux baptêmes religieux de leur progéniture, aux mariages à l'Église (pour faire plaisir à la famille !), et aux enterrements de leurs proches — ou du leur… — avec une bénédiction dans des lieux chrétiens pourvus du personnel ad hoc » (*La puissance d'exister*, page 109). Cette fois, ce sont des résidus de pratiques culturelles, le mariage, le baptême, qui sont brandis par Onfray comme étant la preuve que notre société est toujours sous la perfide influence du christianisme. Comme toujours, il ne craint guère de généraliser et d'évoquer une attitude comme si elle était le fait de toute personne composant la société dont il faut absolument que l'on admette l'emprise chrétienne qu'elle subit. Pourtant, beaucoup de mariages ne sont que civils et la multiplication des souhaits d'incinération des corps a l'air de démontrer que le message chrétien sur la mise en terre n'a plus l'audience qu'il eut jadis. D'ailleurs, même si tous les mariages étaient religieux, l'enseignement chrétien dont il parle ne voit pas cette union comme la simple association de deux personnes désireuses de faire un bout de chemin ensemble. Le mariage religieux implique de considérer que cet acte est bien au-delà de cela, c'est un engagement que l'on contracte en présence de Dieu dont on sait qu'il n'aime guère le divorce. Se marier à l'église en sacrifiant non au rite culturel « pour faire plaisir à la famille » mais en prenant acte, consciemment et volontairement, des dimensions dans lesquelles cela les engage, les mariés savent qu'ils ne prennent pas une décision banale. L'enseignement chrétien, ce n'est pas se marier à l'église, c'est comprendre l'importance sacrée du mariage et décider de nouer cette alliance en un lieu qui porte ce message, en présence d'un prêtre qui s'en fait le témoin et le parrain moral. Dès lors que des couples, quand bien même se sont-ils mariés à l'église, ne prennent pas en compte le caractère sacré de ce mariage sur lequel ils n'hésitent pas à revenir après quelques années — quand ce n'est pas quelques mois —, en aucun cas ils ne démontrent que « les esprits restent pleins de l'enseignement chrétien ». Et le nombre des divorces que l'on enregistre annuellement achève d'informer sur les considérations accordées par les foules au mariage ; considérations bien peu chrétiennes. En disant ici que ce sont les esprits qui sont atteints par le christianisme — et de le prouver en faisant une liste surréaliste des prétendues attitudes de nos contemporains, et là que ce sont des pratiques d'ordre culturel qui établissent la preuve que la société est toujours chrétienne, il prétend que ces pratiques sont motivées par l'imprégnation spirituelle. Ce qui est faux, l'exemple du mariage exploré à l'instant et les quelques autres juste avant tentent de le démontrer. Son équation est à peu près aussi pertinente que s'il voulait prouver qu'un homme est toujours un dangereux chauffard qui met la vie des autres en péril en conduisant à très haute vitesse en montrant du doigt qu'il continue à prendre la route, cette fois sur un solex.

Dépréciation du corps, dit-il ? Jamais une époque n'a mis le corps à ce point au centre de son activité. Jamais le corps n'a été à ce point valorisé, au point notamment de devenir un argument de vente de n'importe quel produit, y compris ceux qui n'ont rien à voir avec le corps. Que l'on expose un homme ou une femme aux contours favorables dans une publicité pour une salle de sport n'est pas incohérent. Qu'on les expose semblablement dans une publicité pour une voiture, une compagnie d'assurance (où la demoiselle sera certes plus habillée mais pas moins maquillée ni racoleuse), un fromage qu'une charmante dame vient acheter sur le marché en jupe courte qu'un vent arrivé là par hasard soulève tranquillement, démontre plusieurs choses : que le corps, surtout — uniquement — lorsqu'il correspond aux canons de la beauté édictés d'ailleurs par on ne sait trop qui, est mis en avant dans le secteur commercial partout où sur une affiche, un prospectus, une publicité télévisée, il s'agit de vendre quelque chose, un produit ou un service. Précisons que lorsque nous disons « le corps », ce n'est pas simplement le fait de faire présenter un produit par un être humain doté d'un corps qu'il ne peut certes pas laisser au vestiaire le temps du tournage ; mais bien du corps dans sa dotation érogène, sensuelle, incitatrice, le corps offert comme moyen d'attirer l'œil du consommateur sur lui et, espère-t-on ensuite, par ricochet sur le produit à vendre.

Et ce corps, véritable piège à con-sommateurs, n'a pas nécessairement besoin d'être présenté en petite tenue, voire nu, pour tenir son rôle d'appât.

La séduction, plus subtile, mais qui obéit à la même mécanique, prend des tournures multiples. Le sourire d'une femme sur une affiche ou une couverture de magazine, son regard, jusqu'à la disposition de ses mains et l'orientation de ses épaules qui, suivant quelques règles élémentaires du racolage visuel, offre au passant l'impression qu'elle est toute entière prête à se donner physiquement ; n'attendant que lui pour transpercer l'affiche et sauter à son cou. Le corps est tellement déprécié qu'il est l'objet des attentions de plusieurs industries parmi les plus fonctionnelles du monde.

Cosmétiques, produits de beauté, vêtements et articles, produits alimentaires pour se préserver des rondeurs connaissent un succès fulgurant, que ce soient les franges qui touchent une riche clientèle à qui l'on réserve des boutiques consacrées, ou le reste des consommateurs qui n'a droit qu'à des pastiches dont ils se satisfont par ailleurs très bien, si l'on en croît les records de vente. Ces éléments ne sont qu'une partie de la boule à facettes qui déconstruit le fantasme onfrayen. Par exemple, quelle ville moyenne ou grande, et même certaines plus petites, n'a pas ses salons de massage et ses cabinets d'esthéticienne qui sont les lieux où, par excellence, la prise en compte du bien-être du corps est l'objet principal de l'activité ? On y vient pour s'y faire choyer, l'on s'y fait d'ailleurs choyer et l'on paye pour cela, c'est-à-dire que l'on accepte de verser de l'argent, denrée pourtant de plus en plus rare, pour offrir à son corps d'être massé ou mis en beauté. Tout ce qui vient d'être abordé constitue une économie à part entière, avec tout ce que cela comporte, notamment la rencontre entre des gens qui acceptent de payer pour obtenir un service ou un produit pour leur corps et d'autres qui ont fait métier de créer ces produits et offrir ces services. Et cette économie enregistre des bénéfices que sont loin d'approcher celles du livre, du théâtre ou des musées. Une société comme celle décrite par Onfray l'aurait-elle permis ?

Où sont les foules de chrétiens qui boudent ces lieux du culte de la beauté et du corps ? Où sont les prêtres qui appellent au boycott des produits et des services du corps ? Et puisque ce sont des masses dont il est question dans le fantasme onfrayen : d'où vient cette masse immense de consommateurs qui assure à ces industries d'être économiquement puissantes, si ce n'est des rangs d'une société dont Onfray nous assure qu'elle est « pleine de l'enseignement chrétien » « qui déprécie le corps, les sensations, les émotions », etc. ? Et nous ne parlons pas de l'explosion de la pornographie, dont la vente des K7, puis des DVD avait rendu riches quelques distributeurs avant qu'Internet ne prenne le relais de la diffusion massive du contenu pornographique. On trouve même d'anciennes stars du X reconverties en présentatrices de programmes télévisés tout-public ou chroniqueuses radio, sans que les médias concernés n'aient enregistré conséquemment à ces recrutements des baisses massives d'audimat. Bien au contraire !

Dépréciation des sensations, dit-il ? Il parle en premier chef des sensations physiques, intimement liées donc au corps.

Mais il existe des sensations différentes, qui ne soient pas corporelles ou charnelles, des sensations d'état mental par exemple, sensations de pleine satisfaction d'un événement que nous sommes en train de vivre ou d'une activité qui nous rend heureux sans que le corps ait été sollicité — comme par exemple lors d'une partie d'échec ou de n'importe quel jeu de table. Difficile de ne pas voir que sensation et sens sont liés.

Les sens sont ce qui permet à notre cerveau de communiquer avec le monde extérieur ; l'odorat, la vue, l'ouïe, le goût, le toucher sont les canaux d'introduction d'éléments qui activent des processus chimiques et physiologiques (se souvenir du *circuit de récompense* et *système dopaminergique*, évoqués dans un autre chapitre). À moins d'être privé de ses sens (la vue pour un aveugle par exemple), nous ne pouvons ignorer qu'en plus d'en être dotés, ils ont le pouvoir de nous renseigner sur ce qui nous entoure. Que veut dire « dépréciation des sensations » ? Dans son livre *l'Art de Jouir*, Michel Onfray déroule un interminable plaidoyer en faveur de l'odorat, merveilleux sens qui nous permet de nous inonder des délices olfactifs du monde. Il met sur le compte du christianisme — décidément — d'avoir bridé les possibilités d'exploitation de ce sens au nom d'un refus des plaisirs, plaisir étant synonyme de péchés. Est-ce à dire que la « dépréciation des sensations » dont souffre notre société, c'est-à-dire nos contemporains

conditionnés, serait un choix délibéré de ceux-ci de se priver des bénéfices qu'offrent les sens, par exemple l'odorat ? Et comment fait-on, techniquement, pour se soustraire à ses sens ? On se crève les yeux pour ne plus voir les beautés du monde, on se crève les tympans pour ne plus succomber au plaisir coupable de la belle musique, on s'arrache la langue et nous brûlons le palais à l'acide pour nous assurer de n'être pas tenté de prendre plaisir à manger des bonnes choses et on se coince assez de cotons dans les narines pour ne plus laisser passer le moindre effluve ? Une tolérance toutefois pour les mains, que l'on daigne ne pas couper bien qu'elles permettent quelque contact charnel mais dont il faut bien garder la pleine maîtrise si l'on veut y recevoir l'hostie et tenir son bâton de pèlerin. Trêve de plaisanterie. Voit-on quiconque, autour de nous, « déprécier ses sensations », c'est-à-dire ne pas utiliser tout simplement ou avec un goût particulier tel ou tel sens, ou tous les sens ? Qui se bouche le nez lorsqu'il passe devant une parfumerie ou un salon de torréfaction de café ? Qui détourne les yeux devant une belle femme, une belle œuvre, une belle voiture, devant quoi que ce soit qu'il trouve agréable à l'œil ? Au contraire de ce qu'il prétend, les sensations ne sont pas dépréciées et nous pratiquons nos sens à plein régime. Et ça ne date pas d'hier. Si dans les sociétés chrétiennes, des arts comme la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture, la cuisine, ont vu le jour et ont fait autant de fiertés locales ou nationales, c'est bien qu'au moins deux conditions furent réunies : 1) que des gens aient exercé ces arts et 2) que d'autres les aient appréciés, créant une dynamique qui a conduit les artistes à continuer à créer, les autres à continuer à en redemander. Sauf à considérer que l'on puisse admirer une toile, lire un poème ou écouter de la musique sans recourir à ses sens, le fait est que l'on a bien non seulement recouru à ces sens mais que d'autres nous ont fait les solliciter. Si Onfray disait vrai, un pays catholique n'aurait pu produire de culture, d'arts, non seulement parce que personne dans la population n'eut aimé que l'on sollicita ses sensations, mais également parce que les autorités et le clerc tout puissant aurait interdit que pareilles choses se fassent. La France, pays ô combien catholique pendant des siècles, n'en a pas moins été patrie de culture, d'arts et de lettres et a livré au monde des chefs d'œuvres intemporels, de même que bien d'autres pays chrétiens.

En plus d'être incapables de se soustraire à l'utilisation de ses sens, nous avons constaté qu'il était possible de les solliciter sans même que le concerné n'en ait conscience ou n'ait choisi de porter particulièrement l'un de ses sens à l'attention d'un élément de son environnement. Les neurosciences, qui définitivement nous enseignent que les sens sont des récepteurs de stimuli en contact avec le cerveau, ont permis l'émergence d'un dérivé circonstancié appelé « neuro-marketing ». Il s'agit tout simplement de la capacité à interpeler les sens d'un passant pour le transformer en acheteur. L'imagerie cérébrale dévoile qu'en fonction de ce que nous faisons, de ce que nous voyons faire et même de ce que nous nous imaginons faire, les mêmes populations de neurones s'activent et nous commandent certaines attitudes (sur ce sujet, lire l'excellent bien qu'un peu technique *Les neurones miroirs*, de Giacomo Rizzolatti et Corrada Sinigaglia, édition Odile Jacob). La découverte du *Système miroir* a permis, une fois que ce savoir est tombé entre les mains des publicitaires, de préciser les techniques de « marketing », de les perfectionner jusqu'à les rendre redoutables. Dès lors en effet qu'il a été prouvé scientifiquement que l'on pouvait activer certaines parties du cerveau d'un individu, que nous lui fassions réaliser une action ou que nous lui fassions voir un autre individu la réaliser devant lui (par exemple, sans que nous nous en rendions compte, lorsque nous voyons un homme se saisir d'un marteau devant nous, la même population neuronale s'active, à un degré moindre, que si nous nous saisissions nous même de l'outil. Notre cerveau enclenche le processus moteur (c'est-à-dire qu'il ordonne à notre main de procéder au geste de préhension), pensant que nous voulons saisir ce marteau, et notre main a tendance à réaliser le signe de la préhension de façon évidemment très discrète, au point que nous ne le voyons pas). Il a été très facile de conclure qu'en lui montrant un homme ou une femme semblant se régaler en mordant un bout de fromage, le téléspectateur avait toutes les chances de ressentir lui aussi l'envie de manger du fromage. C'est son cerveau qui, excité par les informations que lui envoient les sens, l'incline à adopter certaines attitudes ; la première d'entre elles étant simplement de constater le désir de partager ce plaisir dont il voit les effets positifs sur cette charmante actrice de publicité, et dans un second temps d'acheter le même fromage une fois rendu au supermarché. Qui n'a jamais vu cette publicité d'une jeune femme qui, à peine a-t-elle porté sa cuillérée de

yaourt à sa bouche, se délecte à en fermer les yeux de plaisir ? Cette mise à scène, qui est effectivement grotesque et ne ressemble en rien aux réactions que procure la dégustation d'un yaourt, aussi bon soit-il, ne s'adresse en réalité qu'à cette partie du cerveau que l'on peut atteindre sans demander son avis à son propriétaire.

Déprécier ses sensations va-t-il sans déprécier ses sens ? À la lumière des lignes précédentes, reposons la question : que veut dire « déprécier ses sensations » ? Outre l'utilisation qui en est faite par le neuromarketing, nos sens, en plus d'être inévitablement utilisables, sont notre meilleure garantie de survie. Ce sont eux qui pousse le marcheur à se jeter dans les buissons lorsqu'une voiture lui fonce dessus ; eux qui lui font quitter un endroit où plane une odeur anormale de gaz ; eux qui nous empêchent de manger un produit à l'apparence et à l'odeur nauséabondes. Michel Onfray, prisonnier de son plan schématique réducteur où tout est rapporté à la guerre entre l'hédonisme jouisseur et le christianisme castrateur, emporté par son élan, jette sur le papier des successions de mots qui en apparence semblent non seulement avoir des liens entre eux mais être même indissociables. Entre « corps » et « émotions », il met « sensations », sait-il seulement de quoi il parle où succombe-t-il à la tentation, à chaque fois qu'il s'emballe, de faire des listes les plus longues possibles ? Quant aux élucubrations improbables à propos du plaisir que notre conditionnement chrétien nous ferait déprécier, rejeter même — pourquoi pas maudire ?—, les bras nous en tombent et les mots manquent.

Au point que nous serions tentés, tellement la manœuvre parait n'être que provocation, de ne même pas y répondre. D'autant que dans le même élan il accuse les pauvres esprits plein de bondieuseries de tendre au renoncement… de la chair et des femmes. Peut-être est-il temps que Michel Onfray quitte sa bibliothèque, se frotte davantage au monde réel et constate que ce monde qui s'est (dé)construit tandis qu'il lisait Épicure et Montaigne « dans vingt mètres cube d'air vicié » a fait du sexe son Totem ultime. Son Graal. Le sexe sous toutes ses formes, à tous les étages, sous toutes les coutures. C'est-à-dire, bien sûr, comme pratique entre homme et femme, homme et homme, femme et femme, homme et femmes, femme et hommes, etc., mais aussi comme objet motivationnel, comme objectif que se fixent celles et ceux que l'on a convaincus que la beauté se mesurait à l'échelle du tableau de chasse. Ne soyons pas aussi excessif que Michel Onfray : évidemment, tout le monde n'est pas concerné ; ni par l'analyse science-fictionnelle d'Onfray ni par l'analyse inverse. Mais la société dégage des tendances majoritaires, et à la question de savoir si la tendance majoritaire, dans notre société, est au renoncement des plaisirs et de la chair ou au contraire à leur pratique décomplexée, il convient de renvoyer à des éléments concrets dont certains ont été avancés dans les pages précédentes.

Finalement, la société d'aujourd'hui, en plus de ne correspondre en rien à la photographie qu'en fait Onfray, ressemble à s'y méprendre aux vœux hédonistes prononcés par celui-ci. Dans la mesure où cette Cité de la jouissance qu'il réclame, pour laquelle il milite, n'est pas le genre de modèle que l'on décrète mais que l'on constate, et dans la mesure où nos contemporains, en plus d'avoir effectivement déserté les églises, se sont ralliés à une autre religion ; celle de la consommation, de la renonciation aux valeurs morales héritées des Anciens, du plaisir immédiat et du *Carpe Diem*, ne peut-on pas considérer objectivement que le but poursuivi par Onfray est en réalité déjà atteint ? Sans bien sûr que celui-ci ne l'admette puisqu'installé dans cette position de contestataire dont il s'est orné des oripeaux, il trouve son confort dans la martyrologie et sait bien que professer des théories est plus simple que d'en assumer les applications pratiques, avec toutes les dérives que cela est susceptible d'impliquer (se souvenir de Sade, entre autres). De plus, *être au pouvoir* (non pas au sens institutionnel du terme mais dans celui où ses idées dominent) sans avoir à assumer les responsabilités de ce pouvoir est une position de tous les conforts, qui lui permet en plus d'alimenter sa mythologie anarcho-hédoniste. Nous pouvons comprendre que devant le constat d'une société totalement à la dérive, d'un monde si laid, si sale, si cruel, l'on préfère placer son idéologie dans le camp de ceux capables de corriger ce monde plutôt que dans celui responsable de cette immense débâcle. Il va de soi que les propositions hédonistes, libertines et touche-pipi de Michel Onfray, bien qu'elles aient vaincu depuis des années, ne sont pas seules responsables de cette défection générale du monde. Nous insulterions le lecteur si nous prétendions le lui faire croire. Et surtout, nous sacrifierions

aux mêmes sophismes simplistes qu'Onfray qui prétend pouvoir expliquer, en bloc, des phénomènes aussi multiples que complexes par la seule mise au pilori du christianisme et de Dieu.

« Dans ses jeunes années on vénère et l'on méprise sans y mettre encore cet art de la nuance qui est le meilleur bénéfice de la vie, et l'on doit, comme de juste, payer cher d'avoir ainsi assailli les hommes et les choses avec des oui et des non. »

Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal.*

FIN.

Index des livres cités et/ou utilisés.

De Michel Onfray :

- *Le crépuscule d'une idole*, l'affabulation freudienne. Grasset, Livre de poche, 2010.
- *Apostille au Crépuscule*. Grasset, Livre de Poche, 2010.
- *Contre-histoire de la philosophie, tome 1, les sagesses antiques*. Grasset, Livre de poche, 2006.
- *Contre-histoire de la philosophie, tome 2, le christianisme hédoniste*. Grasset, Livre de poche, 2006.
- *Contre-histoire de la philosophie, tome 3, les libertins baroques*. Grasset, Livre de poche, 2008.
- *Contre-histoire de la philosophie, tome 4, Les Ultras des Lumières*. Grasset, Livre de poche, 2007.
- *Contre-histoire de la philosophie, tome 5, l'Eudémonisme social*. Grasset, Livre de poche, 2008.
- *Contre-histoire de la philosophie, tome 6, les Radicalités existentielles*. Grasset, Livre de poche, 2009.
- *Contre-histoire de la philosophie, tome 7, la Construction du surhomme*. Grasset, Livre de poche, 2011.
- *Contre-histoire de la philosophie, tome 8, les Freudiens hérétiques*. Grasset, Livre de poche, 2013.
- *Contre-histoire de la philosophie, tome 9, les consciences réfractaires*. Grasset, 2013.
- *L'invention du plaisir, Fragments cyrénaïques*. Librairie Générale Française, poche, 2002.
- *Politique du rebelle, Traité de résistance et d'insoumission*. Grasset, Livre de poche, 1997.
- *La puissance d'exister*. Grasset, Livre de poche, 2006.
- *Théorie du corps amoureux, pour une érotique solaire*. Grasset, Livre de poche, 2000.
- *L'Art de jouir*. Grasset, Livre de poche, 1991.
- *La sculpture de soi, la morale esthétique*. Grasset, Livre de poche, 1993.
- *Antimanuel de philosophie*. Editions Bréal, 2001.
- *Traité d'athéologie*. Grasset, 2005.
- *Cynismes*. Grasset, Livre de poche, 1990.
- *Abrégé hédoniste*. Librio. 2011.
- *Le désir d'être un volcan*. Le Livre de Poche, 1998.
- *La Sagesse tragique, du bon usage de Nietzsche*. Le Livre de Poche, 2005.
- *La Raison gourmande*. Le Livre de Poche, 1997.
- *Théorie du voyage, poétique de la géographie*. Le Livre de Poche, 2007.
- *L'Archipel des comètes*. Le Livre de poche, 2002.
- *Le Ventre des philosophes*. Le Livre de Poche, 1990.
- *Les vertus de la foudre*. Le Livre de Poche, 2000.
- *Le Recours aux forêts*. Galilée, 2009.
- *Le postanarchisme expliqué à ma grand-mère*. Galilée, 2012.
- *Physiologie de George Palante, pour un nietzschéisme de gauche*. Le Livre de Poche, 2005.
- *Les Formes du temps, théorie du sauternes*. Le Livre de Poche, 2009.
- *Métaphysique des ruines*. Le Livre de Poche, 2010.
- *À côté du désir d'éternité*. Le Livre de Poche, 2006. 239
- *Esthétique du Pôle Nord*. Le Livre de Poche, 2004.
- *L'Ordre libertaire, la vie philosophique* d'Albert Camus. Flammarion, 2011.
- *Féeries anatomiques*. Le Livre de Poche, 2004.
- *La lueur des orages désirés*. Grasset, 2007.

Sur Michel Onfray :

- Michael Paraire. *Michel Onfray, une imposture intellectuelle*. Les Editions de l'Epervier. 2013.
- Philippe Lauria. *Le Dieu caché, Michel Onfray éclairé par Blaise Pascal*. Le Cep éditeur. 2007.
- Matthieu Baumier. *L'anti traité d'athéologie*. Presses de la Renaissance. 2005.

Autres :

- *Le livre noir de la psychanalyse*, Editions des Arènes, 2010. Sous la direction de Catherine Meyer.
- Michel Desmurget. *TV Lobotomie*. Max Milo, 2012.
- Giacomo Rizzolatti et Corrado Sinigaglia. *Les neurones miroirs*. Odile Jacob, 2011.
- Jean-Philippe Lachaux. *Le cerveau attentif*. Odile Jacob. 2013.
- Patrick Georges et Michel Badoc. *Le neuromakerting en action.* Eyrolles, 2010.

Cette liste rapporte les titres de livres dont la consultation a été nécessaire pour l'écriture du présent ouvrage. Elle oublie volontairement les articles de presse et les interventions télévisuelles et radiophoniques de Michel Onfray qui, comme ces livres, ont fourni une matière conséquente. Elle fait également l'économie de livres qui, sans en avoir fait leur objet principal, ont évoqué Michel Onfray.

Sommaire